Jean-Michel Cosnuau

Avec Antoine Izambard

DANS L'ŒIL DU FSB

Préface d'Emmanuel Carrère

Pourchassé par les services secrets russes, un Français raconte

SEUIL

JEAN-MICHEL COSNUAU
avec ANTOINE IZAMBARD

DANS L'ŒIL DU FSB

ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

DU MÊME AUTEUR

Jean-Michel Cosnuau
Froid devant !
Robert Laffont, 2015

Antoine Izambard
(Avec Franck Renaud)
Trahisons à la DGSE
Stock, 2022

Antoine Izambard
France-Chine, les liaisons dangereuses
Stock, 2019

ISBN 978-2-02-153598-3

© Éditions du Seuil, mai 2023

www.seuil.com

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

« Cette population d'automates ressemble à la moitié d'une partie d'échecs, car un seul homme fait jouer toutes les pièces, et l'adversaire invisible, c'est l'humanité. On se meut, on ne respire ici que par une permission ou par ordre impérial ; aussi tout est-il sombre et contraint ; le silence préside à la vie et la paralyse. »

ASTOLPHE DE CUSTINE, *La Russie en 1839*

« L'essence russe, c'est d'être envers et contre soi et les autres, d'être la première en (auto)négation et en (auto)destruction. C'est un pays qui apporte danger et tourment, et qui fait tout pour que sa population se divise en deux catégories inégales : les ivrognes, les voleurs et les vauriens d'un côté, les saints et les martyrs de l'autre. »

MIKHAÏL EPSTEIN,
L'Antimonde russe : une identité négative, 2023

TABLE DES MATIÈRES

Titre

Du même auteur

Copyright

Préface d’Emmanuel Carrère

Introduction

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Épilogue

Préface d’Emmanuel Carrère

La vie de Jean-Michel Cosnuau n’est pas seulement un roman, c’est un feuilleton. Je résume les épisodes précédents. Au début des années quatre-vingt-dix, notre héros est un jeune homme énergique et cool, habile à surfer sur les vagues de son temps. Maoïsme, arts martiaux, rock’n’roll, contre-culture, drogues, un peu de politique, une agence de publicité, l’argent facile : l’époque. Tout ça aurait pu durer, n’a pas duré. Le 17 juillet 1996, un Boeing opéré par la TWA explose au-dessus de Long Island douze minutes après avoir décollé de New York. Myriam, la femme de Jean-Michel, était à bord. Comme on s’engagerait dans la Légion étrangère, il est parti pour la Russie. Sans connaître personne, sans parler un mot de russe. La Russie sous le second mandat de Boris Eltsine, c’était le chaos. En quelques années, les Russes ont vécu l’effondrement du communisme, puis celui de la démocratie. Ç’a été une période terrible, mais excitante aussi – particulièrement pour les étrangers venus tenter leur chance dans ce Far-West. Jean-Michel a été un de ces aventuriers. Il a ouvert des clubs, des boîtes, des restaurants à Moscou : à cette époque, des coups à se retrouver les pieds dans le ciment au fond de la Moskowa, mais il a de la chance, des nerfs en acier, il a traversé ça avec une équanimité souriante qui doit beaucoup, je pense, à sa pratique assidue de la méditation. Comme tous les expats qui se débrouillaient bien, il trouvait la Russie formidable, un immense terrain de jeu et d’aventures, et c’est ce qui donne le ton de son

premier livre, *Froid devant*, une autobiographie picaresque qui est un des tableaux les plus vivants et inattendus de Moscou ces vingt dernières années, et surtout une déclaration d'amour à la Russie et aux Russes. Cet amour aujourd'hui n'est plus de saison, c'est le moins qu'on puisse dire, et même à l'époque je n'étais pas certain d'être d'accord avec les vues géopolitiques de Jean-Michel, avec sa dénonciation railleuse de notre correction politique et morale, avec sa conviction de vivre sous Vladimir Poutine au pays de la liberté. Je disais : de *ta* liberté, je parlais de Politkovskaïa, de Nemtsov, de Litvinenko, de Navalny. Il haussait les épaules, me traitait de petit Français frileux. Peu importe : ce que je crois vrai, c'est qu'un jeune homme épris d'aventure, dans les années soixante ou même soixante-dix, rêvait de l'Amérique, partait faire un voyage initiatique en Amérique, et qu'au début de ce millénaire ce n'était plus vrai. L'Amérique ne faisait plus rêver personne. Le pays de l'aventure, de l'espace, des possibles, pour le meilleur et pour le pire, c'était la Russie. Autres temps.

Froid devant, que je me suis fait un plaisir de préfacer, est paru en 2015. Mais dès 2014 Jean-Michel a senti que le vent commençait à tourner. En quelques semaines se sont télescopés la révolution du Maïdan à Kiev, les Jeux olympiques de Sotchi et l'annexion de la Crimée : cette séquence est formidablement racontée dans *Le Mage du Kremlin*, le roman étonnant de Giuliano da Empoli. Le pouvoir s'est crispé, l'ambiance devenait lourde, les étrangers n'étaient plus si bien vus. Des clubs comme ceux de Jean-Michel, ça ne marche qu'avec des protecteurs, ce qu'on appelle des « toits », et les toits ont commencé à s'entretuer. C'est ce que raconte ce nouveau livre, qui est à la fois la suite et l'envers du premier. Le paradis pour libertariens s'est transformé en prison à ciel ouvert et c'est très littéralement que, pris entre deux feux dans ces guerres de gangs, et le FSB entrant dans la danse, Jean-Michel s'est retrouvé en prison. Ce n'est une partie de plaisir nulle part, en Russie encore moins, mais c'est le genre de petit type sec et nerveux qui ne

se laisse pas chercher noise et, avec le secours de la méditation, ça s'est plutôt bien passé. Tout cela, il le raconte dans le livre que vous avez entre les mains, je ne vais pas gâcher votre plaisir. Seulement dire qu'il s'agit bien de plaisir, et qu'il y a dans son récit un ton de détachement amusé, toujours curieux de ce que la vie peut réserver, qu'il partage avec Édouard Limonov – son prédécesseur à la prison de Lefortovo. Ce qui pour tant d'autres, moi le premier sans doute, serait une épreuve terrible, prétexte à plaintes et apitoiement, pour ces deux-là ce fut une expérience intéressante, dont ils ont su tirer les meilleurs chapitres non seulement de leurs livres, mais de leurs vies considérées comme des romans.

Finalement, on l'a laissé rentrer chez lui avec un bracelet électronique et, reclus dans son appartement, ses avoirs gelés, ses clubs fermés, son poutinisme douché, Jean-Michel a employé ses loisirs forcés à chercher un point de chute pour le chapitre suivant de sa vie aventureuse. Il n'a pas eu à chercher loin car notre ami commun Jacques von Polier, patricien colossal et débonnaire, homme d'affaires prodigue, explorateur au long cours de l'Asie centrale et comme lui un des rois de la nuit moscovite, s'était retrouvé peu de temps auparavant dans la même situation. Menacé de trente ans d'interdiction de séjour en Russie, il a dressé un tableau Excel en croisant divers critères : climat, religion (chrétienne plutôt qu'islam), langue (celles qu'il parle : français, anglais ou russe), législation fiscale (il n'aime pas trop payer d'impôts). C'est la Géorgie qui est sortie du chapeau. C'est en Géorgie que Jean-Michel, à sa suite, a trouvé asile il y a maintenant cinq ans. Il a acheté un bel appartement à Tbilissi, dans la même rue que Jacques, quand ça ne coûtait encore pas grand-chose, et il compte y vieillir paisiblement parce qu'il en a, comme Jacques et moi, atteint l'âge – sauf qu'en ce qui le concerne, la retraite paisible, je n'y crois pas vraiment. J'ai traîné quelques jours, cet hiver, avec mes deux camarades théoriquement rangés des voitures dans Tbilissi, qui est une ville étonnamment belle et facile, une concurrente aussi sérieuse qu'Athènes au titre de « nouveau

Berlin » : la capitale à dimension humaine, cool et pas chère, où tout le monde a envie de s'installer. On a passé des après-midi aux bains, à essayer de comprendre ce qui s'était passé, comment on en était arrivés là, combien on avait été cons. Je disais : « Parlez pour vous, les gars », ce n'était pas de très bonne guerre. Pour se remettre de ces examens de conscience on allait prendre des soupes délicieuses, ultra-épicées, spécialement conçues pour la gueule de bois – « Dommage, disait Jean-Michel, on aurait dû boire hier ». Partout, à Tbilissi, il y a des petits cafés qui calent deux ou trois fauteuils et tables basses sur les trottoirs fissurés, gondolés, soulevés par les racines des arbres, mais aussi de vastes entrepôts, briques et bois, transformés en espaces de coworking artistiquement tagués, où on sert des cappuccinos irréprochables. Dans tous ces endroits agréables, on entend presque exclusivement parler russe, par des armées de hipsters à laptops et de jeunes femmes qui non seulement font du yoga mais souvent l'enseignent, comme la compagne russe de Jean-Michel, Julia – dont vous allez faire la connaissance, c'est l'héroïne de son livre. 700 000 Russes sont arrivés en Géorgie depuis le début de la guerre, c'est beaucoup pour un pays de 4,5 millions d'habitants, et les Géorgiens ont toutes les raisons de se méfier, non seulement de la Russie, mais même des Russes qui fuient la Russie. À un moment de mon séjour, Julia, Jean-Michel et moi sommes allés en voiture, en suivant la route militaire tracée au début du XIX^{e} siècle par les armées tsaristes au Caucase, jusqu'à la frontière. Elle se trouve au pied du majestueux mont Kazbek, le paysage est grandiose, et on observe ceci, qui est étonnant : si on tourne le dos à la Russie et regarde vers la Géorgie, ce paysage est largement ouvert, il respire, on a envie de s'y enfoncer. Mais si on se retourne, c'est tout autre chose : une muraille montagneuse massive, oppressante, que ne troue même pas un défilé alors que, forcément, la route se poursuit : la Russie commence là. Je me suis rappelé la description que fait Lermontov de ce paysage – de ce paysage précis, car c'est à cet endroit précis que commence *Un héros de notre temps* – et cette note que je tiens

pour un chef d’œuvre d’économie narrative : les montagnes ici sont si hautes qu’on ne voit jamais les oiseaux se détacher sur fond de ciel. *Hic sunt dragones*, a dit Jean-Michel. « Ici sont les dragons » : cette phrase, sur les cartes anciennes, désignait les régions inconnues, ou dangereuses, ou les deux. Celles qu’il vaut mieux éviter, sinon on ne peut s’en prendre qu’à soi. C’était le premier titre de son livre. J’avoue que je le regrette un peu.

Emmanuel Carrère

Introduction

« Alors Jean-Michel, votre avis sur la situation ? » m'interroge Diego Colas, l'ambassadeur de France en Géorgie.

Ce 23 février 2022, ce diplomate sympathique, énarque et fin connaisseur du monde russe, m'invite à dîner dans sa résidence de Tbilissi.

Vladimir Poutine vient de reconnaître les républiques de Donetsk et de Lougansk, et a massé des centaines de chars à la frontière ukrainienne. Mon expérience de la Russie intéresse la chancellerie, ainsi que les autres invités autour de la table, l'attaché de défense et la représentante dans le pays de la Direction générale de la sécurité extérieure (DGSE).

« Poutine est difficile à déchiffrer, mais sur ce coup, je mise sur une opération de type Crimée. Il fait monter les enchères, reconnaît les territoires contestés, les récupère sans un coup de feu, et s'en tire avec des sanctions relativement indolores. Il passe de nouveau pour un héros aux yeux du peuple russe, et sa popularité en chute libre après la gestion désastreuse du Covid remonte en flèche. Sans parler des retombées économiques avec la remontée des prix du gaz et du pétrole. »

Le lendemain à l'aube, les chars russes pénètrent en Ukraine.

Je me suis royalement planté.

J'ai passé pourtant plus de vingt-deux ans en Russie. Témoin privilégié, naviguant comme un poisson dans l'eau au sein d'une élite russe réputée

infranchissable, j’ai vu le Kremlin fermer toutes les fenêtres de liberté ouvertes après la chute du Mur et sept décennies de communisme.

Mon exposition à la violence de la propagande nationaliste russe pendant mes cinq mois de captivité dans le pays aurait dû me mettre la puce à l’oreille.

Mais j’ai mis longtemps à ouvrir les yeux. On ne décode pas quelqu’un comme Poutine avec une grille de lecture rationnelle.

Il ne pense pas comme un autre chef d’État, mais comme un parrain mafieux, plus préoccupé par les intérêts de son clan que ceux de son peuple.

Son pouvoir a démarré dans l’horreur, en 1999, avec la première guerre de Tchétchénie quand près de trois cents personnes sont mortes dans une série d’attentats commis à Bouïnaksk (Daghestan), Moscou et Volgodonsk.

Ces tueries furent mises sur le dos des Tchétchènes, et Poutine avait déclaré vouloir « buter les terroristes jusque dans les chiottes », prenant la pose du nouvel homme fort du régime.

Le rôle du FSB (Service fédéral de la sécurité de la fédération de Russie, principal successeur du KGB) dans cette affaire a été plus que trouble, certains de ses agents ayant été pris en train de poser des explosifs dans un immeuble voisin[1].

Le patron du FSB de l’époque, Nikolaï Patrouchev, est aujourd’hui secrétaire du Conseil de sécurité, l’homme de confiance et en quelque sorte le numéro 2 du régime poutinien. Au sein du service secret, il se dit d’ailleurs que Nikolaï ne s’est jamais considéré comme un subordonné du président. Pur produit du système – école navale, KGB –, c’est un idéologue ultranationaliste, farouche ennemi de l’Occident et de ses valeurs « décadentes », un des faucons les plus radicaux.

On ne change pas une équipe qui gagne.

Depuis le début de la guerre contre l’Ukraine, l’armée russe a perdu environ cinq fois plus d’hommes que pendant les dix années de guerre afghane (1979-1989). Des milliers de soldats et civils ukrainiens tombent

sous les obus et les missiles, des femmes sont violées, des enfants déportés. Barbaries familières aux guerres russes.

Seule pointe d'optimisme, la guerre d'Afghanistan a été le tombeau de l'URSS.

Cible d'un *kompromat*[2] orchestré par l'une des branches les plus opaques du FSB, l'USB-FSB et son redouté directeur adjoint Oleg Feoktistov, homme clé d'Igor Setchine, j'ai été immergé, durant deux ans, dans le quotidien des *siloviki* (du mot russe *sila*, « la force »).

Ces agents des organes de sécurité, qui représenteraient une « nouvelle noblesse » selon l'expression de Nikolaï Patrouchev, sont l'épine dorsale du système. Le président lui-même en est issu[3], comme la plupart des hauts gradés politiques et sécuritaires.

Tombé entre leurs griffes, j'ai décidé de m'échapper. Une cavale rocambolesque qui m'a mené en Lettonie après avoir traversé la Biélorussie.

Aujourd'hui libre, j'ai décidé de dévoiler ce que j'ai gardé et observé de ces années moscovites. Pendant plus de vingt ans, j'ai assisté de façon privilégiée à la transformation de l'intérieur du système.

J'ai vu la nouvelle génération de serviteurs du régime prendre le pouvoir et imposer sa loi. J'ai rencontré des caciques des services secrets et suivi leur évolution.

Le temps est venu de tout raconter.

1. Lire à ce sujet le livre de John B. Dunlop, *The Moscow Bombings of September 1999*, éditions Ibidem, 2013.
2. Littéralement « dossier compromettant », c'est-à-dire un coup monté visant à discréditer ou à faire tomber quelqu'un. Un stratagème dont raffolent les services de sécurité russes.
3. Vladimir Poutine a intégré le KGB en 1975 et a notamment dirigé le FSB entre 1998 et 1999.

CHAPITRE 1

« Qu’on me montre ici-bas une seule chose qui a bien commencé et qui n’a pas fini mal. »

CIORAN, *Précis de décomposition*

Un épais brouillard recouvre la ville d’un linceul gris. Un pâle croissant de lune peine à émerger. La pointe de l’une des flèches du Kremlin semble le traverser de part en part, et crée l’illusion optique d’une faucille et d’un marteau. Ironique.

Le nez collé à la fenêtre de mon appartement, en ce mois de décembre 2015, je me demande ce que je fais encore ici. Moscou, sa folie, son charme vénéneux qui m’avaient séduit il y a plus de vingt ans se sont évaporés. J’ai vécu des années trépidantes, formidables.

La Russie est comme une planète inversée, avec des règles souvent contraires aux lois occidentales. C’est un pays rude, féroce, qui accepte ou recrache violemment ceux qui s’y aventurent. Une *terra incognita*, là où sont les dragons, comme l’indiquaient les cartographes du Moyen Âge.

Mon tempérament calme, ma capacité à gérer les conflits et les rapports de force, ainsi que l’habitude de respecter la parole donnée m’ont permis de survivre dans ce milieu réputé hostile.

J’y ai croisé des chefs mafieux, des policiers, des officiers du FSB, du GRU (renseignement militaire), et aussi quelques gens que je pourrais

qualifier d'ordinaires, des artistes, des intellectuels, Édouard Limonov même.

J'ai le sentiment d'être arrivé au bout de l'aventure. La fatigue, le sentiment de stagner…

Ces trois dernières années j'ai laissé beaucoup d'énergie en route à batailler contre des problèmes de santé (lymphome et hépatite) et une relation sentimentale chaotique qui s'est terminée dans la douleur. J'ai aussi écrit un livre sur mes aventures en Russie, *Froid devant*, publié chez Robert Laffont en 2015, qui n'a pas franchement été apprécié par les autorités.

Le *19*, club que j'ai imaginé pour un investisseur kazakh, est entré dans une zone de turbulences après avoir survécu plus de sept ans sans descente de flics. Un cas extrêmement rare dans une ville gangrenée par la police pour qui les bars et les restaurants sont le pain quotidien.

Moscou fut un temps la ville des nuits les plus délirantes avec ses clubs de légende, *Diaghilev*, *Krisha Mira*, *Shamballa*, *Leto*, *Vesna*… Tous ces lieux ont disparu, la plupart fermés par les autorités. La folie nocturne s'est évaporée.

L'immense mégalopole qui vibrait de toute son âme aux échos de sa folie retrouvée après des décennies de communisme est retombée dans ses travers. La fenêtre de liberté s'est progressivement refermée, au fil des crises et des humeurs du maître du Kremlin.

Toutes ces années dans l'ex-capitale des Soviets m'ont mis sur les rotules. J'y ai ouvert, conçu une vingtaine de bars, de restaurants, de clubs, une maison d'édition même (Le Vent des steppes), dans un monde plein de promesse qui s'est finalement avéré illusoire, une réalité fantasmée.

Un gros morceau de ma vie vient de passer à la vitesse de la lumière.

Arrivé par hasard, un soir glacial de décembre 1996, je ne suis jamais reparti. Plus rien ne me retenait à Paris. Myriam, la femme de ma vie, s'était écrasée dans les flots de l'Atlantique au large de Long Island, avec les 230 passagers du vol TWA 800, le 17 juillet de la même année. Après

avoir jeté aux orties ma vie professionnelle, directeur général d'une agence de publicité américaine basée à Paris, je me suis reconstruit dans le chaos sans nom de la Russie des années Eltsine. Une période où tout semblait possible, l'URSS était morte et les Russes découvraient la liberté, l'économie de marché et le monde des affaires.

Le pays était partagé entre une demi-douzaine d'oligarques qui avaient accaparé des pans entiers de l'industrie et des médias. Le plus célèbre d'entre eux était alors Boris Berezovsky, un homme d'affaires qui avait commencé sa carrière en vendant des voitures Lada et qui avait la mainmise sur le clan Eltsine. Il jouera en 1999 un rôle actif dans l'arrivée au pouvoir de Vladimir Poutine.

Je m'épanouissais à plein. Au gré de rencontres, souvent improbables, je me suis reconverti comme décorateur et concepteur d'espaces. Des discothèques et des restaurants à Moscou ou un *Chesterfield Café* à Rostov, dans le sud du pays, près de la mer d'Azov. Rostov, la ville qu'on surnomme encore « Papa Don », en réponse à « Mama Odessa », les deux cités mafieuses sous l'ère des tsars, dont la réputation a survécu à la révolution.

L'un de mes partenaires, Konstantin Tatarinov, était le parrain de Rostov. Quand il décida de prendre sa retraite, je me retrouvais en position d'otage dans la guerre de succession qui s'ensuivit. Je dois avouer qu'il se conduisit de manière très correcte, et demanda à son successeur de me rembourser les 40 000 dollars que j'avais investis.

Attirés par le succès des clubs ou restaurants que je montais, beaucoup d'entrepreneurs m'ont contacté pour reprendre des affaires qu'ils avaient créées, parfois en dépit du bon sens. Mon carnet d'adresses s'est élargi.

Je me liais, à cette époque, avec Georges Polinski, un Français, pionnier de la FM tricolore, qui avait monté le premier réseau de radios privées à Moscou, Saint-Pétersbourg et dans plusieurs pays de la Communauté des

États indépendants (CEI), qui rassemblait les anciennes républiques soviétiques.

Doté d'un sens relationnel hors du commun, Georges avait des connexions jusqu'au plus haut sommet de l'État. Il connaissait personnellement Mikhaïl Gorbatchev, Anatoli Sobtchak, le maire de Saint-Pétersbourg, et son adjoint chargé des relations avec les investisseurs étrangers, un certain Vladimir Poutine. Il l'avait rencontré dans les années 1990 quand il avait lancé Europa Plus dans la capitale des tsars.

Rapidement après mon arrivée, Georges m'a pris sous son aile et m'a présenté un officier supérieur du GRU. Docteur en physique, passé par la très respectée Académie des sciences, ce dernier a joué auprès de moi un rôle de protecteur, une sorte de caution dans ce pays compliqué. À cette époque, le GRU était plus discret et efficace qu'aujourd'hui, où ses opérations ratées, et menées par des pieds nickelés, font régulièrement la une des journaux.

Exemple de cet amateurisme grandissant : en octobre 2018, quatre de ses agents ont été pris la main dans le sac en train d'espionner le siège de l'Organisation pour l'interdiction des armes chimiques (OIAC) aux Pays-Bas. Les policiers hollandais avaient alors récupéré sur l'un des espions la facture d'une course en taxi effectuée entre le siège du GRU à Moscou et l'aéroport.

Deux coups de klaxon retentissent, étouffés par la neige qui tombe sans interruption. Rinat, le chauffeur, est arrivé. Direction le *19*, club hybride (restaurant gastronomique, karaoké, strip-tease) que j'ai réalisé pour Eldar [*1], un investisseur kazakh avec qui j'ai rendez-vous ce soir.

Il faut moins de dix minutes la nuit pour atteindre le club. La journée, parfois près de deux heures. Des embouteillages monstrueux thrombosent la mégalopole en permanence. En journée, ils rendent tout déplacement extrêmement difficile.

Quelques limousines sont déjà garées en double file, enveloppées de vapeurs blanches. Les chauffeurs laissent leurs moteurs tourner pour le chauffage.

Igor et Sacha, des champions de *sambo* (sport de combat créé en URSS, mélange de judo et de boxe) qui assurent la sécurité, m'accueillent à l'entrée. Leur présence n'est qu'accessoire, ou esthétique. Le club est situé en face du bâtiment principal du FSB à la Loubianka, siège historique du KGB et de ses fameux sous-sols où tant d'« ennemis » du communisme ont fini avec une balle dans la nuque.

Beaucoup d'officiers de la « grande maison » fréquentent assidûment le club. S'y presse à leurs côtés une faune éclectique, flics, bandits, businessmen, politiciens et « expats » en goguette. Nombre d'entre eux disposent de leur propre sécurité. Le coffre spécial pour les armes est en général plein tous les soirs.

Depuis sa création, en 2009, le *19* s'est imposé comme un lieu couru du Tout-Moscou et même au-delà, avec des clients aussi variés que Dmitri Peskov, actuel porte-parole de Vladimir Poutine, Leonid Sloutski, député de la Douma et aujourd'hui leader du parti ultranationaliste russe LDPR.

J'y croise aussi souvent Alexey Korotaev. Force de la nature affable et bon vivant, avec qui j'ai éclusé tant de litres de vodka durant ces folles années. Général retraité du service de renseignement extérieur, le SVR (il a fait partie de la très secrète direction S, responsable des agents illégaux), expulsé dans les années 1990 de Suisse alors qu'il espionnait le pays, il incarnait le *silovik* tel qu'on se le représente. « AAK » (son nom complet est Alexey Alexandrovich Korotaev) passe maintenant une grande partie de l'année à Vienne (Autriche) et s'est recyclé dans le monde des affaires auprès de proches du Premier ministre hongrois, Viktor Orban. « AAK » est aussi un intime de l'homme d'affaires Nikolaï Sarkisov, propriétaire en France d'un parc immobilier estimé à 500 millions d'euros. Ce dernier a vu

son nom s'étaler dans la presse après qu'il a versé 3 millions d'euros à Nicolas Sarkozy dans le cadre d'un contrat de conseil établi en 2019[1].

Personnage méconnu des médias, Korotaev fut pourtant un pilier de la galaxie franco-russe avec Jean-Marie Billiotte, un Français arrivé en Russie avant l'effondrement de l'URSS et qui a profité de l'ouverture des années 1990. Il avait notamment créé Kaltchuga, le premier fonds d'investissement du pays. AAK est aussi proche de Xavier Moreau, un quinquagénaire proche de l'extrême-droite, passé par Saint-Cyr et basé à Moscou. À coups de vidéos sur Youtube, Moreau relaie sans recul la propagande du Kremlin, notamment s'agissant de la guerre en Ukraine.

Le *19* concentre toute la faune exilée ou de passage à Moscou. On peut y croiser Dominique Strauss-Kahn, Vincent Cassel, Sylvain Tesson, Frédéric Beigbeder, les élus de droite et de gauche, Thierry Mariani (LR qui est maintenant RN), Claude Goasguen (LR) ou Jérôme Lambert (PS). Même Lady Gaga y est venue passer deux soirées – pour l'anecdote elle est partie deux fois sans payer l'addition.

Gérard Depardieu, voyant le succès du *19* et du *Normandie-Niemen*, un bistro français que nous avions monté à Moscou avec David, chef star de Moscou et mon ami, nous avait proposé d'ouvrir un restaurant « Chez Gérard ». Trop gourmand, nous ne sommes pas tombés d'accord. J'avais rencontré Gérard Depardieu en compagnie d'une amie à lui, Pascale Pérez, habituée des milieux de la Françafrique et proche de Thierry Mariani.

Eldar n'est pas encore là. Assis au bar, je commande une vodka tonic. Le jeu se met en place. Un théâtre d'ombres et de lumières. Un décor de cinéma où chacun joue un rôle.

Le club de strip-tease est un lieu socialement intégré dans la vie nocturne moscovite. Brejnev avait déclaré à son époque « qu'il n'y avait pas de prostitution en Russie, juste d'excellentes dilettantes ». Ce qui, d'une certaine façon, n'est pas entièrement faux. En Russie, la prostitution professionnelle est cantonnée aux appartements et saunas contrôlés par la

milice qui joue un rôle de souteneur. Le reste pourrait être qualifié d'*escorting*.

Beaucoup de jeunes femmes, qui ne sont pas à proprement parler des prostituées, traînent dans les clubs, en espérant rencontrer un homme et se marier. Ce que nombre d'entre elles ont fait. La plupart des filles passent une ou deux fois par semaine arrondir leurs fins de mois, couchant ou non avec les clients. Le club ne prend pas un centime sur ce qu'elles gagnent, au contraire des clubs russes qui leur confisquent la moitié de leurs gains. Pour lutter contre le proxénétisme, la manager des danseuses du *19* interdit l'entrée aux professionnelles qui sont aux mains des souteneurs. Certaines d'entre elles ont un job, ou sont étudiantes, d'autres sont mariées. J'y ai croisé des secrétaires, des danseuses du Bolchoï, et même une médaillée olympique de tir ouzbek.

La proportion d'*escorts* est bien moindre dans un club comme le *19* que dans la plupart des boîtes de nuit moscovites. De fait, l'endroit a ceci de particulier qu'il peut se muer en café littéraire ou en cabaret à l'occasion avec des concerts de groupes aussi célèbres que les Gipsy Kings. Un lieu un peu fou qui évoque à certains l'*Aquarium*, la boîte de nuit légendaire imaginée par Joseph Kessel dans *Les Temps sauvages*.

Eldar est arrivé, et nous nous installons au fond de la salle de restaurant située derrière le bar. Le Kazakh ressemble à ce qu'il est censé être : un bandit. Après l'interdiction des casinos sur le territoire de la Fédération, en 2009, il s'est recyclé dans les clubs.

De taille moyenne, les cheveux noir de jais lissés en arrière sur un visage oriental. Des pommettes hautes, des yeux légèrement bridés. Tout de noir vêtu, un blouson de cuir d'où tente de s'échapper une bedaine récalcitrante. Une grosse Rolex en or cerclée de diamants, et une chaîne du même métal autour du cou témoignent de son statut social et de sa réussite. Quelque chose d'indéfinissable chez lui me dérange bien que nos rapports aient toujours été simples.

« Écoute Jan [c'est ainsi que me surnomment les Russes], je ne veux pas t'alarmer plus que nécessaire, mais il y a des bruits qui circulent autour d'une descente de flics contre nous, mes contacts m'ont alerté. Quelque chose se prépare. Mais qui ? Comment ? Pourquoi ? Personne ne peut me répondre pour le moment. »

Les inquiétudes d'Eldar sur les rumeurs d'une descente au club ne me surprennent pas. Nous avons longtemps tiré sur la corde. Les rapports de force évoluent. Les anciens partent à la retraite, une nouvelle génération affamée arrive dans les services ; flics, FSB, les réseaux doivent se reconstituer.

Eldar et moi-même sommes restés endormis par le confort et la sécurité apparente dans laquelle nous nous trouvions. Cette descente de police, nous l'attendions depuis longtemps, elle devait arriver.

« Et le *toit* ? C'est leur boulot d'anticiper ce genre de problèmes, dis-je à Eldar.

– Ils ne sont au courant de rien, c'est ce qui m'inquiète. Ce sont d'autres sources, les miennes, qui m'ont prévenu. »

Le *toit*, ou *krysha*, est la protection indispensable pour survivre dans le monde des affaires. C'est pratiquement le premier mot en russe que j'ai appris en arrivant en 1996 alors que je projetais d'ouvrir le *Chesterfield Café*.

Le *krysha* est un serpent de mer protéiforme. Dans les années 1990, c'était surtout la mafia, notamment les *Vory v zakone* (« voleurs dans la loi », mafia géorgienne russophone), ou les flics qui s'en chargeaient. Les lignes de partage restaient assez floues, les flics, surtout le GUBOP, le service de lutte contre le crime organisé, était une mafia à plein temps. Aujourd'hui, c'est le FSB qui tient la corde.

Contrairement aux apparences, ce dernier n'est plus une entité homogène. Guerre des clans et surtout conflits de générations brouillent les cartes. La fonte de l'argent corruptible après les sanctions occidentales a

poussé la jeune génération du FSB à se nourrir sur des *business* dédiés historiquement aux flics.

Restaurants, clubs, petites et moyennes entreprises, prostitution même. Dans ce panier de crabes, il est devenu compliqué de se trouver un *krysha* efficace et loyal.

Pour arranger le tout, la santé de l'inamovible Alexandre Bortnikov[2], patron du FSB, fait l'objet de rumeurs. Une sourde guerre des clans bat son plein pour sa succession. Le poste synonyme d'accès au pouvoir et surtout à l'argent, beaucoup d'argent, attise toutes les convoitises.

« On fait quoi alors, Eldar ?

– Pour le moment, rien. On vérifie que tous nos documents sont en règle en cas de contrôle, licences, papiers des employés qui ne sont pas russes.

– Et pour le toit ? S'ils ne servent plus à rien, il est peut-être temps d'en changer.

– Laisse-moi un peu de temps, je sais que tu as des contacts à la Loubianka, attends avant de les solliciter. »

J'ai effectivement noué quelques relations au FSB, nos voisins comme on les appelle au club. Grigori*, un général à la retraite qui a servi au sein de la section antiterrorisme, dans une des officines opaques créées après la prise d'otages de Beslan, en 2004, où 334 personnes périrent, des enfants pour la plupart. Je l'ai rencontré lors d'un dîner organisé par un client du *19*. C'est un homme francophone et ouvert, nous avons en quelque sorte sympathisé et sommes restés en contact.

Le dîner arrive, nous achevons nos assiettes sans échanger un mot. Les conversations mondaines n'ont pas cours entre nous. « Tout est clair ? On se retrouve au club après-demain soir », conclut-il une fois son dîner terminé, tout en se levant.

Le toit du club est géré par un personnage trouble, Artiom*. Un juif arménien qui a navigué entre les *vory* (la mafia), la police et le KGB,

rendant comme on le dit pudiquement des services : financement d'opérations noires, sous-traitance avec les *vory*, etc.

Il est le parfait exemple des liens troubles entre le pouvoir et le monde du crime organisé. Historiquement, le KGB s'est toujours appuyé sur les droits communs et les *vory* pour surveiller et mater les dissidents. La loi et l'ordre, et le vice bien dirigé se sont toujours entendus comme les doigts d'une même main. Après la chute de l'URSS, on a pu assister à ce que l'on pourrait appeler une fusion entre les deux mondes lors des privatisations qui furent d'une brutalité inouïe.

Quand le mur de Berlin est tombé, tout s'est écroulé, le système entier, mais aussi les usines et les mines. Voyant une opportunité de s'enrichir sans précédent, les directeurs locaux ont tout mis à leur nom. Les fédéraux ont réagi brutalement et envoyé leurs troupes dans les régions avec les *vory* pour remettre de l'ordre et tout récupérer.

Chaque usine, chaque conglomérat était à la tête d'une petite fortune. Tous les ans, étaient enterrées des tonnes de production pour ne pas dépasser leurs quotas. Quand les *vory* et les fédéraux sont arrivés, ils ont « interrogé » les directeurs pour savoir où étaient cachés les magots. Les plus récalcitrants ont fini dans des bains d'acide. Beaucoup d'oligarques aujourd'hui ont du sang sur les mains.

Comme patron du FSB, puis chef d'État, Vladimir Poutine s'est appuyé sur cette mafia qui s'est imposée comme l'un des piliers du régime. Dans l'entourage du maître du Kremlin, on retrouve ainsi plusieurs parrains, tel Ilya Traber, ancien sous-marinier soviétique devenu receleur d'antiquités au marché noir et intermédiaire entre le FSB et le gang de Tambov présent à Saint-Pétersbourg. À Moscou, Semion Moguilevitch, ancien lutteur surnommé le « don intellectuel » et banquier de plusieurs chefs mafieux, a également rendu de nombreux services à la Loubianka.

La porosité entre ces deux milieux est encore forte aujourd'hui. En témoigne, en décembre dernier, la libération par Moscou de la basketteuse

américaine Brittney Griner en échange de celle de Viktor Bout. Surnommé le « marchand de mort », ce trafiquant d'armes de haut vol, dont la carrière aurait inspiré le film *Lord of War*, a prospéré avec la bienveillance du Kremlin et du GRU avec lequel il est soupçonné d'avoir collaboré.

*1. Les prénoms marqués par un astérisque ont été modifiés pour des raisons de sécurité [N.D.E].

1. Ces liens ont d'ailleurs attiré l'attention du Parquet national financier français qui a ouvert contre l'ex-président de la République une enquête préliminaire pour « trafic d'influence » et « blanchiment de crime ou de délit ».

2. Alexandre Bortnikov a intégré comme Vladimir Poutine le KGB en 1975 et a succédé en 2008 à Nikolaï Patrouchev en tant que directeur du FSB.

CHAPITRE 2

« Les chiens ont des puces,
Les hommes des emmerdes. »
CHARLES BUKOWSKI,
Au sud de nulle part

Beaucoup de limousines sont déjà garées en double file. La Rolls-Royce coupée dernier modèle d'Eldar trône juste devant l'entrée. Une faute de goût. Attirer l'attention sur le succès du club est un risque à ne pas prendre par les temps qui courent.

Après l'annexion de la Crimée, les premières sanctions ont tendu la situation économique. Le climat politique s'est lui aussi alourdi. Échaudé par les grandes manifestations de fin 2011 et 2012 où les Russes étaient descendus en masse pour protester contre le retour de Poutine après le tour de passe-passe avec Medvedev, le régime a serré la vis et renforcé son arsenal répressif. Navalny a été l'un des premiers à en faire les frais.

Eldar m'attend au fond du restaurant.

« Écoute, les rumeurs se confirment, il se trame quelque chose contre nous et c'est imminent.

– On sait qui maintenant ?

– Non pas encore et c'est le problème. Mes contacts restent muets. Il y a un groupe qui s'intéresse à nous, puissant apparemment, et ils sont étanches, FSB à coup sûr.

– Le toit, du nouveau ?

– Non strictement rien, ils sont en plein brouillard.

– Et les éventuels remplaçants ?

– C'est trop tôt, pour le dire. Je file voir mon contact au SVR. Dès que j'ai du nouveau, je t'appelle. »

À l'instar de la DGSE ou de la CIA, le SVR a la charge du renseignement extérieur. Il a remplacé la première direction générale du KGB soviétique, après la réorganisation lancée par Boris Eltsine fin 1991. Son patron actuel est le francophone Sergueï Narychkine, issu du KGB, et ancien président de la Douma d'État, le parlement russe. La veille de l'invasion de l'Ukraine, il sera humilié par Vladimir Poutine en direct à la télévision.

Dans la hiérarchie des contacts à avoir en Russie, le SVR tient une bonne place, derrière le FSB et le très redoutable FSO, le service de protection des personnalités chargé, entre autres, de la sécurité du président. Un groupe assez puissant pour avoir ses propres plaques d'immatriculation, EKX, qui signifient *Edu Kak Xochu* (littéralement : « Je conduis comme je veux »).

Eldar à peine parti, Svetlana, la responsable des danseuses, vient prendre le relais, enceinte de cinq mois. Le père de l'enfant à naître est un ancien policier et attaché de liaison de l'ambassade française en Russie qui aide Artiom sur les problèmes de sécurité du club. Il connaît bien l'ancien patron du renseignement intérieur français, Bernard Squarcini. En 2015, les deux hommes ont été en contact au sujet de l'oligarque Andreï Skoch, fiché « S » (pour « sûreté de l'État ») par la France et qui souhaitait faire supprimer cette fiche[1]. Selon plusieurs sources, y compris à la DGSE, l'ancien policier serait indic des flics et du FSB. J'en ferai les frais plus tard.

« *Priviet* [« bonjour » en russe], Eldar t'a prévenu, il s'attend à un *masky show* pour bientôt. » Un *masky show*, c'est ainsi qu'on appelle ici les

descentes de flics, très fréquentes dans le milieu de la nuit. Un raid de la police à Moscou, c'est comme une coupure de courant. Ça arrive. Souvent.

Un de leurs plus jolis coups fut l'opération Zaslon (« écran » en russe, aussi le nom d'une unité ultra-secrète du SVR). En 2015, le service des licences d'alcool décide d'annuler toutes les autorisations d'alcool sans prévenir les intéressés. S'ensuivit une série de raids policiers dans tous les établissements de la ville.

Pour les rétablir, chacun dut payer entre 5 000 et 50 000 dollars, sous peine de fermeture immédiate. Le *19* de son côté a versé 30 000 dollars. Dans une ville qui compte des milliers de bars, restaurants, cafés, clubs, les flics ont empoché des dizaines de millions de dollars.

Rattachés au ministère de l'Intérieur (MVD), les policiers entretiennent des rapports tendus avec les agents du FSB, sous tutelle du ministère de la Justice. Avec les organes dépendant du ministère de la Défense, comme le GRU, les relations sont encore plus fraîches.

« Tu as entendu quelque chose ?

– Rien du tout, me répond-elle.

– Eldar n'est pas du genre à s'inquiéter pour rien, et question confiance, j'aurais tendance à penser que le toit nous enfume. Préviens les filles, surtout celles qui n'ont pas tous leurs papiers en règle ! »

Elle n'a pas le temps de répondre. La musique s'arrête brusquement, et un brouhaha diffus se fait ressentir jusqu'à la salle de restaurant. Une serveuse arrive essoufflée. « Les flics sont là, on a une descente. »

Une demi-douzaine de civils et six OMON (forces spéciales du ministère de l'Intérieur), en treillis, masqués, kalachnikov en bandoulière déboulent dans le restaurant.

Un des civils prend la parole. Rondouillard, le front dégarni et le cheveu filasse. Le chef probablement.

« FMS[2] ! Je vous en prie, restez assis, préparez vos documents. »

Slava, un des managers, vient me glisser à l'oreille : « J'ai appelé Angela (la directrice financière), elle arrive avec tous les papiers, elle s'occupe d'appeler le toit. »

Le chef s'approche de la table et je lui présente ma carte de séjour. « Restez assis, on vous dira quand vous pourrez partir. Nous avons fermé les caisses, toutes les commandes sont annulées. Un agent du FSKN (police antidrogue) va passer avec un chien pour vérifier la présence de drogues. »

Depuis l'été 2015, les autorités appliquent une tolérance zéro pour les consommateurs de drogue. Ces derniers, à partir de trois grammes, sont traités comme des trafiquants, qu'il s'agisse de « drogues douces » ou non, et risquent de lourdes peines de prison. Le Code pénal russe est délirant.

La détention de drogue est plus lourdement pénalisée que certains homicides. Paradoxal, sachant que la plupart des élites se mettent de la poudre plein les narines. Selon l'ancien numéro 2 du FNKS, le FSB a aussi couvert le trafic de coke du fils de l'ex-président de la Serbie Slobodan Milosevic, en récompense des services rendus par son père.

Après la chute du Mur, tous ceux qui ont pris le pouvoir dans les ex-républiques et pays frères étaient soit à la tête du KGB, soit du parti communiste, Édouard Chevardnadze, Rakhmon Nabiyev, Noursoultan Nazarbaïev entre autres. En accédant aux responsabilités, ils ont tous eu accès à la caisse noire du KGB. Seul Milosevic a restitué l'argent à Moscou. Son fils est devenu intouchable, et il en a bien profité. On parle de centaines de kilos.

Les danseuses sont installées sur les banquettes et discutent calmement, attendant de se faire contrôler leurs papiers. Les clients commencent à quitter le club, dans une atmosphère bon enfant.

Le flic du FMS revient au bout d'un quart d'heure. « Vous allez pouvoir y aller bientôt, l'officier du FSKN arrive. Nous, on a un problème avec six danseuses en situation irrégulière. Le contrôle terminé, vous pourrez rentrer chez vous. »

Le flic des stups débarque quelques instants plus tard, la clope au bec. Maigre comme un clou, il flotte dans un trench-coat trop grand pour lui. Il tient en laisse un vieux berger allemand aux poils blancs qui se déplace difficilement, les pattes raidies par l'arthrite. Le chien passe devant la table, indifférent. Ils font le tour de la pièce avant de s'éclipser.

Cette descente au club, la première depuis sept ans, n'est pas bon signe. Les *masky show* étaient un peu passés de mode dans le monde de la nuit et étaient surtout réservés aux opposants au régime. L'ONG de défense des droits de l'homme Mémorial fondée par le prix Nobel de la paix Andreï Sakharov et surtout Alexeï Navalny en furent victimes. Avocat à la tête de la fondation anticorruption FBK, candidat malheureux aux élections municipales de Moscou, déclaré inéligible, il est la bête noire de Poutine. Le pouvoir est ensuite passé à la vitesse supérieure en tentant de l'empoisonner à l'été 2020.

Ayant survécu à cette tentative d'assassinat, Navalny a ensuite humilié la Loubianka en piégeant et obtenant les confessions d'un officier du FSB impliqué dans son empoisonnement[3]. Il purge aujourd'hui une peine dans une colonie pénitentiaire extrêmement dure.

En ce jour de février 2016, le ciel s'est brièvement dégagé. Après un après-midi plongé dans *Kaputt* de Curzio Malaparte, les images des chevaux de glace du lac Lagoda, de cadavres s'échappant d'un wagon plombé, de chiens kamikazes gravées dans la tête, je décide de rejoindre à pied Eldar et son partenaire Michaël[*] pour faire un point sur la situation.

Je passe par les étangs clairs (Chystye Prudy), une pièce d'eau entourée de vieux tilleuls, de châtaigniers, d'arbustes, de pelouses soignées et de petits immeubles prérévolutionnaires. Un quartier historique du centre prisé par les artistes qui a l'avantage d'être à une poignée de minutes de chez moi. Gelé, il devient une patinoire pour les gamins du quartier.

De mon appartement, un quart d'heure à pied suffit pour rejoindre le club. Une jolie promenade qui passe par le boulevard des jardins fleuris qui

entourent le centre de la ville. Le quartier a beaucoup changé ces dernières années. De nombreux bars, cafés et restaurants ont poussé, témoignant du certain embourgeoisement de Moscou. En été, je viens souvent lire sur un des bancs au bord de l'eau.

Je retrouve Eldar et son partenaire, au *Goodman*, place Tourgueniev, un steak-house réputé de la ville. Nos téléphones sont posés dans des verres à Cognac, une précaution nécessaire dans un pays où la plupart des conversations peuvent être écoutées, même avec des appareils éteints.

Personne n'est dupe : la dernière descente n'avait rien d'habituel. Les flics marchaient sur des œufs, trop polis, trop discrets. Contrairement à leurs habitudes, ils n'ont pas embarqué les caisses ni même demandé d'argent. Eldar pense qu'il se trame quelque chose de sérieux, et qu'ils sont juste venus tester la température.

« Notre toit est probablement dépassé, on va se faire bouffer si on ne réagit pas, la milice est en train de se faire tondre la laine sur le dos par le FSB, renchérit Michael. Les flics encaissent 30 000 dollars par mois pour nous protéger et ne sont plus bons à rien, il faut les virer et envisager une nouvelle protection du côté de la Loubianka. »

L'annexion de la Crimée et les sanctions qui ont suivi ont touché l'économie et fortement réduit la manne financière de la corruption et du racket. À Moscou, la lutte entre Petrovka, la police, et la Loubianka, le FSB, pour l'accès au gâteau s'est tendue, et la jeune génération du FSB a commencé à marcher sur les plates-bandes de la milice. Changer de protection nous expose à des risques réels. Cette nouvelle génération a les dents longues et bouscule l'ordre établi depuis des décennies.

L'arrivée en force de ces jeunes loups a radicalement changé la donne. Ils ne respectent ni les règles ni les anciens. Une situation qui cause des frictions au sein des appareils sécuritaires. Symbole de leur toute-puissance, en juillet 2016, après leur remise de diplômes, les étudiants fraîchement diplômés de l'université du FSB de Moscou ont organisé une parade dans la

ville, au volant de leur Porsche Cayenne, Mercedes ou Audi, klaxonnant, brûlant les feux, insultant les policiers, avec l'arrogance et la certitude qu'on leur avait remis les clefs de l'Empire.

Cette furieuse virée a été filmée et publiée sur YouTube. En à peine six jours, elle a été visionnée 1,7 million de fois.

Il se trame quelque chose, je le sens. Quand le FSB a mis les dents sur un os, il ne le lâche plus. Ils sont capables de monter un *kompromat* sur le club, une vieille tradition des kagébistes. Le *kompromat* est devenu un outil classique en politique pour décrédibiliser ses adversaires. Le plus célèbre d'entre eux fut sans doute celui organisé par Poutine en 1997 pour décrédibiliser Iouri Skouratov, le procureur général qui mettait son nez trop près des magouilles de Eltsine et Berezovsky. Il était apparu, lui ou peut-être un sosie, dans un sauna avec des prostituées. Selon la légende, c'est ce fait d'arme de Poutine qui l'aurait propulsé au sommet de l'État.

Je dois prendre du recul pour tenter d'y voir plus clair et de comprendre les nouvelles règles du jeu. Je pense aller me ressourcer auprès de mon ex-compagne, Alina, qui vit désormais dans un monastère proche d'Ivanovo, l'ex-capitale du textile de l'URSS avant qu'elle ne soit ruinée par la concurrence asiatique et la lourdeur de la bureaucratie soviétique. Ivanovo est aussi la ville où se tient tous les ans le festival international du film Andreï Tarkovski.

Avec Alina, nous avons vécu huit années ensemble qui ont eu une grande influence sur mon existence et son évolution plus spirituelle, avant qu'elle ne décide de s'occuper de son âme et des autres, selon ses propres dires. Nous avons monté ensemble une des premières sociétés caritatives du pays sur le modèle des Restos du cœur, Sobornost, pour venir en aide aux retraités qui touchaient une pension de misère.

L'accès ne pouvait se faire qu'à travers l'église orthodoxe et mon baptême était une condition non négociable. Immergé trois fois dans un trou percé dans la glace un 19 janvier polaire, je fus lavé de cinquante ans de

péchés. Je n’ai pas rencontré Jésus le sauveur, mais je me suis senti bien plus léger, et plus proche de cette insaisissable âme russe chère à Dostoïevski.

Alina n’est pas entrée dans les ordres, mais officie comme assistante du responsable de l’établissement, le père Alexis. Un Ukrainien au regard profond et bleu, qui fouille au tréfonds de votre âme avant de mettre le doigt où ça fait mal. Moine noir, il a pris ses distances avec la douteuse et corrompue hiérarchie orthodoxe russe et fait vœu de chasteté, à la différence de la plupart des prêtres orthodoxes qui peuvent se marier et fonder une famille.

La voiture tremble sous l’impact des bourrasques de neige fondue. La circulation est encore dense malgré l’heure tardive. Les automobilistes moscovites tentent de s’échapper de l’immense métropole à toute heure de la nuit et de la journée, cherchant en vain à trouver un créneau fluide. Il faut plus d’une heure pour dépasser le MKAD, l’autoroute périphérique de la ville à dix voies qui s’étire sur plus de cent-dix kilomètres.

La neige fondue a laissé place à de gros flocons qui dansent entre les bouleaux et les grands pins. Plus de cinq heures sont nécessaires pour rejoindre d’abord Souzdal, petite ville et centre religieux, qui fait partie de ce que l’on appelle l’« anneau d’or » – ces huit « cités États » fortifiées autour de la Volga (Serguiev Possad, Pereslavl, Rostov Veliki, Kostroma, Ivanovo, Souzdal, Vladimir). Contrairement à Vladimir et surtout à Ivanovo, Souzdal a gardé un charme intact, un lieu magique.

La dernière portion du trajet est pénible. La petite départementale cabossée semble avoir été la cible récente d’une attaque au mortier, parsemée de trous qui ressemblent à des cratères d’obus. « *Dorogi i duraki* », les routes et les crétins, le problème endémique de la Russie comme le dit un proverbe populaire.

La petite église se dresse à la sortie d’un virage. Elle est dans un état déplorable, mais a résisté aux assauts conjugués des hommes et de la

nature. La vaste demeure d'Alina en bois chaulé que j'ai construite sert aussi de refuge pour les pèlerins et les âmes égarées. Posée sur un tapis de neige avec ses quelques fenêtres éclairées, elle évoque une pièce de Tchekhov. Je viens souvent me ressourcer dans ce lieu hors du temps et du monde après les excès moscovites. De longues promenades en forêt, parties de pêche dans les nombreux étangs, messe du matin et eucharistie parfois, me reconnectent avec la nature et l'essence de la vie.

1. Voir *Le Monde*, Olivier Faye, « Bernard Squarcini, un ancien chef du renseignement intérieur conciliant avec la Russie », 23 février 2023.
2. Federal Migration Service. Le FMS sera dissous en avril 2016 et ses pouvoirs seront transférés à la Direction principale des affaires de migration.
3. « FSB Team of Chemical Weapon Experts Implicated in Alexey Navalny Novichok Poisoning », *Bellingcat*, 14 décembre 2020.

CHAPITRE 3

« Non, je ne vois qu’un mur et sur ce mur
Les reflets d’un ciel qui s’éteint. »
ANNA AKHMATOVA, *Rosaire*

Le vieux combi Volkswagen orange du monastère roule entre les pins recouverts de neige. Le père Alexis, au volant, comme d’habitude récite sa bible. Nous roulons vers Chernovo, un petit village au nord de la ville où réside Igor*, un ami du père Alexis, dont le neveu occupe un gros poste dans l’antenne du FSB d’Ivanovo et pourrait m’aider.

Le véhicule ralentit à l’approche des premières habitations. L’endroit est sinistre, une anomalie spatio-temporelle qui nous ramène aux heures les plus sombres des années Brejnev.

Plusieurs blocs d’immeubles de cinq étages en béton brut décrépis sont assemblés en U autour d’une cour qui sert de parking à quelques Jigoulis rouillées, ces automobiles historiques, les premières fabriquées par le constructeur russe Lada-AvtoVAZ.

À côté, une petite supérette en Algeco assure les besoins primaires en alimentation. Le rayon vodka est deux fois plus fourni que celui des fruits et légumes. C’est le seul débit de boissons dans un rayon de vingt kilomètres. Quelques retraités font la queue et ressortent avec une bouteille à la main,

un sourire béat aux lèvres. Le syndrome d'une vie remise à plus tard, comme disaient les Soviétiques.

Igor ouvre la porte. C'est un beau vieillard qui porte ses quatre-vingt-neuf ans comme un étendard. Droit comme un i, des cheveux blancs bien garnis et une barbe qui entoure un visage aux pommettes saillantes. Le père Alexis lui prend les mains, lui donne la bénédiction puis l'enlace en le soulevant de terre.

Les présentations terminées, nous nous installons autour de la table en Formica qui occupe une grande partie du salon qui fait aussi office de chambre à coucher. Un appartement typiquement soviétique, quand l'espace personnel était perçu comme contre-révolutionnaire.

« Alors, petit Français, on a un problème avec notre Léviathan ? » Sa voix est grave, profonde, à peine éraillée. Sans que j'aie le temps de lui exposer mes problèmes, il se lance dans un long monologue.

« Le système qui a dévoré ma famille pendant les années de répression et fait de moi un orphelin a prétendu évoluer alors qu'il n'est rien d'autre qu'un serpent qui mue ; ceux qui tirent les ficelles, pillent le pays sont les mêmes, les *siloviki*, satanés kagébistes. Ils ont échangé leur adoration pour les portraits de Staline ou Lénine par celui de Benjamin Franklin sur les billets de 100 dollars ; ils contrôlent tout, de haut en bas. Le FSB, c'est le KGB en pire, avant ils étaient au service du Parti, maintenant, l'État est à leur service. »

Il sert une tournée de vodka et conclut en m'assurant que Dima*, le petit-fils de sa tante qui travaille au FSB, va bientôt entrer en contact avec moi. « Il va se renseigner sur toi, puis te contactera à travers notre *batiuchka* [prêtre], vous vous rencontrerez dans la semaine à Ivanovo. »

Je comprends les propos du vieil Igor. La Russie a refusé de juger les monstres qu'elle avait engendrés. En même temps, cela aurait été presque impossible à faire sans déchirer le pays. Au sein de chaque famille se côtoyaient des victimes et des bourreaux. Des enfants ont dénoncé leurs

parents, des sœurs leurs frères. Puis les bourreaux sont aussi devenus des victimes.

La poétesse Anna Akhmatova a écrit que, après la mort de Staline, les deux Russies, celle des dénonciateurs et celle des dénoncées, se sont retrouvées face à face. Mais, il n'y a jamais eu de véritable duel, les deux faces se sont ignorées, puis celle des dénonciateurs a pris le dessus, les dénoncés ont baissé les yeux.

Je me demande comment Staline peut rester si populaire après toutes ses horreurs. La propagande, le déni de l'histoire, cela reste incompréhensible pour moi. Chaque année, le gouvernement organise ce qu'il nomme le défilé du régiment immortel. Cet événement est le point d'orgue du renouveau du nationalisme radical russe. Remis au goût du jour par Poutine en 2015 pour célébrer le soixante-dixième anniversaire de la victoire contre le nazisme, le régiment fait partie intégrante des célébrations du 9 mai.

Des milliers de Russes défilent avec le portrait de leurs aïeux morts au front, mais dont beaucoup ont été les victimes de la terreur rouge. Même Poutine y participe. Les millions qui ont été condamnés aux camps sans droit de correspondance (peine de mort dans le jargon stalinien) et qui sont morts à la Kolyma (anciens goulags staliniens en Sibérie orientale) dans les caves du NKVD (ancêtre du KGB), on préfère les oublier. Les dirigeants n'ont aucun futur à proposer au peuple, c'est plus simple de lui donner un passé recomposé.

Je pense à Anna Akhmatova qui est, avec Marina Tsvetaïeva, ma poétesse de cœur. Deux destins à la fois mêlés et différents. Elles sont l'image de ces artistes et intellectuels qui, pendant la période révolutionnaire, se sont trouvés écartelés entre l'amour passionnel pour leur pays et leur culture, et les horreurs du stalinisme.

Durant les années noires de Staline, Anna Akhmatova ne quitte pas la Russie. Son mari est fusillé en 1921, mais elle survit et meurt dans son lit,

presque paisiblement, en 1966, après avoir été lentement réhabilitée. Marina Tsvetaïeva, poétesse de l'exil, revient en Union soviétique après ses années de fuite. Rejetée, cible du régime, elle vivra dans la misère avant de se pendre en 1941.

Ces deux femmes et leur destin représentent à elles seules ces contradictions du peuple russe, pour qui l'amour de son pays l'emporte sur le rejet du tyran qui les gouverne. Elles préfigurent l'état d'esprit du peuple russe après l'invasion de l'Ukraine.

Rassemblés debout autour de la petite table : le regard tourné vers l'archange Michaël, nous écoutons le père Alexis réciter un Notre-Père, puis nous nous signons trois fois. Le *batiuchka* saisit sa petite bouteille d'eau en plastique au bouchon troué puis nous asperge copieusement d'eau bénite.

Igor me prend dans ses bras tendrement : « Ne t'inquiète pas, petit Français, on va voir ce qu'on peut faire, et puis avec le *batiuchka*, tu as Dieu à tes côtés. »

Quelques jours plus tard, Dima est prêt à me rencontrer. Le rendez-vous est fixé en début de soirée dans un bar d'Ivanovo. Alina se gare devant un bâtiment de deux étages en béton qui fait aussi office de maison de la culture, le fronton décoré d'une mosaïque défraîchie dans le plus pur style soviétique.

Le bar occupe une partie du rez-de-chaussée.

« Je te laisse, je passerai te prendre dans environ une heure.

– Comment je vais reconnaître Dima ?

– Ne t'inquiète pas, lui te reconnaîtra. Tu as bien laissé ton téléphone à la maison ? »

Le bar est plongé dans la pénombre, comme une caverne de chauves-souris. Des trois lampes qui pendent au-dessus du comptoir en briques, une seule est allumée. Le rétroéclairage des bouteilles disposées sur les étagères renvoie une lumière blafarde vers la dizaine de clients accoudés sur le faux

marbre. On vient ici pour se saouler et rester ivre aussi longtemps que les moyens le permettent.

Quelques tables rondes sont occupées sur la partie gauche de la salle, éclairées par des bougies enfoncées dans des bouteilles de bière. Un grand costaud en tenue de sport me fait un signe discret. À première vue, il peut faire peur. Le crâne rasé qui reflète les lueurs des bougies, un visage émacié aux pommettes saillantes assombris par une barbe de trois jours, un regard dur et désabusé. Dima.

Méfiant et peu disert, il commence par me raconter qu'il a essayé de gratter un peu, mais qu'on lui a demandé d'arrêter tout de suite. « Les mecs qui sont à vos trousses sont l'USB-FSB », finit-il par lâcher. Il m'explique qu'il s'agit d'un service autonome, chargé de la sécurité interne du FSB et de la lutte contre la corruption.

D'après Dima, je ne pouvais pas plus mal tomber. Le directeur adjoint de l'USB, Oleg Feoktistov, est un spécialiste des coups tordus et des affaires pénales bidon.

« Le problème, c'est qu'il n'y a probablement rien à faire, ajoute-t-il, à part des contacts tout en haut de la pyramide. L'USB-FSB est tout-puissant en ce moment. D'après le peu que j'ai pu glaner, vous avez du succès, il y a des concurrents que le *19* dérange. Il y a aussi quelques bruits qui courent. Un ancien du FSB avait sa maîtresse qui dansait dans votre club. Il aurait appris qu'elle fréquentait un de vos managers, il l'aurait tabassée méchamment, puis aurait voulu se venger sur le club et le manager, avec l'aide de l'USB. »

Je pressens que Dima vient de signer la fin d'un cycle, celui de mon confortable train de vie. Être dans le collimateur de l'USB-FSB se situe dans les aléas de l'existence entre un redressement fiscal et le bagne. Il me conseille de filer à Paris et de me mettre au vert en attendant que tout se tasse. Sûrement le plus raisonnable à faire, mais une partie de moi hésite,

j’ai encore des munitions, et je ne vais pas me laisser intimider de cette façon. Et puis je n’ai jamais été raisonnable.

Je dois de toute urgence rentrer à Moscou et prévenir Eldar. L’ennemi est identifié, il reste à espérer que ses contacts ou ceux d’Artiom aient un entregent suffisant pour entamer des négociations.

De retour dans la capitale le lendemain, Eldar me met au courant des dernières nouvelles. Son contact au SVR a ouvert un canal de communication. Il y a peut-être une possibilité de négocier côté USB. Ils proposeraient 50 000 dollars par mois pour protéger le club. Une grosse inflation.

Je décide quand même d’activer mon général au FSB, Grigori. Rendez-vous est pris au *Normandie-Niemen*, le bistro français que nous avons monté avec mon ami David, chef star de Moscou. Le restaurant est devenu le rendez-vous de toute la faune française moscovite ou de passage.

À chacune de leurs venues, les députés et sénateurs français de tous bords, tels Gérard Larcher (LR), Yves Pozzo di Borgo (UDI) ou le socialiste Gérard Bapt, viennent se régaler des plats que leur mitonne David. Certains prolongent ensuite leur voyage en Crimée. D’autres, avec Thierry Mariani, s’envolent vers Damas.

Le général n’a pas changé. Les années semblent glisser sur lui, malgré sa soixantaine passée. Un ventre plat, des cheveux gris argent, des yeux bleus, froids comme un lac gelé. Une fine cicatrice lui décore la partie droite du visage et lui donne un air d’officier prussien.

« Alors petit Français, que me vaut le plaisir ce soir, à part se faire un bon gueuleton ? » Le général est parfaitement francophone, avec une petite pointe d’accent parisien. Les écoles de langues du KGB sont les meilleures du monde, s’était-il confié un soir, après quelques verres de vodka.

« J’ai des ennuis avec la Loubianka, plus précisément avec l’USB et Oleg Feoktistov semble-t-il, ce n’est pas personnel, mais ça concerne le

club. » À son regard, je comprends instantanément qu'il est au courant. Ce qu'il confirme très vite : « Il y a des rumeurs, en effet. »

« Je ne te promets rien, je vais aller faire un tour à la Loubianka demain. Mais Oleg Feoktistov, c'est un gros morceau. Il est intouchable grâce à ses liens avec Setchine. En même temps, il ne s'est pas fait que des amis dans la maison. C'est un homme de l'ombre, d'où son surnom de cardinal gris. »

Il conclut : « Je ne vais pas te mentir, tu ne pouvais pas plus mal tomber. Mais j'ai encore quelques bons amis, je vais me renseigner, ton cas est insignifiant pour eux, et dans une maison comme le FSB, rendre des services fait partie du fonds de commerce. »

Grigori confirme les dires de Dima, être dans le collimateur du cardinal gris et indirectement de Setchine n'est pas une bonne nouvelle. Homme de confiance de Vladimir Poutine, dont il a été le porte-flingue à la mairie de Saint-Pétersbourg dans les années 1990, Setchine est surnommé[1] « Dark Vador » par la presse russe. Il est l'un des hommes les plus puissants de la Russie d'aujourd'hui, et il est le chef de file des *siloviki*. Ancien agent du KGB, qui a commencé sa carrière au Mozambique, il est président du géant pétrolier Rosneft. C'est lui aussi qui a racheté au rabais la société Ioukos de Mikhaïl Khodorkovski.

Son groupe est devenu une forteresse du FSB-KGB. Un de ses conseillers est le célèbre Andrei Bezrukov, ancien agent du KGB puis du SVR, arrêté en 2010 aux États-Unis, pays qu'il espionnait clandestinement avec son épouse Elena Vavilova. L'histoire de ce couple a d'ailleurs inspiré la série télévisée à succès « The Americans ». Excellent francophone, Bezrukov s'est imposé comme l'intermédiaire indispensable pour tout *businessman* français souhaitant rencontrer Setchine.

En octobre 2016, lors d'un discours de Nicolas Sarkozy candidat à la primaire des Républicains devant la communauté d'affaires tricolore vivant en Russie, Andrei Bezrukov est assis au premier rang, parmi les VIP.

Le KGB, devenu le FSB, a toujours été une composante majeure du pouvoir, mais aujourd'hui, il n'a plus aucun contre-pouvoir. Le comité central du parti communiste a disparu, et le pouvoir est concentré autour d'un seul homme : Poutine.

L'agence de renseignement contrôle l'argent des oligarques, de grands pans de l'économie, et la corruption est reine à la Loubianka, sans compter un népotisme galopant. Denis Bortnikov, fils du patron du FSB, est par exemple vice-président de la banque VTB, la deuxième du pays. Les fils de Nikolaï Patrouchev, ancien boss du FSB, occupent aussi des postes prestigieux : Andrey est PDG d'une filiale du géant des hydrocarbures Gazprom après avoir conseillé Setchine chez Rosneft. Quant à Dmitri, qui a longtemps présidé le directoire de la banque Rosselkhozbank (le Crédit Agricole russe), il est devenu ministre de l'Agriculture en 2018.

On peut également citer Piotr Fradkov, fils de Mikhaïl Fradkov, prédécesseur de Narychkine au SVR et ancien Premier ministre, qui est vice-président du directoire de la banque publique de développement VEB. Tous sont devenus richissimes.

À l'instar de la Camorra napolitaine, la Loubianka a placé ses hommes partout, notamment chez les procureurs, juges, policiers. La plupart des ministres importants, gouverneurs, maires, ou certains oligarques, sont passés par la « grande maison ».

Autre pilier du système lié aux *siloviki* : la sixième fortune de Russie, Guennadi Timtchenko. Allié historique du géant français TotalEnergies, il a pris du recul à la faveur de la guerre en Ukraine, mais il est, comme Setchine, placé sur la liste des sanctions par les États-Unis et l'Union européenne.

Sans oublier Iouri Kovaltchouk. Cet ex-physicien associé à des businessmen proches du KGB possède Rossia, considérée comme la banque du clan Poutine. Des liens attestés par une enquête édifiante qui a établi la relation entre le président et une coopérative secrète de 86 sociétés et

fondations détenant 4,5 milliards de dollars de biens immobiliers de luxe et d'avoir financiers[2]. Une poignée de cacahuètes quand on sait que certains experts évaluent la fortune de Poutine et son clan à plus de 200 milliards de dollars.

La Russie de Poutine compte aujourd'hui près de 4,5 millions de *siloviki*, soit 6 % de la population active du pays. Setchine en est en quelque sorte le chef de file. Alors au Kremlin, comme premier adjoint de l'administration présidentielle de 1999 à 2008, il crée le groupe 6 de l'USB-FSB, unité d'élite chargée des opérations anticorruption les plus tordues.

Les agents de ce sixième bureau sont surnommés « les *Spetsnaz* [forces spéciales] de Setchine », qui n'hésite pas à les utiliser à des fins personnelles. La légende dit que, quand sa maîtresse l'a quitté, il a fait raser sa maison jusqu'aux fondations, meubles inclus.

Diplômé de la prestigieuse académie du FSB, Oleg Feoktistov a fait partie de ces *Spetsnaz*. Ancien garde-frontière en Carélie (nord-ouest de la Russie), vétéran de la guerre en Afghanistan, blessé, repéré par Setchine, il prend, à son retour en 2004, la tête du groupe 6.

Son nom sort dans la presse pour la première fois en 2007 quand le chef du service fédéral antidrogue, Alexander Bulbov, est arrêté au motif d'avoir ordonné des écoutes illégales. Ce dernier enquêtait sur un vaste trafic de contrebande de meubles italiens et de trafic de drogue (l'affaire dite des « Trois Baleines ») qui impliquait certains *siloviki*, notamment dans l'entourage de Nikolaï Patrouchev, alors patron du FSB et mentor de Vladimir Poutine.

Oleg Feoktistov aurait manœuvré et monté de toutes pièces cette affaire pénale pour mettre fin à ses investigations.

À la tête de ce fameux sixième bureau, celui qui est aussi surnommé « général Fix » a monté des dossiers pénaux contre des généraux du ministère de l'Intérieur dont Viktor Syusyura (accusé de contrebande, les charges contre lui ont ensuite été abandonnées) et Denis Sugrobov, le plus

jeune général du MVD. Lors de l'enquête visant Sugrobov, Feoktistov avait notamment insisté pour mettre sur écoute un haut fonctionnaire du MVD qui finira par se défenestrer sous les yeux du comité d'enquête[3].

Réputé proche de Sergueï Shishin, cadre du FSB devenu vice-président du conseil d'administration de Rosneft, Oleg Feoktistov a ensuite été promu directeur adjoint de l'USB, le service dédié à la sécurité interne et à la lutte contre la corruption, les bœuf-carottes du FSB.

Le « cardinal gris » a ensuite transformé l'USB en une force de frappe interagences : GSU (le comité de la ville chargé des enquêtes pour le procureur), police, juges, procureurs, toute la chaîne est noyautée, ce qui lui permet de manœuvrer en toute sécurité et en toute impunité.

La lutte contre la corruption en Russie se limite à éliminer les clans adverses et à les remplacer par des « amis ».

Au regard de son pedigree, me sortir de ses griffes n'est pas gagné d'avance.

1. Setchine a été décrit dans des câbles diplomatiques américains révélés par WikiLeaks en 2010 comme « un marionnettiste tirant les ficelles du pouvoir pour son propre gain » et un personnage « dangereux » qui « manque de sens moral ».
2. « Mysterious Group of Companies Tied to Bank Rossiya Unites Billions of Dollars in Assets Connected to Vladimir Putin », OCCRP/*Meduza*, 20 juin 2022.
3. « General FSB kotoryy zateyal delo protiv Alekseya Ulyukaeva », *Meduza*, 15 novembre 2016.

CHAPITRE 4

« Seuls ceux qui se sont trouvés mis en cage peuvent comprendre toute l'horreur d'une clé qui verrouille une serrure. »

EDWARD BUNKER, *Aucune bête aussi féroce*

Mi-mars 2016. La sonnette de la porte d'entrée accompagnée par un martèlement de coups sourds me tire d'un sommeil profond. Les chiffres luminescents de ma montre posée sur le rebord de la fenêtre indiquent 4 h 47.

Encore un peu dans le brouillard, j'enfile mon jean avec difficulté et me dirige vers l'entrée. Qui peut être assez gonflé pour venir me réveiller de si bonne heure ?

J'entrebâille la lourde porte blindée. La horde sauvage fait aussitôt son entrée : trois OMON avec leurs masques et leurs AK47, une demi-douzaine de flics en civil, une jeune femme, et un flic-journaliste qui me balance la lumière de sa caméra en pleine figure.

En Russie, les flics entraînent souvent avec eux hors du cadre de la loi un de leurs journalistes pour filmer leurs opérations et les revendre à une chaîne de la télévision d'État. L'émission « Criminels » est très populaire. Montées en boucles, on y voit des images d'opérations policières, des présumés coupables arrêtés, tabassés sous les yeux parfois de leurs femmes

et enfants, des flics masqués posant comme revenant d'une partie de chasse devant leur butin, armes, drogues, cash…

« Allez-vous asseoir, nous avons le mandat d'un juge de la ville de Moscou pour perquisitionner cet appartement », me dit celui qui semble être le chef, un petit gros au regard fuyant.

Je commence à reprendre mes esprits. Un *masky show* chez moi est une première, je m'attendais à tout sauf à ça. Je pensais à tort être bien protégé, par Grigori, le toit du club et quelques contacts au sein du FSB.

À la fin de l'année 2015, après avoir rencontré des difficultés à renouveler ma carte de résident – je vis plus de six mois par an en dehors de la Russie, ce qui constitue un délit pour le très tatillon service de l'immigration, le FMS –, j'ai été tamponné par un service du FSB en charge de l'analyse de la politique étrangère européenne.

Un certain Ivan (le nom qu'il m'a donné) était venu chez moi me proposer son aide pour régler mes problèmes administratifs, voire pour m'aider à obtenir un passeport russe. Sa maîtrise du français était parfaite, fils de diplomate, avait-il dit. Nous avons parlé de tout et de rien, et notamment de géopolitique, puis il m'a proposé d'écrire des notes de politique générale pour mieux comprendre la France.

À sa demande, j'ai donc rédigé plusieurs notes, assez académiques, sur François Hollande, la montée du Front national, Marine Le Pen, la chute de François Fillon, la montée d'Emmanuel Macron, etc. La plupart ont été légèrement corrigées, et certaine ont été publiées, sans mon accord, en anglais, sur *The Duran*, un site web prorusse à tendance complotiste.

Un jour, des mois plus tard, je ne me souviens plus exactement quand, j'ai découvert sur ce même site un texte au sujet de Barack Obama, avec ma signature, mais que je n'avais pas écrit. Plus tard, Ivan, au courant de mes ennuis, m'avouera travailler pour un département du FSB en charge d'analyser la politique en Europe et tentera de m'aider avant de se faire claquer la porte au nez. On ne touche pas aux affaires du « général Fix ».

Anatoly, le chef, s'assoit sur le divan et sort une carte rouge plastifiée à deux volets, que possèdent tous les agents du gouvernement. Il est enquêteur principal du comité d'enquête de Semionovski, le quartier administratif dont dépend mon appartement. Le niveau le plus bas du comité d'enquête fédéral.

L'enquêteur en Russie, le *sledovitel*, n'est pas un policier à proprement parler, il est seulement chargé de la préparation du réquisitoire pour le bureau du procureur.

Je regarde les flics fouiller ma chambre, retourner les tiroirs. À moitié réveillé, j'ai encore du mal à réaliser. Je suis un peu troublé, mais pas franchement inquiet.

En Russie, tout a un prix, et tout est donc négociable. Comme le dit un proverbe, ce que l'on ne peut pas acheter avec de l'argent, on peut l'acheter avec beaucoup d'argent.

Un jeune flic repère un petit sachet d'herbe laissé sur le rebord de la fenêtre près du lit. Le visage d'Anatoly s'illumine.

« De la drogue !

– Ce n'est pas de la drogue, mais de l'herbe médicale. J'en fume de temps en temps depuis mon cancer sur les conseils de mon médecin traitant.

– Ne vous foutez pas de ma gueule, c'est de la *marijuana*. On va la prendre pour l'analyser. Si c'est de la drogue, vous êtes bon ! On ne plaisante pas avec ce genre de choses sur le territoire de la fédération de Russie. Vous l'avez achetée où ? Vous l'avez ramenée de France ? »

Je fais bien attention avant de répondre : si la drogue vient d'Hexagone, je peux tomber sous une inculpation plus lourde de contrebande. « Ce sachet est là depuis longtemps. Je fume rarement. C'est sûrement un des amis de mon neveu à qui j'avais prêté mon appartement qui a dû l'oublier. »

La réaction d'Anatoly pourrait me faire sourire, si ce petit sachet d'herbe est tout ce qu'il a trouvé à se mettre sous la dent, mon dossier doit être bien léger. Cette descente est vraiment bas de gamme. D'abord un

commissariat de quartier, des flics qui ont l'air de sortir de l'adolescence et un manque d'expérience et de professionnalisme évident. À un moment, un des jeunes flics me tend mon iPhone pour que je le débloque avec mon mot de passe, j'en profite pour le bloquer complètement et effacer mes données. Une manipulation de débutant.

Il est déjà plus de 7 heures du matin. Les flics ont entassé le fruit de leur butin : mon portefeuille avec mes cartes de crédit, documents bancaires, téléphones, MacBook et le sachet d'herbe dans un carton. Anatoly me fait signer la liste et me demande de les suivre au poste.

Assis dans un vieux SUV Volvo, accompagné par deux gamins de l'OMON, je tente d'atterrir, de comprendre ce qu'il vient de se jouer, ce que je risque et comment me tirer d'affaire.

J'essaie de mettre mon cerveau en mode veille et de ne pas me prendre trop la tête avec des questions auxquelles je n'ai pas de réponse. Je me concentre sur ma respiration et me dis que tout cela va se régler comme d'habitude avec de l'argent.

Nous roulons dans les embouteillages naissants, direction la banlieue. Tout est d'un gris blafard, le ciel, la lumière, les rares piétons, les immeubles et le bâtiment devant lequel nous nous garons bientôt.

Le personnel du club m'attend à l'arrivée. Assis sur un long banc en bois dans une grande salle juste meublée d'une estrade et d'une grande table, j'observe danseuses, serveuses, barmen, cuistots, attendant d'être interrogés. Pas de signe d'Eldar.

Au bout d'une demi-heure, trois flics font leur entrée et s'installent sur la grande table et enregistrent tout le monde un à un. Épuisé, je finis par m'assoupir. Je suis finalement complètement endormi quand Anatoly vient me secouer pour me conduire dans une petite pièce surchauffée.

Deux ordinateurs gris et encombrants bourdonnent bruyamment dans le bureau qui croule sous la paperasse. Des armoires métalliques grises complètent la décoration, sans oublier un portrait de Poutine défraîchi,

accroché de travers. Je me fais la réflexion que le président avait vraiment l'air d'un gringalet à l'époque.

Un jeune flic, déjà bien dégarni, l'air absent, déplie deux chaises en métal et m'invite à m'asseoir. Le bureau empeste une odeur de sueur et de tabac froid. Il allume son ordinateur, et Anatoly s'installe à côté de lui.

« Nous allons reprendre les questions de manière formelle. Vous allez me redonner vos noms, prénoms et date de naissance.

– Je suis fatigué, reprenez votre cahier, tout est dedans.

– Je vous conseille d'être plus coopératif. Nous ne sommes pas ici pour plaisanter. Nous avons interrogé vos collègues. Ils vous décrivent tous comme leur supérieur hiérarchique. Qu'avez-vous à répondre ?

– Dans le domaine de la décoration et de l'image artistique du club, peut-être. Pour le reste, je ne travaille pas la nuit, et je n'ai aucune autorité sur les questions financières.

– Ils disent aussi, que c'est vous qui amenez les clients.

– Certains Français et mes amis parfois, le reste, tous les flics et mecs du FSB qui sont des clients habituels du club, je n'ai aucune relation avec eux.

– Qui alors ?

– Je ne sais pas.

– À partir de maintenant, nous avons décidé de vous inculper en vertu de l'article 241, alinéa 1, pour complicité d'organisation de la prostitution. Vous avez droit à un avocat. Si vous n'en connaissez pas, il vous en sera attribué un d'office. Vous serez placé en détention provisoire pour quarante-huit heures avant de passer devant un juge qui décidera de votre maintien en détention ou pas. »

Le chef d'inculpation ne me surprend pas, c'est un motif classique de *kompromat*. Tout à fait ironique et inique quand on sait que la milice contrôle la plupart des bordels de la capitale et la prostitution de rue.

Contrôle, ici, veut dire qu'ils touchent un pourcentage sur tout le *business*. Saunas, appartements privés, *escorts*, etc.

Le plus jeune flic me colle une paire de menottes et m'attache au radiateur du couloir. J'y reste plus de trois heures. Sans un verre d'eau.

Je n'ai pas d'avocat. J'ai toujours considéré que, dans un pays où la loi était flexible et négociable, un bon *krysha* suffisait largement.

C'est donc une avocate commise d'office qui m'est présentée, une brune coiffée d'un chignon, qui m'explique les différentes options. « Il y a trois cas de figure. Le premier, le juge considère les charges insuffisantes, il vous relâche et vous requalifie comme témoin. Mais cela n'arrive pratiquement jamais. Les juges sont en général solidaires du procureur et de l'enquêteur. Deuxième cas, il vous libère sous caution, mais vous êtes étranger, cela risque de poser un problème. Le troisième cas : il vous assigne à résidence, avec le port d'un bracelet électronique. Il vous faudra justifier d'un domicile fixe. Si rien ne fonctionne, il vous envoie en prison. À mon avis, il faut se concentrer sur l'assignation à domicile. C'est le plus jouable. »

« Nous allons devoir nous soumettre aux questions que vous posera l'enquêteur. Vous avez le droit de ne pas y répondre et d'invoquer l'article 51 du Code pénal. Vous me regarderez, et je vous ferai un petit signe, oui ou non.

– Et après ?

– Vous allez être emmené en bus au siège de la police à Petrovka, où il y a un centre de détention provisoire. Légalement, vous ne pouvez pas y rester plus de quarante-huit heures à partir du moment où on vous a signifié votre arrestation. Nous sommes lundi, nous nous reverrons devant le juge mercredi dans l'après-midi. »

Sur ses conseils, je passe l'interrogatoire à répondre « 51 » à pratiquement toutes les questions. Je réponds mécaniquement. Je suis fatigué, je ne pense à rien. J'ai juste envie de dormir.

Le bus pénitentiaire qui vient me chercher sonne la fin de l'interrogatoire. Je suis jeté dans une cage minuscule et aveugle, et glacée. Mon seul contact avec la réalité est la sirène qu'a enclenchée le chauffeur qui conduit comme un fou.

Un dernier coup de frein brutal me projette contre la paroi, puis le grincement sinistre d'une lourde porte coulissante en métal.

Après une fouille complète, interne et externe dans une petite pièce glacée, un des matons me fait poser devant un mur sombre, sort un Smartphone bas de gamme de sa poche et me prend en photo. On est loin de l'imagerie des films américains, genre flash, profil et face, fond avec des lignes noires et blanches graduées.

On me remet un matelas poussiéreux en mousse, et une mince et rugueuse couverture grise délavée. Puis on m'emmène dans ma cellule pour les prochaines quarante-huit heures. Trois lits dont deux sont occupés, un minuscule lavabo rongé par la rouille, des toilettes à la turque ouvertes, surélevées sur un podium, et une étagère soudée au mur qui fait office de table.

Sans broncher, je me dirige vers le lit libre, sans un regard pour les deux autres occupants. Un châssis en acier soudé au sol, et un sommier en lamelles de métal dont la moitié pendent tristement. Je m'affale, éreinté. Malgré le plafonnier qui reste allumé toute la nuit, le hublot qui claque au rythme des rondes des gardiens, et les lames du châssis dans les côtes, je parviens à glisser dans un demi-sommeil peuplé de rêves étranges. Mer démontée, naufrages, noyades, puis à 6 heures du matin, l'hymne national russe hurle dans mes oreilles.

Je passe la journée suivante dans le brouillard. Les yeux fixés au plafond, je pense à Morel dans *Les Racines du ciel* de Romain Gary en essayant d'imaginer des troupeaux d'éléphants qui galopent et font trembler le sol de la savane. Le petit déjeuner vient rompre la monotonie. De la

kacha grisâtre (bouillie à base de céréales) qui a le mérite d'être chaude et que j'avale comme un mort de faim.

Puis le déjeuner. Du chou aigre. Puis le dîner. Du chou aigre. La nuit n'est pas meilleure que la précédente. Insomnies, rêves déjantés entrecoupés par les claquements des hublots.

De nouveau, leur satané hymne à 6 heures, puis menottes, labyrinthe de couloirs, des escaliers, des portes, encore plus de portes. Je m'attends à voir l'avocate commise d'office et suis surpris de découvrir deux mecs assis derrière un bureau.

J'en connais un de vue, c'est un client du club d'une trentaine d'années. J'ignore l'identité de l'autre. Jeune, timide, une mèche rebelle qui lui donne un air d'adolescent, vêtu d'un pull gris torsadé qu'a dû lui tricoter sa babouchka.

Le plus jeune, Nikolaï, est l'avocat mandaté par le club. Le second se nomme Ilya, nous nous sommes croisés plusieurs fois au *19*, il se propose aussi de prendre ma défense. Tatiana n'est pas venue, elle s'occupe de rassembler mes documents, je la verrai au tribunal.

Les deux avocats m'informent que tous les cadres du club ont été arrêtés et se trouvent à Petrovka, tous sauf Eldar qui s'est enfui et qui est recherché, ainsi que Svetlana, enceinte et placée sous contrôle judiciaire.

« C'est du sérieux, ou juste une tentative d'intimidation pour faire monter les enchères ?

– À première vue, c'est du sérieux, me répond Ilya. C'est une grosse opération et, d'après mes informations, il y a le FSB derrière, l'USB plus précisément.

– C'est exact, on était au courant. Qu'est-ce qu'on risque pénalement ?

– La peine maximale prévue par le Code pénal est d'une année à trois ans. En général, cela se termine par une amende ou du sursis en cas de casier vierge. Sauf peut-être le directeur général qui peut prendre du ferme. Pour toi, ce sera *a priori* une amende au maximum de 1 500 dollars.

– Et les délais du procès ?

– Difficile à évaluer, entre six et douze mois. Ils peuvent faire durer l’enquête.

– On sait qui est le juge ? Il y a moyen de négocier ?

– On ne sait pas encore, dit Ilya, on a jusqu’à la fin de la journée pour voir. Il faut aussi que tu signes les documents nous autorisant à être tes avocats. »

De retour dans la cellule, j’essaie de reprendre mes esprits et d’évaluer avec calme les options présentées. La situation me paraît inédite. Pas de négociations préalables, pas de demandes clairement exprimées. Ils veulent de l’argent, c’est un fait intangible, ils veulent toujours de l’argent ! Mais combien ? Et jusqu’où sont-ils prêts à aller pour faire monter la pression et les enchères ? Qu’est-il advenu de l’intervention de Grigori ?

Et surtout : où est Eldar ? C’est le plus inquiétant. Il a les contacts et les cordons de la bourse. Avec lui dans la nature, nous sommes tous en deuxième ligne dans la hiérarchie.

CHAPITRE 5

> « Toute étude quelque peu approfondie des dieux révèle que leur vengeance se porte toujours sur un innocent. »
>
> JOHN IRVING, *Une prière pour Owen*

Une petite pièce avec une tribune, un grand bureau, une cage grillagée, et quelques bancs où j'aperçois les avocats. Mon audience va commencer.

Quelques amis ont fait le déplacement. Pavel, un binational franco-russe qui travaille dans une multinationale française, et Bogdan*, un fidèle qui s'occupe de ma sécurité de manière informelle.

Assis dans la cage avec les menottes, pas rasé, les vêtements froissés, j'ai l'air d'un bandit de grand chemin. Je tourne le dos aux journalistes et à deux cameramen qui essaient de me filmer.

Pavel vient me glisser quelques mots.

« Je t'ai trouvé un avocat canon. Je me suis aussi fait enregistrer comme ton interprète officiel. On pourra communiquer.

– Des nouvelles ?

– Oui, Eldar s'est fait arrêter à l'aéroport, il était enregistré sur un vol en partance pour Prague. Ils vont le mettre en prison pour tentative de fuite. Ils ont aussi mis Slava en prison [le manager du club mentionné par Dima à Ivanovo, qui entretenait une relation avec une danseuse du *19* qui était la maîtresse d'un ex-général du groupe 6, et probablement la cause de la

première descente au club]. De ton côté, ça bouge dans tous les sens pour te sortir de là, mais rien de concret pour le moment. »

Le flic lui fait signe de retourner s'asseoir. Un type en uniforme, des cheveux gominés plaqués sur un crâne luisant, fait son entrée, un procureur délégué. Un des jeunes flics qui étaient chez moi l'accompagne, suivi du juge. Des cheveux mi-longs, poivre et sel malgré son âge, une trentaine, et une mèche qui lui retombe sur le front.

Tout le monde se lève puis s'assied de nouveau. Le juge me fait signe de me dresser, et je décline mon état civil. Le procureur lit l'acte d'accusation, traduit par Pavel.

En substance, je suis directeur artistique et le décorateur d'un club et, de ce fait, je suis complice des activités de prostitution révélées. Le procureur réclame mon maintien en prison jusqu'au procès, arguant qu'étant un étranger il y a un risque élevé de fuite.

Puis c'est au tour des avocats. Tatiana déploie des copies de mes diplômes qu'elle a récupérés auprès de mon ex-femme. Maîtrise de sociologie à la Sorbonne, EPHESS, DESS du CELSA, DESS de sciences politiques qu'elle présente comme un doctorat. Le juge opine, visiblement impressionné. Tatiana finit sa plaidoirie avec mon dossier médical qui, au regard de la loi russe, peut m'éviter la prison.

Nikolaï insiste quant à lui sur mon intégration dans la société russe. Il fait passer une lettre du père Alexis qui me remercie de mon aide pour la reconstruction de sa petite église, les actes de propriété de mon appartement et une copie de ma carte de résident.

Ilya termine sur le non-fondé de la procédure à mon égard. Il réclame ma remise en liberté et ma requalification en tant que témoin. Il ajoute que nous sommes prêts à payer une caution de 1,5 million de roubles, soit environ 50 000 dollars, une somme énorme pour ce genre de cas. Le juge se retire pour délibérer puis revient au bout d'une demi-heure une liasse de papiers sous le bras.

Il annonce ma remise en liberté et demande mon placement aux arrêts à domicile, avec le port d'un bracelet électronique pour une durée maximale de deux mois, à l'issue desquels une nouvelle comparution décidera ou non de sa prolongation.

Je n'entends plus rien, j'ai complètement décroché. Une seule pensée tourne en boucle dans mon esprit : je ne retournerai pas en prison ce soir. Je félicite les avocats. Ils doivent récupérer tous les documents légaux et les traductions officielles, et nous convenons de nous voir dans la semaine.

Pavel me présente Stanislas, le prétendu ténor du barreau qu'il a trouvé sur les conseils d'un de ses amis. Habillé comme un mafioso italien, il ne m'inspire guère confiance. De retour au poste, je récupère ma montre, ma bague fétiche Keith Richards, une tête de mort en argent, et mon portefeuille.

« Et mon Mac, mon téléphone, où sont-ils ?

– Nos techniciens doivent les examiner. Et vous n'avez pas droit à un ordinateur, à internet et à un téléphone portable, c'est dans les conditions de votre détention à domicile. »

Pavel et son avocat sont venus me chercher au commissariat et m'expliquent la suite des réjouissances. Un inspecteur viendra me poser dans deux ou trois jours mon bracelet électronique. En attendant, je serai surveillé nuit et jour. Je n'ai pas le droit de recevoir des invités, à part mes avocats, et Pavel mon interprète. J'ai le droit d'aller faire des courses alimentaires dans mon quartier et d'aller voir un médecin après autorisation préalable de l'enquêteur.

« Et le téléphone ?

– En théorie, tu n'y as pas droit.

– Et en pratique ?

– On est en Russie, tout est possible et négociable. Le plus important est de construire une relation constructive avec l'inspecteur qui sera chargé de te surveiller. Tu m'as compris ? »

Rentré chez moi, j'avale un Stilnox et rattrape mes heures de sommeil.

Deux jours seulement, et je tourne en rond comme un fauve en cage. L'onde de choc initiale ne s'est pas encore résorbée, les secousses secondaires continuent de me frapper par vagues successives.

Le monde auquel j'étais habitué est sorti de son axe, et j'ai le pressentiment qu'il n'y aura pas de retour à la normale. Tous les signes étaient au rouge et clignotaient, j'ai choisi de les ignorer. Excès de confiance, arrogance, paresse, cela n'a plus d'importance.

Anticiper les conséquences dans un pays aussi opaque et verrouillé par les services sécuritaires n'est pas une chose aisée. Tout peut déraper très vite. Les rapports de force gèrent toutes les relations sociales, et ces derniers sont mouvants. Mes contacts, même à un haut niveau, peuvent devenir obsolètes très vite.

Dans un premier temps, je dois retrouver de la sérénité avant de me choisir une nouvelle trajectoire orbitale.

J'erre sans but entre les quatre murs de ma chambre. Je n'arrive ni à lire ni à jouer de la guitare, impossible de rester concentré. Le flux sans fin de ces pensées dans le désordre me fatigue.

Il me faudrait un bon coup de batte de baseball sur le crâne pour me faire asseoir et méditer.

Ilya, l'avocat, est la première personne à me rendre visite. Il m'assure avoir des liens avec la Loubianka et être capable d'ouvrir un canal de communication pour engager des négociations. Il ne me demande pas d'honoraires, il a en tête avec des partenaires financiers d'ouvrir un nouveau club avec moi. Je le sens bien, il est direct et semble avoir de sérieux contacts au FSB.

« Le dossier est apparemment très compliqué, commence-t-il. Il y a la version officielle, celle du comité d'enquête, qui est liée au club et à la complicité d'organisation de la prostitution, rien de très grave, mais le volet ajouté par l'USB-FSB est très sérieux, surtout que tu es en ligne de mire.

J’ai appris pourquoi Feoktistov t’a chargé. Tu as fait intervenir quelqu’un du FSB, un général ?

– Oui, quelqu’un que je connais depuis longtemps et qui pouvait m’aider.

– Mauvaise pioche, ton mec est important, très important même. Mais quand Feoktistov a appris que tu voulais lui passer au-dessus de la tête, surtout à ce niveau, il a piqué une colère noire. Il a mis fin aux négociations en cours et a déclenché en urgence les *masky show* au club et chez toi. C’est sûrement pour ça que toutes les procédures sont bâclées. Et ce n’est pas fini, il a rajouté qu’il y avait des caméras partout dans le club et que tu espionnais les politiciens russes et les cadres du FSB qui venaient chez toi comme clients. Il fait monter les enchères et demande ton inculpation pour espionnage et complicité de terrorisme. Il n’y a aucune preuve bien sûr, mais avec la mention d’atteinte à la sécurité de l’État sur ton dossier, personne ne pourra t’aider à sortir de cette galère. »

J’ai l’impression de me prendre un parpaing sur le crâne. Je comprends maintenant pourquoi la descente a eu lieu quarante-huit heures après la visite de Grigori, et pourquoi ce dernier ne m’a pas rappelé. La suspicion d’espionnage a verrouillé toutes les portes.

Je suis maintenant victime de la Rolls des *kompromats*, suspicion d’espionnage et atteinte à la sécurité de l’État. J’aurais dû écouter les conseils de Dima et filer d’ici au lieu de jouer comme d’habitude au plus malin. Ma situation se complique.

« Et il y a autre chose, ajoute Ilya. D’après ce que j’ai pu glaner, il y a quelques enregistrements compromettants entre toi et un avocat des flics que tu aurais rencontré dans un café. » J’hallucine. Je vois exactement de quoi il parle.

« Au tout début des rumeurs, j’ai été contacté par un avocat des flics venu me proposer des solutions juridiques pour protéger le club. Je l’ai

rencontré dans un café en face de chez moi, je n'avais remarqué personne d'autre, nous nous étions isolés. Comment ont-ils fait ?

– Ils ont dû utiliser un micro directionnel pour écouter à travers les vitres.

– Qu'est-ce qu'ils cherchent avec ça ?

– De l'argent, beaucoup. En plus de la suspicion d'espionnage qu'ils te mettent sur le dos, ils veulent faire tomber votre *krysha* pour corruption, l'affaire donnera une justification légale à toute l'opération. Ils n'en ont pas besoin mais comme les vieux kagébistes, ils aiment les dossiers bien ficelés.

– En conclusion, je suis fait comme un rat !

– Je n'irai pas jusque-là, mais c'est vrai, ton problème est compliqué, et il va falloir activer tous les réseaux, les tiens, les miens, et tous ceux que l'on va pouvoir trouver en route. Une dernière chose, les deux putes qui se font fait attrapées au club avaient été recrutées et payées par les flics avec de l'argent marqué. Classique. »

Quelques heures plus tard, les clés de Lena, la femme de ménage, bruissent dans la serrure. Elle n'est pas autorisée à venir, mais l'immeuble est en partie occupé par des bureaux, et il y a beaucoup de passage. Elle peut passer à travers les mailles du filet sans se faire repérer. Les rideaux de l'appartement sont tirés ; impossible de la voir de l'extérieur.

Lena travaille pour moi depuis de nombreuses années, j'ai confiance en elle. Et puis, les Russes détestent les flics. Une de leurs expressions me fait sourire : « Tu en fais une tête aujourd'hui ? On dirait qu'un milicien vient de naître… »

Je lui laisse ma carte de crédit pour m'acheter un iPhone et un Mac à l'Atrium, une grande galerie marchande proche de la maison. Il me faudra aussi un petit Nokia, et des cartes SIM sans contrats que vendent des Tadjiks à la sortie du métro.

Le lendemain en début de soirée, Pavel et Stanislas débarquent. Nous nous installons autour de la table, l'avocat donne d'emblée le ton :

« Mes honoraires sont de 100 000 roubles par mois, payables en début de mois. Et il me faut 100 000 dollars que j'ai promis au juge. Si tu ne payes pas, quand tu passeras en appel, ils te mettront en prison.

– De quoi tu parles ? C'est quoi cette histoire d'argent versé au juge ? Cent mille dollars, sans mon autorisation, tu n'étais pas mon avocat, tu n'avais aucun pouvoir pour négocier, et puis un juge qui fait crédit, c'est une grande première. »

Pavel tente de se raccrocher aux branches :

« Stanislas est un ancien enquêteur du GSU, il connaît les intervenants et les procédures par cœur.

– Les procédures et les intervenants, ça veut dire quoi en langage clair ? Combien on paye et à qui on donne ?

– Le GSU va récupérer le dossier, rétorque l'avocat, c'est un cran au-dessus. Ça va coûter plus cher en négociation. L'avantage, j'y ai travaillé, et j'y ai encore beaucoup de contacts. La seule chose qui me préoccupe, c'est qu'il y a quelqu'un qui tire les ficelles. Sinon le dossier n'aurait pas changé de mains aussi rapidement.

– Mes informations font état de l'USB-FSB. Tu en as eu la confirmation ?

– Oui, indirectement. Ce sont des durs. Oleg Feoktistov n'est pas surnommé le grand inquisiteur pour rien. C'est un pourri. La rumeur dit que, rien que pour franchir la porte de son bureau, il prend 500 000 dollars. Non, il me semble préférable de régler le problème au niveau du GSU. Cela ne devrait pas coûter plus de 250 000 dollars.

– Régler le problème comment ?

– Une garantie de peine, sursis ou amende.

– Quel est l'intérêt de payer cette somme ! Une amende, c'est tout ce que je risque légalement. Cette réunion est terminée. »

L'avocat sorti, je prends Pavel à partie : « Je ne veux plus voir ce guignol, et puis de toute façon, j'ai déjà un bon avocat. » Pavel essaie de le

défendre et propose même un de ses amis pour m'avancer l'argent du juge. Je mets fin à la conversation, l'odeur du sang attire toujours les requins. Après une nuit agitée, je suis réveillé le lendemain matin par Lena qui me dépose les téléphones et le Mac, que je configure aussitôt. J'ouvre ma boîte e-mail, et c'est l'avalanche. Des contacts, proches et lointains, demandent de mes nouvelles.

Je comprends que mon arrestation a été rendue publique. Je clique sur l'un des messages, qui contient un lien YouTube. Une série de plans montrent la descente au club, deux flics armés d'une masse en métal qui tapent comme des forcenés sur le coffre-fort de la comptabilité.

On me voit torse nu, l'air ahuri et défoncé au milieu de l'appartement, entrecoupé d'images volées sur Facebook. La bande-son raconte que la police de Moscou a démantelé un réseau de prostitution international dirigé par un étranger. Ils ont toujours bien aimé mettre tout sur le dos des étrangers.

CHAPITRE 6

« Pour qu'un homme soit au-dessus de l'humanité, il en coûte trop cher à tous les autres. »

MONTESQUIEU, *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*

La sonnette de la porte d'entrée retentit vers 23 heures et m'envoie une giclée d'adrénaline. Je planque les téléphones sous le divan avant d'ouvrir.

« Bonsoir, je suis Jalil, l'inspecteur en charge de votre bracelet. Je suis désolé de passer si tard, mais j'ai beaucoup de clients. » Il est plutôt petit, de grands yeux noirs bordés de longs cils.

Difficile de lui donner un âge. Il est vêtu d'un jean de couturier rehaussé d'une ceinture et d'un polo jaune pâle. Son teint mat et ses cheveux noirs indiquent une origine caucasienne. Tchétchène, peut-être.

Jalil s'installe sur le canapé et sort d'un sac en plastique usagé un petit bracelet en plastique noir qui ressemble à une grosse montre digitale ainsi qu'un boîtier de la même couleur coiffé d'un combiné de téléphone.

« Je vais installer votre bracelet. Ceci en est la base. » Avec un petit tournevis, il fait sauter un cache en plastique et dévisse deux petites vis de part et d'autre. Je n'en perds pas une miette, les yeux rivés sur chacun de ses gestes.

« Je vous préviens, si vous voulez jouer à l'enlever quand il sera installé, cela déclenche une alarme immédiatement. Jambe gauche ou jambe

droite ? C’est complètement étanche, vous pouvez prendre un bain ou une douche sans problème. Si vous vous éloignez de plus de cinquante mètres de la base, cela déclenche une alarme. Vous avez le droit de faire vos courses dans le quartier, mais vous m’appelez avant. Vous pouvez utiliser le combiné sur la base, c’est une ligne directe avec mon bureau. Je vais vous donner mon numéro de portable aussi. »

Il n’est pas tchétchène mais daghestanais. Petit territoire agité de 3 millions d’habitants du Caucase du Nord faisant partie de la fédération de Russie.

« Vous avez beaucoup de personnes sous surveillance ? Je lui demande pour briser la glace.

– Beaucoup, et de plus en plus. En ce moment, j’ai le directeur général de l’agence spatiale russe Roscosmos dans une rue voisine, et récemment j’ai eu un de vos voisins, celui qui avait une Lamborghini toute neuve. […] Ses affaires marchaient trop bien, il a fait des jaloux, on lui a volé son business, après le procès ils l’ont envoyé en camp pour trois ans. »

Les colonies pénitentiaires ont la réputation d’être pires que les prisons, des établissements isolés (implantés dans un rayon de plus de cent kilomètres de Moscou) et très surveillés. La Russie compterait 684 camps pénitentiaires accueillant 393 000 prisonniers.

Alexeï Navalny est également incarcéré dans une de ces colonies. « Là-bas, on interdit aux prisonniers de parler ou de lire. Ils sont obligés de rester debout ou assis toute la journée, les mains derrière le dos et la tête baissée », avait confié un ex-détenu à *The Independent*. Un autre détaillait au *Telegraph* un « isolement intense et une pression psychologique et physique épuisante destinée à le détruire mentalement ».

Les jours qui suivent, au fil des visites de Jalil, je m’ouvre un peu, et essaie de comprendre les contours de ma surveillance et ses possibles failles pour améliorer mon quotidien. Notre relation prend un tour plus amical.

Jalil fait partie de ceux qu'on appelle ici les musulmans soviétiques. Sa consommation d'alcool marque une pause pendant le Ramadan, et encore. Un soir, après avoir descendu plusieurs verres de whisky, il m'invite à visiter son lieu de travail pour que je comprenne mieux son travail.

Un Uber me dépose devant une bâtisse délabrée d'un étage, coincée entre une supérette, un immeuble en briques marron et la bretelle d'accès au troisième *kalso*, un périphérique récent censé désengorger le centre de la ville, asphyxié en permanence par des bouchons interminables.

Une plaque en cuivre terni affiche YII (Ugalovne Ispolitelnaiia Inspekse), département chargé de l'exécution des peines. Le bureau de Jalil est une sorte de cagibi cerné de murs verdâtres recouverts par plusieurs affiches de propagande pour le MVD. Des blondes vulgaires à moitié vêtues posant avec différents modèles de kalachnikovs.

Le Daghestanais m'explique en détail, sur son ordinateur beige antédiluvien, le fonctionnement du bracelet. En réalité, l'alarme ne sonne pas si je m'éloigne de la base de plus de cinquante mètres, une croix verte indique simplement que je suis dans mon appartement, qui passe au rouge si j'en sors. Mieux, j'apprends qu'il est seul avec une assistante pour surveiller plus de 300 bracelets, et que la base a plus de cinq heures d'autonomie. L'occasion de me donner un peu de latitude.

Avant de nous séparer, Jalil m'informe que mon dossier sera transféré le lendemain au GSU, le niveau au-dessus du comité d'enquête. D'après lui, Eldar est la cible principale de toute cette affaire et je n'ai pas à m'en faire. Il me confie aussi que des agents du FSB sont venus lui demander de bien me garder à l'œil.

Le niveau de surveillance du département de Jalil va donc me laisser une grosse marge de manœuvre. En embarquant dans un sac à dos la base, je peux jouir de plusieurs heures de balades supplémentaires. Le soir, j'ai même le feu vert pour organiser des repas et reprendre un semblant de vie sociale.

Mon premier dîner est pour Vadim*, un jeune milliardaire qui a fait fortune dans le domaine du luxe et de l'immobilier, avant de se reconvertir dans le monde de l'art. Grand, dégingandé, avec ses cheveux noirs récalcitrants et ses petites lunettes rondes de gestapiste, il fait penser à Rick Ocasek, le chanteur des Cars.

J'ai décoré son penthouse de cinq cents mètres carrés situé au sommet de la plus haute tour de Moscow City. Un nouveau quartier ultramoderne de la capitale. Une dizaine de tours luxueuses qui rivalisent en termes d'architecture, mais dont l'accès est rendu compliqué par les embouteillages et la désastreuse conception de l'urbanisme local.

Récemment, Vadim a fait construire une somptueuse villa à Barvikha, le quartier moscovite de ceux dont la fortune dépasse les huit zéros, et m'a aussi chargé de la décoration intérieure. Elle est située à quelques kilomètres de l'avenue Koutouzov et son arc de triomphe, hélas défigurée par des dizaines de manoirs et châteaux prétentieux construits par ceux qu'on appelait les nouveaux Russes. Tout en bois et pierre, nichée au milieu d'une forêt de grands pins, sa villa évoque l'architecture de Frank Lloyd Wright, un architecte majeur du XXe siècle. Une architecture organique comme il le rappelait en harmonie avec l'homme et la nature. Aux antipodes du mauvais goût des nouveaux Russes qui adorent se noyer sous les dorures et le marbre.

Le principal défaut du quartier est que Poutine et Medvedev[1] habitent à proximité. Les convois ultrasécurisés de l'un et l'autre bloquent la route de Moscou dans les deux sens deux fois par jour et provoquent des bouchons épouvantables.

Vadim déboule, chargé de cadeaux comme le Père Noël. Vodka Beluga, caviar rouge et noir, saumon fumé, crabe royal du Kamtchatka. Il est également muni d'une grosse enveloppe en kraft marron bien épaisse et remplie de cash. « Tiens, prends ça, cela t'aidera à tenir. Je te devais encore de l'argent, c'est un acompte », lance-t-il.

Il est au courant de mes ennuis et a promis de m'aider. Au cours de ces dernières années, notre relation a évolué vers une forme d'amitié. Il vit seul, se contentant de brèves liaisons souvent tarifées, et nous sortons souvent ensemble.

Ce n'est pas un oligarque au sens premier du terme, il n'a aucun pouvoir politique, mais a des relations dans le monde politique, essentiellement auprès de la jeune génération dite libérale regroupée autour de Dmitri Medvedev, redevenu Premier ministre après avoir cédé sa place de président à Poutine.

Medvedev à l'époque cachait bien son jeu, sa véritable nature resurgira au début de l'invasion de l'Ukraine quand il deviendra le plus radical et allumé défenseur de Poutine et de la guerre. C'est lui le premier qui mettra sur la table les menaces nucléaires.

Vadim a commencé à prendre ses distances avec cette clique, exaspéré par cette corruption qui ruine le pays. Il me cite l'exemple de l'un de ses amis, patron d'une usine de flacons pour parfum de luxe avec qui j'avais dîné l'année précédente. Quelques mois plus tôt, trois types du FSB sont venus le voir à son bureau. Ils lui ont proposé de racheter son usine. Il a d'abord refusé, ils ont insisté, puis il a compris qu'il n'avait pas le choix.

La société valait 30 millions d'euros, ils se sont mis d'accord sur 25 millions. Une fois tous les papiers signés et l'argent viré, il a reçu la visite du service fédéral des impôts. Ils lui ont saisi l'argent et l'ont arrêté pour des raisons bidon de blanchiment.

Le FSB et le service fédéral des impôts chassent en meute. Depuis, il est en prison et attend son procès. Il risque au moins trois ans de camp. « La situation est de plus en plus compliquée, moi-même je songe à partir, m'avoue-t-il. Mais ne t'inquiète pas, j'ai encore un contact bien placé, je vais voir ce que je peux faire pour toi. »

Durant toutes ces années, j'ai pu croiser de manière superficielle certains oligarques dits de la deuxième génération. La première, celle de

Eltsine et Berezovsky, fut laminée quand Poutine prit le pouvoir. Ce ne fut pas un nettoyage, mais un grand remplacement. Le nouveau tsar a mis en place ses fidèles, un mélange de FSB et de crime organisé.

Je n'ai pas fréquenté d'oligarques de tout premier plan. Il m'est arrivé de croiser une fois Roman Abramovitch lors d'un concert privé de Amy Winehouse, qu'il avait organisé lors de l'ouverture du *Garage*, premier espace de la ville dédié à l'art contemporain dirigé par sa compagne Daria.

J'ai pu aussi, *via* des proches, côtoyer de loin l'homme d'affaires russo-ouzbek Iskandar Makhmudov, qui a fait fortune dans le secteur minier et a ouvert les portes du pays à des groupes comme Alstom.

Thierry Mariani était alors ministre des Transports de Sarkozy et a piloté cette opération importante pour la France et le groupe Alstom. Je l'ai rencontré à cette époque par le biais de Jean-Louis Haguenauer, un Français implanté en Russie depuis les années 1980 qui bénéficie d'un carnet d'adresses hors normes et a aidé beaucoup de groupes français, dont Bouygues, à s'implanter dans le pays.

À l'époque député des Français de l'étranger, Thierry Mariani est en position de m'aider. Après son passage au ministère, il s'est constitué un gros réseau, alimenté par ses positions prorusses, entre autres sur la Crimée et son soutien à Bachar al-Assad dans sa lutte contre Daech.

Il monte directement au créneau et contacte Vladimir Pronichev. Un client sérieux. Directeur adjoint du FSB entre 2003 et 2013, et chef du très puissant service des gardes-frontières. Il fut nommé en 2006 président du club de football du FSB, le Dinamo de Moscou, et sera impliqué dans l'organisation de la Coupe du monde de football en 2018.

Pronichev accepte de recevoir l'ancien ministre des Transports. Lors de leur entretien, Mariani me téléphone et me le passe directement afin que je puisse exposer mon cas. Il m'écoute attentivement et me promet de s'en occuper.

Après cet échange, l'ancien ponte du FSB n'a jamais rappelé. À la fin de la Coupe du monde, il sera mis à une retraite forcée avec des menaces de poursuites de corruption. On ne touche définitivement pas aux affaires du cardinal gris.

Thierry Mariani de son côté a reçu quelques semaines plus tard un coup de téléphone de Dmitri Peskov, porte-parole du Kremlin, lui demandant de sortir du dossier. La chape de plomb de l'atteinte à la sécurité nationale. Il tentera en vain par la suite, de contacter Sergueï Narychkine[2], le francophile président de la Douma qu'il connaît bien. En tant que patron de la chambre basse de l'assemblée fédérale, Narychkine rencontre régulièrement des parlementaires étrangers amis. Les fenêtres se referment les unes après les autres. La dernière en date, Rami al-Shaer, conseiller du ministère des Affaires étrangères russe. Très doux et cultivé, passionné de chevaux comme moi, Rami est devenu un ami.

Un soir, il m'avait invité à dîner avec Gadri Jamil, vice-premier ministre de Bachar el-Assad de passage à Moscou qui m'avait expliqué la notion d'ennemi principal et d'ennemi secondaire en Syrie. Gadri était le fondateur d'un parti de gauche plus ou moins communiste, « La volonté du peuple », et fut l'un des acteurs des manifestations violentes anti-Bachar en 2011. Quand les islamistes envoyés par les Saoudiens et les Qataris ont commencé à menacer le pouvoir, il a finalement rejoint le camp de Bachar. Les choses sont rarement simples et binaires au Moyen-Orient.

Rami est lui aussi monté au créneau dans les cercles les plus hauts de l'État avant de se faire claquer la porte au nez par le cardinal gris.

1. Dmitri Medvedev a remplacé Vladimir Poutine comme président de la Russie de 2008 à 2012. Il a ensuite occupé pendant huit ans le poste de Premier ministre. Depuis 2020, il est vice-président du Conseil de sécurité (le président de cette instance étant Vladimir Poutine et le secrétaire Nikolaï Patrouchev). Depuis l'invasion de l'Ukraine le 24 février 2022, il multiplie les propos va-t-en-guerre, notamment sur l'éventualité d'une frappe nucléaire russe.

2. Ce n’est que quelques mois plus tard, en octobre 2016, que Sergueï Narychkine sera nommé à la tête du SVR, le service de renseignement extérieur.

CHAPITRE 7

« La justice, c’est comme la Vierge Marie, il faut la voir pour y croire. »

JAMES ELLROY, *Le Dahlia noir*

Ce 6 juillet 2016, je suis enfin convoqué au tribunal, un juge doit statuer sur la prolongation de mes arrêts à domicile. Le protocole russe fait que le jugement des conditions de détention doit être revu tous les deux mois.

Le dossier médical est devenu la pièce maîtresse de ma défense. Le lymphome a été rebaptisé cancer du sang. Un détail sémantique, mais un gros changement de perception.

Le tribunal est un petit bâtiment en bois de trois étages caché dans une cour derrière la station de métro Tsvetnoï boulvar, à une portée de cailloux du cirque de Moscou. Un quartier froid, sans charme, bordé par le périphérique. Nous sommes tassés avec les avocats dans un étroit couloir lambrissé, bruyant et encombré.

Toute la bande du *19* est réunie dans le hall, en dehors de Slava et Eldar, qui sont toujours en prison. Chacun raconte son arrestation, ses conditions de détention. Je réalise que j’ai été relativement épargné. Tous ont été menottés, allongés face au sol, devant leurs enfants pour ceux qui en ont. Le clou du spectacle : les flics sont descendus en rappel du toit pour investir l’appartement d’Angela.

La salle ressemble à celle du premier jugement. Tout paraît semblable, à une différence de taille : je ne suis pas menotté dans la cage. La nouvelle enquêtrice est assise à côté de la procureure. Elle n'attire pas la caresse. Cheveux noir de jais avec une frange coupée en dépit du bon sens, un visage dur et fermé.

La juge arrive en retard. Une femme dans la quarantaine. Bien mise, élégante, une coiffure moderne, des lunettes en écailles. Ilya fait une plaidoirie un peu dramatique à mon goût, au sujet de mes problèmes de santé, il cite mon aide au monastère en présentant les lettres du père Alexis, et termine en me présentant comme la victime d'une machination. Il demande ma remise en liberté, et offre à nouveau une caution de 1,5 million de roubles, soit 50 000 dollars.

La parole ensuite est donnée à l'enquêtrice, qui bafouille. « Madame le juge, nous sommes en face d'une affaire criminelle lourde et compliquée sous le coup de l'article 241 alinéa 2. J'ai beaucoup de témoins à interroger, et j'ai besoin de temps pour terminer mon investigation. Quant au Français, je refuse sa demande de caution, il y a un risque de fuite. »

La juge se lève et part délibérer. Elle revient au bout de dix minutes avec le résultat. Elle aménage les peines de mes compagnons d'infortune, une heure par-ci, une heure par-là. Arrivée à mon cas, elle prend un air contrit.

« Monsieur, je suis désolée de ne pouvoir accéder à toutes les requêtes de votre avocat, mais je peux vous accorder une autorisation de promenade de trois heures, ainsi que l'autorisation de vous rendre chez un médecin ou dans un hôpital de votre choix quand vous le jugerez nécessaire. Ce temps ne sera pas décompté de votre temps de promenade. »

Elle fixe une nouvelle audience dans deux mois, se lève et quitte la salle. Finalement, tout n'est pas négatif, trois heures, c'est déjà ça de gagné. Cela montre aussi que l'emprise du GSU sur le juge n'est pas aussi forte que ça.

Il est midi. Le soleil est haut dans un ciel bleu à peine tacheté de nuages, et l'air vif. Je décide de rentrer à pied à la maison. Le temps passé au tribunal n'est pas décompté. En traînant, je peux profiter d'une bonne demi-heure de promenade à travers le boulevard des jardins fleuris, et la marche est un excellent vecteur de méditation.

Il me faut faire abstraction de mon bracelet, de cette farce juridico-judiciaire et me concentrer sur mon quotidien qui est en fin de compte l'essence même de mon existence. La possibilité de fuir me trotte dans la tête. J'ai beau essayer de l'écarter, elle revient me hanter à intervalles réguliers. Ce n'est pas une affaire à prendre à la légère.

La Russie est un État policier, et ses frontières étroitement surveillées. Mais compte tenu de l'immensité de son territoire il existe quand même des failles. En laissant de côté les frontières orientales, trop éloignées et le risque de traverser toute la Russie, trop important, reste la frontière occidentale et la Biélorussie.

La frontière a été dématérialisée depuis un accord de libre-échange signé en 2008. Reste à gérer les frontières biélorusses avec les pays limitrophes, pays baltes, Ukraine et Pologne. Il est plus que probable que mon nom soit dans la base de données de la police des frontières. Le service fédéral des gardes frontaliers est rattaché au FSB depuis 2003.

Entre le moment où je déciderai de partir et celui où j'arriverai au poste-frontière il y aura au moins une quinzaine d'heures, largement le temps de donner l'alerte. Mon seul espoir est que les Russes ne partagent pas leur base de données avec les Biélorusses.

Mais tout cela ne sont pour le moment que des conjectures, des plans sur la comète. Je n'ai pas encore pris de décision, mais un plan de fuite bien ficelé dans un petit coin de ma tête pourrait m'apporter une option supplémentaire et un surplus de sérénité si les choses se gâtaient.

J'ai besoin d'aide et de conseils, et je connais la personne idéale : Bogdan. Nous convenons de nous rencontrer pour déjeuner avec les

Cyclops, un club de motards dont nous faisons partie. Russe mais né d'un père serbe, Bogdan est un ancien *Spetsnaz* (groupe d'intervention) du MVD (ministère de l'Intérieur), division Dzerjinski. C'est une tête brûlée qui a fêté ses vingt-cinq ans en Tchétchénie, pendant la première guerre (1994-1996), la pire.

En pleine décomposition du système, la corruption des gradés, les trafics en tout genre, lui et ses camarades d'infortune n'étaient qu'une bande de gamins parachutés en enfer avec leurs kalachnikovs et leur testostérone. La bataille de Grozny fut dantesque. Destruction massive, viols, pillages, exécutions sommaires, sans victoire ni défaite en vue. Il fallait juste se battre, ajouter du chaos au chaos, du sang au sang.

Bogdan est rentré, démobilisé, une oreille bousillée due à un obus de mortier qui a explosé trop près, et le visage décoré d'une longue cicatrice. Un mauvais coup de baïonnette reçu dans un combat au corps-à-corps dans la banlieue de la capitale tchétchène.

La guerre terminée, Bogdan a retrouvé la bande de sa jeunesse à Solntsevo, un des quartiers-dortoirs de Moscou, épicentre en partie du crime organisé. Situé dans le sud de la ville, spécialisé dans l'extorsion et toutes sortes de trafics, le quartier fut longtemps le fief de Semion Mogilevich, alias le « parrain des parrains ».

Connu pour ses liens avec la Camorra et toutes les mafias du monde entier, ce dernier a ouvert des banques et blanchi de l'argent partout dans le monde, et il est inscrit sur la liste des criminels les plus recherchés par le FBI, avec une prime de 5 millions de dollars. Mogilevich vit tranquillement à Moscou, protégé par le gouvernement et le FSB.

Bogdan s'est ensuite coulé dans la mouvance de ceux qui ont appris à survivre dans un État en pleine déliquescence. Le champ de bataille s'est déplacé, et le petit groupe de vétérans est devenu le noyau dur d'une bande spécialisée dans le racket, le vol et la protection rapprochée. À la fin des

années 1990, il s’est finalement reconverti comme beaucoup de ses anciens camarades dans le business légal et florissant de la sécurité privée.

Un officier supérieur du GRU, Alexander Petrovich, l’a alors repéré et recruté pour intégrer Excalibur, une officine créée par lui, et qui avait la particularité de s’appuyer sur une troïka *Spetsnaz*, FSB ou GRU et bandits repentis (ou pas). La structure idéale pour l’époque. Excalibur m’a sorti de plusieurs situations délicates à la fin des années 1990.

Je me souviens d’un soir, début des années 2000 ou fin 1999, où je dînais dans un restaurant avec Lee Rocker (l’ex-contrebassiste des Stray Cats) venu jouer au *Chesterfield Café*. Le restaurant était un repaire de bandits, tout de noir vêtus. Lee sortait de scène et portait un des leggins panthère, et sa femme, une riche héritière de Los Angeles, une minirobe imprimée fuchsia. La salle bruissait alors de réflexions sur cet Américain venu les narguer. Sentant la situation déraper, je passais un coup de fil à la permanence d’Excalibur.

Moins de cinq minutes plus tard, quatre monstres de deux mètres de haut, pesant plus de cent kilos chacun, déboulaient dans la pièce. Après avoir fait le tour des lieux, glissant un mot à chaque table, ils repartirent. La plupart des clients vinrent ensuite nous taper dans le dos et nous offrir à boire. La gestion des rapports de force façon Moscou dans les années 1990.

Petrovich fut mon tout premier *krysha*, à mon arrivée à Moscou, et mon ange gardien durant ces années folles. Il avait assigné Bogdan à ma sécurité personnelle. Quand Excalibur fut dissous, Bogdan resta avec moi. Présent à mon procès, il avait depuis lors disparu dans le cadre d’une mission dans le Donbass.

La route défile au son du gros cylindre en V de mon Sportster Ironclad 883, et j’ai du mal à suivre Bogdan qui roule sur un V-Max, beaucoup plus rapide.

Le *Sexton* est situé à une vingtaine de kilomètres dans le sud-ouest de la capitale. C’est le siège des Night Wolves, les Loups de la nuit, le club de

bikers historique de la ville, dirigé par leur emblématique et mégalomaniaque leader, Alexandre Zaldostanost, surnommé le Chirurgien, souvenir de son ancienne profession de chirurgien dentiste.

Plus de cinquante-cinq ans, taillé comme un guerrier viking, près de deux mètres de muscles, barbe et cheveux aux vents, il a transformé le club en fer de lance de la défense de l'orthodoxie et de la culture russe. Adoubé par le Kremlin, le président lui-même s'est octroyé une petite balade en Harley (sur trois roues, faut-il préciser). Le club a gagné le surnom de Putin's Angels.

La ville leur a donné un terrain, ironiquement situé là où Nikita Khrouchtchev avait un jour rêvé de construire un Disneyland soviétique. Faute de Mickey, les Loups ont construit un décor à la Mad Max II sous amphétamines. Aux bâtiments post-apocalyptiques, ils ont rajouté un tank T34, une batterie BM13, plus connue sous le nom de Katioucha ou orgue de Staline, un canon de 122 mm et autres pièces d'artillerie dédiées à la gloire de l'Armée rouge.

Le complexe comprend trois restaurants, deux bars immenses avec une capacité pouvant aller jusqu'à 600 personnes et une salle de concert extérieure équipée de ce qui se fait de mieux en éclairage, lasers et effets spéciaux. Le complexe a été béni par le patriarche lui-même.

En dehors de tout le folklore, les Loups sont une organisation assez puissante d'environ 5 000 membres. Ils ont ouvert un chapitre dans le Donbass et envoyé quelques troupes supplétives se battre aux côtés des Ukrainiens prorusses. La légende les a placés en Crimée quelques jours avant l'intervention russe.

Chaque année, le chirurgien organise un grand *roadshow* et concert de rock à Sébastopol pour célébrer le retour de la presqu'île dans la mère patrie. Steven Seagal, ancienne star hollywoodienne des arts martiaux reconvertie dans le blues et les armes avec son ami Poutine, vient y pousser la chansonnette. Pourtant, beaucoup de membres ont quitté le club,

reprochant à leur leader de se compromettre avec un gouvernement de voleurs.

Une foule bigarrée se presse autour des restaurants. Des familles avec enfants, des curieux, et bien sûr des motards. L'air embaume des relents de gaz d'échappement, des *chachliks* et des côtes de porc qui grésillent sur un immense gril. Des haut-parleurs disséminés dans le décor distillent une musique rock, russe et anglo-saxonne.

Une dizaine de membres des Cyclops nous attendent dans le jardin autour d'une grande table en bois. Tous portent les couleurs du club. Un crâne de cyclope stylisé au-dessus de deux fémurs entrecroisés dont l'une des extrémités se termine en piston.

Piotr, le président, est un ancien avocat recyclé dans les affaires. Il importe entre autres des motos d'Europe et des États-Unis et m'a vendu mon Sportster. C'est un club récréatif, tous les membres ont un boulot et une bonne partie sont mariés. On se retrouve pour des virées, des dîners ou des fêtes avec d'autres MC.

Tout le monde est content de me voir à l'air libre. Après quelques bières et une ventrée de grillades, Piotr se lève et me fait signe de le suivre dans le parc. Il a un physique d'ours. Un mètre quatre-vingt-dix, un corps massif, une barbe bien fournie piquée de poils gris et des mains comme des raquettes de tennis.

« Bogdan m'a fait part de tes problèmes, c'est une sale histoire. Tu as des mecs haut placés qui bougent pour te faire sortir, mais l'USB pour le moment ne veut rien lâcher.

– Je suis au courant c'est le bordel au FSB en ce moment, et Oleg Feoktistov, le mec qui m'a foutu dans la merde, est sur la sellette, il n'a pas que des amis, mais c'est un homme de Setchine difficile à affronter. S'il dégage, c'est bon pour moi je pense.

– Peut-être, mais ce n'est pas sûr. Si le FSB se dégage de l'histoire, les flics vont se ruer pour prendre la suite. Ils ont les crocs en ce moment, ils se

font dépouiller par la Loubianka, ils veulent leur revanche. »

Il marque un temps puis reprend : « Je suis au courant pour ton plan de fuite. *A priori*, je ne te le conseille pas, même bien verrouillée c'est une opération qui comporte des risques. Sauf cas de force majeure, reste tranquille, profite du temps que tu as. Sinon, tu as deux options, en fait deux et demie si on prend en considération la plus risquée. La meilleure, on cherche un contact avec un garde-frontière biélorusse, on le paye et il te laisse passer. La deuxième, on te trouve un faux passeport. La dernière, c'est la moins cool, tu passes la frontière ukrainienne à pied. Elle est un peu poreuse en ce moment, mais tu risques quand même de te faire tirer dessus. Des deux côtés. Si les gardes-frontières ukrainiens te chopent, il y a de grandes chances qu'ils te revendent directement aux Russes. L'hypothèse la plus plausible est la première. Il y a un gros trafic de cigarettes avec les pays baltes et la Pologne, je connais des gens qui sont impliqués. Ils ont forcément leurs contacts avec la police des frontières et les douaniers. Laisse-moi un mois pour tout verrouiller, et je reviens vers toi, si ça ne marche pas, on te trouve un passeport avec un visa Schengen. Mais je préfère te prévenir, ça ne va pas être bon marché. »

Le chirurgien vient nous saluer. Il a bien changé depuis les années 1990 où je le croisais au *Chesterfield Café*, maigrichon avec son groupe de bikers qui, à l'époque, roulaient en Jawa. Tout de cuir vêtu, des bagues à chaque doigt, le cou orné par une énorme croix orthodoxe, avec sa barbe et ses cheveux longs, il a les allures d'un Christ païen bodybuildé entouré de ses disciples.

Deux mois plus tard, nous repassons devant un juge. Il ne change pas nos conditions de détention d'un iota. Il se contente de fixer une nouvelle date d'audience pour le début du mois d'octobre. Eldar est sorti de prison, avec un bracelet et des conditions très strictes. Il n'a pas essayé de me contacter.

L’enquêtrice m’a convoqué à deux reprises. La première, pour une confrontation avec Slava qui croupit toujours dans la prison de Butyrka. Pour la seconde, elle a juste mentionné que des gens voulaient me parler et que je n’avais pas besoin d’avocat.

Avec Slava, ce fut tendu. Il a balancé tout le monde et m’a bien chargé. Le contexte était glauque. Butyrka est encore plus sinistre vue de l’intérieur.

Le bâtiment a été construit au XVIII^e^ siècle par la Grande Catherine. Pendant les grandes purges staliniennes des années 1930, un grand nombre de détenus y furent torturés.

La confrontation eut lieu dans une des petites cellules aménagées le long d’un couloir interminable dans lequel patrouillent des gardes en treillis camouflages noir et gris-bleu.

Ilya a été assez bon et a démonté une grande partie des accusations de Slava qui ont clairement été dictées par les flics.

La seconde réunion se déroula dans son bureau au GSU. Un jeune type, un barbu sympathique, lui tenait compagnie. À mon arrivée, l’enquêtrice quitta la pièce et me laissa seul avec lui.

« Asseyez-vous, j’ai quelques questions à vous poser, ne vous inquiétez pas, je suis de votre côté, et je peux vous aider si vous acceptez de nous aider.

– C’est gentil de votre part, mais je ne vois pas comment, et puis le nous c’est qui exactement, dis-je en souriant ?

– Ah, vous le savez très bien, nous sommes voisins. Ce qui nous intéresse est essentiellement votre *krysha*, vos interlocuteurs.

– Vous pourriez peut-être demander à Artiom directement, il est de chez vous, non ?

– Il vous a dit ça, dit-il en éclatant de rire, loin de là ! Et puis “chez nous”, ça recouvre beaucoup de choses. Nous voulons juste connaître la structure de votre *krysha*. Qui vous payez et combien ?

– Je ne m’occupe pas de ces problèmes, la seule chose que je peux vous dire, c’est la somme, 30 000 dollars par mois. Si vous voulez des réponses plus précises, je vous conseille de vous adresser à un ex-flic français, vous devriez le connaître, il a aussi la réputation de travailler pour vous, c’est un des petits protégés d’Artiom.

– Vous avez l’air d’être bien informé, mais vos informations sont partiellement erronées. Si les gens que vous venez de citer travaillent avec nous, c’est un nous élargi, pas le mien en tout cas.

– Ah, ah, un monde compliqué que le monde des espions ! »

La réunion se termine dans une relative bonne humeur, le jeune agent ne cherche pas à trop creuser. Je comprendrai bientôt que cette entrevue informelle avait pour seul but de clôturer le dossier côté USB quand Jalil vint m’annoncer la seule nouvelle notable de l’été.

Feoktistov a quitté l’USB et le FSB et rejoint Setchine chez Rosneft comme vice-président en charge de la sécurité. Pas forcément une promotion.

Ilya est venu dans la soirée me faire un point sur les répercussions que cela pourrait avoir pour nous.

L’USB-FSB s’est retiré du dossier et l’a laissé aux mains des flics. Eldar a payé plus de 2 millions d’euros, la Loubianka a touché le gros lot et n’a plus rien à attendre de l’affaire. C’est une bonne nouvelle relative. Les flics sont furieux qu’Eldar ait été libéré, et ils sont au courant qu’il a payé une fortune. Ils n’ont pas touché un kopeck et ils vont vouloir se rattraper. Légalement, l’information judiciaire ouverte contre le club ne peut être fermée, mais le point positif, avec le retrait du FSB, c’est que les charges de suspicion d’espionnage et d’atteinte à la sûreté de l’État ont été abandonnées. Légalement, toute cette opération ne tient pas la route, il y a des erreurs de procédure à chaque étape, elle ne tenait que sur la pression de Feoktistov sur le procureur et le GSU. Il y a maintenant un gros boulot

d’avocats. Démontrer les failles du dossier peut faire baisser l’addition de manière significative.

C’est aussi l’avis de Vadim qui m’a invité à dîner chez lui. Il estime qu’il s’agit d’une bonne nouvelle, la pression va retomber, mais il ne faut pas sous-estimer le pouvoir de nuisance des flics. Il me conseille d’être patient et prudent, le système judiciaire et le MVD ne voudront pas perdre la face dans cette histoire.

S’agissant de Feoktistov, Vadim ajoute qu’il a perdu de sa superbe ces derniers mois. Le cardinal gris souhaitait prendre la tête de la section K du FSB, dédiée au contre-espionnage financier, appelée en interne « la mangeoire », car elle donne accès à l’argent des oligarques. Mais il s’est fait coiffer au poteau par Ivan Tkatchev, son ancien adjoint au groupe 6, petit préféré de Setchine et un apparatchik pur jus tout aussi corrompu. En 2017, il sera au cœur d’un scandale quand les enregistrements de ses conversations avec un chef de district à qui il faisait du chantage seront publiés dans la presse.

Le général Fix fera quelques semaines plus tard la une des journaux russes et même internationaux dans une affaire rocambolesque. Courant 2016, le ministre de l’Économie, Alexeï Oulioukaïev, s’est opposé au rachat du groupe pétrolier Bashneft par Rosneft, au grand dam d’Igor Setchine pour qui cette opération était prioritaire.

Bashneft était l’une des compagnies pétrolières les plus profitables du marché et Oulioukaïev souhaitait la privatiser, et non qu’elle tombe sous la coupe de Rosneft.

Plusieurs mois avant de rejoindre Rosneft, Feoktistov travaille déjà à la Loubianka pour mettre au point un *kompromat* et punir le ministre. Celui-ci se déroule le 14 novembre 2016. Feoktistov, qui a rejoint Rosneft, tend un piège à Oulioukaïev en lui faisant remettre une mallette censée contenir des documents à étudier, mais en réalité pleine de cash. Le dirigeant est arrêté en flagrant délit par le groupe Alfa, groupe d’intervention du FSB.

Jamais depuis la chute de l'URSS un ministre en fonction ne s'était fait arrêter. Accusé d'avoir empoché un pot-de-vin de 2 millions de dollars, Alexeï Oulioukaïev, qui a clamé sans répit son innocence et dénoncé un coup monté, a été condamné en 2017 à huit ans de prison pour corruption, à une amende de 1,9 million d'euros et à l'interdiction temporaire d'exercer une fonction officielle.

Après avoir purgé cinq ans de peine dans un camp à régime sévère, il a bénéficié d'une libération anticipée au printemps 2022. En réalité, le bras de fer engagé avec le duo Setchine-Feoktistov était perdu d'avance pour le ministre. Le rachat de Bashneft par Rosneft avait reçu la bénédiction de Vladimir Poutine. Elle a représenté la plus grosse cession d'actifs de l'État russe en 2016 et a permis à ce dernier de renflouer un budget dans le rouge à cause de l'effondrement des cours de pétrole.

Oulioukaïev a aussi été la victime collatérale du combat mené par Igor Setchine contre les « libéraux » du gouvernement, à commencer par le Premier ministre Dmitri Medvedev. Le *kompromat* visant l'économiste a été un signal envoyé par les *siloviki* à l'aile libérale. Feoktistov s'est retrouvé sous le feu des projecteurs, ce qui est mal vu pour un homme de l'ombre. Début 2017, il est obligé de quitter Rosneft et mis officiellement en congé du FSB, il rebondira à la sûreté de la banque Peresvet.

Affalé sur son immense canapé blanc Vadim a l'air tendu et préoccupé. Lui aussi a ses propres problèmes avec le maire de Moscou, Sergueï Sobianine.

Maire de Moscou depuis 2010, Sergueï Sobianine est l'ancien chef de l'administration présidentielle. Proche du chef du Kremlin, cet apparatchik de soixante-quatre ans est cité, à tort à mon avis, comme potentiel successeur de Vladimir Poutine. Depuis son arrivée à la tête de la ville, la corruption a explosé. Vadim ne souhaite pas s'étendre sur le sujet.

Il se lève et me tend une enveloppe qui contient 50 000 euros en billets de 500 : « Cela solde nos comptes, et cela te sera sûrement utile », me dit-il

en m’enlaçant.

CHAPITRE 8

« Toutes choses qu’on laisse derrière soi sont déjà choses mortes. »
KÔBÔ ABE, *La Femme des sables*

L’ambulance file toutes sirènes hurlantes vers l’hôpital Elite. Deux jeunes infirmiers en blouses blanches m’accompagnent. Allongé sur une civière, bien au chaud sous une couverture en laine beige, je regarde la cime des immeubles défiler sur le ciel gris à travers les hublots de la porte arrière.

Tout se déroule selon le plan bien ficelé par Vadim, me faire admettre dans un hôpital où il a ses entrées pour me constituer un dossier médical béton et échapper à tout risque d’incarcération. Il avait raison de craindre une réaction des flics. Ses sources lui ont confirmé qu’ils veulent me faire porter le chapeau et me mettre en prison pour se venger de l’affront qu’ils ont subi, et se rattraper sur le fait qu’ils n’ont rien touché sur les 2,5 millions qu’Eldar a payés.

L’idée est simple, avaler 20 mg de Cialis et appeler les urgences pour un soupçon d’AIT (accident ischémique transitionnel), un signe précurseur d’AVC. Les médecins seront briefés par son avocat.

Nous rejoignons le bout de la perspective Koutouzov à l’entrée de la Rublovka, le triangle d’or de la capitale et le ghetto des oligarques. La voiture ralentit avant de s’engouffrer dans un court tunnel éclairé par des

néons, puis s’immobilise. La porte s’ouvre, puis les deux infirmiers me mettent sur une civière roulante.

La lumière crue me fait cligner des yeux. Un brancardier me pousse jusqu’à une petite pièce d’attente. Tout est d’une blancheur immaculée et sent le neuf. La pièce est équipée d’un matériel ultramoderne. Loin de ce à quoi je m’attendais aux urgences dans un établissement moscovite.

Un homme jeune, du bon côté de la trentaine, vêtu d’un élégant costume gris anthracite, m’attend. « Je suis Michael, l’avocat de Vadim, je vais m’occuper de votre prise en charge. Vous pouvez me donner votre passeport ? »

« Je vais vous expliquer comment les choses vont se passer. Vous êtes admis pour un soupçon d’AIT, probablement induit par le stress causé par votre situation. Vous allez subir une batterie de tests et d’examens pour évaluer votre état de santé général et l’évolution de votre lymphome. Un check-up complet, à la suite de quoi les médecins établiront un bilan et des recommandations, cela va prendre une dizaine de jours au maximum.

– Je dois passer devant un juge dans une semaine.

– Nous sommes au courant, les médecins vous signeront une décharge pour assister à l’audience, cela sera du plus bel effet pour le juge. »

Un interne prend le relais. Après les tests classiques, tension, électrocardiogramme, une jeune infirmière souriante me fait une prise de sang et me conduit dans la chambre. Une pièce spacieuse, peinte dans un vert pâle, une grande fenêtre donne sur un parc. Il y a une petite table et une chaise, ainsi qu’une salle de bains privative, avec douche et toilettes.

Je range le peu d’affaires que j’ai, puis enfile un ensemble de sport gris avant d’appeler Jalil.

« Je suis à l’hôpital, j’ai eu un petit problème cardiaque.

– *Blyad*, c’est grave ?

– Non, je ne pense pas, j’attends les médecins.

– Tu es dans quel hôpital ?

– L’Elite, à Rublovka.

– Tu seras sorti pour le tribunal ? »

J’acquiesce et raccroche. Les médecins, deux femmes d’une quarantaine d’années, viennent me rendre visite au bout d’une heure, accompagnées par une infirmière âgée, aux cheveux gris tirés. L’une d’entre elles me fait une injection de calmants, puis je m’endors comme une masse, d’un sommeil lourd, sans rêves.

Le lendemain, c’est un appel de Lena, la femme de ménage, qui me sort de ma léthargie. Elle est en pleurs au téléphone :

« Jan, Jan, c’est une catastrophe, je viens d’arriver chez vous, vous avez été cambriolé, la porte d’entrée est cassée, tous les livres sont par terre, j’ai peur de rentrer dans l’appartement.

– Lena, calmez-vous et appelez la milice, j’arrive tout de suite. »

À travers le brouillard des médicaments, je sens mon cœur s’emballer et mes tempes pulser. Seuls les flics pourraient avoir eu le culot de braquer mon appartement. J’écarte *a priori* le FSB, trop bas de gamme pour eux, et ils sont sortis du dossier.

La rue est tapissée de caméras de surveillance. En près de vingt ans, je n’ai jamais entendu la moindre chose à propos d’un cambriolage dans le quartier. Je m’habille rapidement, commande un Uber et téléphone à Jalil. « C’est moi, je suis en route pour mon appartement. La femme de ménage vient de me prévenir, mon appartement a été cambriolé. »

La milice est déjà dans l’appartement quand j’arrive. Lena, les yeux rougis de larmes, m’entraîne aussitôt dans ma chambre. Elle ouvre le dressing : le coffre a été arraché du mur, le sol jonché de morceaux de plâtre.

De retour au salon je jette un coup d’œil sans illusions à la bibliothèque, les deux boîtes de montres aussi ont disparu. Je cherche désespérément sur les étagères un petit compas en bronze, une antiquité que m’avait offert Myriam, ma femme, quand j’étais parti voguer sur le voilier de son ami

Thierry au large des côtes vénézuéliennes. « Tu pourras toujours me retrouver, où que tu sois sur l'océan m'avait-elle dit, alors qu'elle était coincée à New York pour son travail. » Lui aussi a disparu.

Une rage sourde m'envahit. Je continue l'examen des lieux. Le Mac et mon deuxième iPhone n'ont pas été touchés et ont été recouverts par des coussins. La grille du radiateur de la salle de bains est intacte, ils n'ont pas trouvé le reste de l'argent. Mon coffre était trop petit pour contenir l'enveloppe de Vadim, j'avais réparti une partie des fonds derrière le radiateur.

L'appartement n'est étrangement pas en désordre, rien à voir avec un cambriolage classique. La chambre d'ami est pratiquement intacte. Le peu d'affaires par terre semble avoir été jeté intentionnellement. Seule consolation, la Telecaster et la Gibson Songwriter sont toujours à leur place.

Jalil entre et présente sa carte aux miliciens. Je suis mal à l'aise. Il fait partie dorénavant des suspects possibles. Le *timing* juste après mon admission à l'hôpital est troublant, il était le seul à être au courant. Les flics peuvent aussi écouter mon téléphone, le FSB peu probable.

Quant à moi, ma décision est prise. Ce braquage est la goutte d'eau qui fait déborder le vase, il est grand temps de me casser d'ici. Je prends un sac de sport, y jette des affaires de rechange, puis vais dans la salle de bains récupérer ce qui reste de l'argent, assez pour organiser mon évasion. « Lena, je dois retourner à l'hôpital, je vais vous laisser de l'argent, appelez un serrurier et faites changer les serrures. »

Il reste encore quelques problèmes à régler. Vendre la moto, et décider quoi faire de l'appartement, le vendre ou le louer. Si l'évasion réussit, je serai interdit de séjour en Russie pour une longue durée, entre trois et cinq ans.

J'ai consulté Ilya pour évaluer avec lui toutes les conséquences d'un départ anticipé, sans entrer dans les détails. Juste lui présenter le sujet comme une simple possibilité et évaluer les risques que je prends. Selon lui,

si je me fais attraper, je passerai le temps qui reste avant le procès en prison, au moins une année. Si je réussis, je serai condamné par contumace et serai interdit de visa de retour au moins pendant trois ans.

C'est une opération très risquée, a-t-il précisé, les contrôles avec la Biélorussie ont été renforcés. Ce n'est plus aussi simple qu'avant et sur place, rien ne sera gagné. Les postes-frontières des pays limitrophes sont hyper-surveillés. Il y a des gens qui s'occupent de ça, mais c'est cher, il faut compter au minimum 50 000 dollars, et rien n'est garanti à cent pour cent.

Un point positif, ils ne pourront pas toucher à mon appartement ou à mon compte en banque, légalement, je n'ai pas commis de crime économique, ni contracté de dettes. Il y a une faible possibilité qu'ils me collent une notice Interpol, mais Ilya n'y croit pas, le dossier est vide, c'est du vent, il n'y a rien qui puisse justifier une demande d'extradition et de toute façon la France n'extrade pas ses ressortissants.

Quelques heures plus tard, la voix de Bogdan me tire de ma sieste semi-comateuse. « J'ai des nouvelles fraîches, dit-il en murmurant. Si tu es toujours décidé à partir, on a un deal avec le responsable du poste-frontière. Pour la logistique, c'est un Biélorusse avec une voiture immatriculée à Minsk qui viendra te chercher. Il te briefera avant ton départ. Tu peux lui faire confiance, c'est un ancien légionnaire, il parle un peu français. Il faut te décider sur la date à laquelle tu veux partir. Une fois qu'elle sera fixée, on ne pourra plus la changer. »

Les dés sont jetés. Mon cycle russe est arrivé à sa fin, il est temps de partir. Sans regrets. J'ai vécu de folles et belles années dans cette Russie qui avait espéré se relever des cendres de l'Union soviétique, mais qui désormais est insidieusement en train de se faire rattraper par son passé.

Les derniers événements m'ont ouvert les yeux et forcé à regarder la réalité en face. Longtemps, j'ai soutenu mon pays d'adoption face aux critiques occidentales parfois exagérées. Dans cette guerre sans fin d'information et de désinformation, j'étais devenu un idiot utile, pour

reprendre un terme que le KGB utilisait pour les étrangers qui soutenaient leur cause.

Le patriotisme de Poutine et de sa clique n'est qu'une façade. Tout l'argent volé par les kagébistes dort sur des comptes offshore dans des paradis fiscaux exotiques, et leurs enfants font leurs études dans des écoles prestigieuses à l'étranger. La mère patrie n'est qu'une immense vache nourricière qu'ils peuvent traire sans fin.

Au fond, je ne peux m'en prendre qu'à moi-même. Si la Russie a changé objectivement ces derniers temps, le virage a débuté depuis plusieurs années. Consciemment ou pas, j'ai simplement refusé de le voir. L'argent coulait à flots, les prix des hydrocarbures étaient au plus haut. La théorie du ruissellement a pour une fois fonctionné et a permis à la manne pétrolière d'arroser les classes moyennes et au pays de progresser, masquant les dérives mafieuses du pouvoir. Pour la première fois, l'avenir radieux promis aux masses soviétiques était en vue.

Une illusion dont je me suis bercé, par paresse, par confort. La crise financière de 2008, la guerre en Ukraine en 2014 ont remis les choses à plat. Les prix du pétrole se sont effondrés. L'État, ou la bande qui se l'est approprié, s'est retrouvé face à un choix. Sauver les classes moyennes et le pays, ou voler un peu moins.

Il va de soi qu'ils ont choisi de continuer à remplir leurs comptes en Suisse. Les fenêtres de liberté ouvertes après la chute du Mur ont commencé à se refermer, certaines à se cadenasser. Tout cela s'est passé sous mes yeux. J'ai, consciemment ou pas, choisi de l'ignorer et j'en paye le prix. Maintenant, je dois regarder devant moi, le passé doit rester le passé, disait Oscar Wilde.

Avant tout, il faut passer l'épreuve du tribunal.

CHAPITRE 9

> « Et d'ailleurs, même si j'étais née sage, je n'aurais rien pu faire dans un monde qui ne l'était pas. »
>
> MARLEN HAUSHOFER, *Le Mur invisible*

Début août, nous sommes tous de nouveau agglutinés dans le petit couloir lambrissé du tribunal de Tvetsnoy boulevard. Le temps semble s'être rembobiné comme dans le film *Un jour sans fin*, mais ce jour-là l'air me semble bien plus léger, tout cela n'a plus d'importance, je vais m'évader.

Eldar est parmi nous, il a beaucoup maigri.

Ilya vient me taper dans le dos avec un grand sourire : « J'ai une bonne nouvelle. Je viens d'apercevoir le juge, je le connais, nous nous sommes croisés au *Hunter*, un nouveau club de strip-tease, le mois dernier. J'ai récupéré ton dossier médical et ton autorisation de sortie de l'hôpital pour ce matin. L'avocat de Vadim a fait du bon boulot, le dossier médical est béton. Tout devrait bien se passer. »

Grand, dégingandé, le juge fait une entrée remarquée. Il est relativement jeune, sous la barre des quarante ans. Une grosse lippe lui donne un petit air de Mick Jagger. Il écoute d'un air distrait les plaidoiries des avocats qui répètent la même chose que les fois précédentes, mis à part l'avocat d'Eldar qui demande que son client bénéficie des mêmes conditions que tout le

monde. Pour le moment, il n'a pas d'heures de promenade en dehors d'aller faire ses courses dans son quartier.

Les plaidoiries sont rythmées par les interventions de l'enquêtrice confirmées en écho par le procureur. Mes conditions sont inchangées, trois heures de promenade par jour.

Quelques jours plus tard, munis de détecteurs de signaux qui grésillent comme des compteurs Geiger, Bogdan et son compère inspectent consciencieusement les murs et les plafonds de l'appartement pour y détecter d'éventuels micros cachés. Bogdan ne veut prendre aucun risque avant le grand départ.

« Rien de détectable, dit Bogdan. La seule chose qu'ils peuvent faire, c'est d'écouter via ton ordinateur et ton iPhone, ou via des micros directionnels d'une voiture ou d'un appartement en face. Pour ça, je t'ai apporté un petit cadeau », ajoute-t-il en sortant un drôle d'appareil de son sac qui ressemble à une grosse radio militaire hérissée de plusieurs antennes et munie d'une courroie en Velcro. Un *jammer* qui neutralise tous les GSM, wifi et autres ondes. Il est utilisé par les forces spéciales du FSB, qui le portent autour du bras lors d'opérations sensibles pour empêcher les suspects de communiquer entre eux ou de déclencher une bombe à distance, tu peux paralyser presque un bloc d'immeubles, fais gaffe avec. »

Il suffit d'activer chacune des cinq antennes et de les régler avec un petit curseur. Il se recharge sur une prise de courant et a une autonomie d'une douzaine d'heures. Au bout d'une minute, l'ordinateur et tous les téléphones sont déconnectés. Autre « cadeau » que Bogdan me laisse : un étui isolant pour iPhone. Placé à l'intérieur de l'étui, il devient indétectable, même allumé.

Les détails de mon exfiltration me seront donnés dans la semaine au dîner annuel des Cyclops. Le soir venu, j'enfile un tee-shirt noir et mon blouson en jean aux couleurs du club, puis mets la base qui alimente mon bracelet dans mon sac à dos.

Cette année, les festivités se déroulent dans un restaurant azéri du centre de Moscou, le *Karetni Dvor*, situé à l'angle du boulevard extérieur, en face de l'imposante ambassade américaine. Un lieu qui s'est retrouvé à la une des journaux quand Aslan Usoyan alias « Dede Hasan », l'un des principaux parrains mafieux de Russie, a été abattu par un sniper, en 2013, devant le perron de ce restaurant qui était devenu son QG.

Outre le fait d'être l'établissement préféré de la *bratva* (pègre) azérie, on y sert les meilleures grillades de la ville. Je suis parmi les derniers arrivés. Toutes les tables sont séparées par des treillages en bois décorés de fleurs en plastique, occupées par des hommes vêtus de noir, le teint sombre et les cheveux de la couleur de leurs tenues.

Les Cyclops sont déjà installés au fond de la pièce, autour d'une longue table rectangulaire en bois, garnie de bouteilles de vodka, de salades, de charcuterie, de dolmas (feuilles de vigne). La plupart sont venus en couple. Bogdan m'a réservé une place à côté de lui, à sa gauche, sa bonne oreille.

Il est accompagné par une grande brune d'une trentaine d'années qui semble perdue, Julia, une amie de sa sœur. Bogdan l'a invitée car elle travaille dans une boîte qui vend du vin français et a besoin de contacts dans la restauration.

Deux serveurs apportent des grands plateaux de métal, chargés de toutes les brochettes imaginables. Bœuf, agneau, kebabs, poulets, porc, esturgeon. Les toasts défilent à un rythme constant. La vodka commence à faire son effet. J'ai besoin de rester lucide pour parler avec Bogdan. Je l'accompagne fumer une cigarette.

Le défilé incessant des véhicules sur le boulevard gronde comme un fleuve en crue. Les lumières jaunes de l'imposante ambassade américaine se reflètent sur l'asphalte mouillé par les camions d'eau qui tournent en permanence pour rafraîchir la chaussée. Nous sommes début octobre, l'été indien (*babi leto* en russe) et les températures ont grimpé.

Piotr a bien bossé, m'annonce d'emblée Bogdan. Il a un contact et une solution au poste-frontière entre les Biélorusses et les Lettons. Il reste à organiser les détails pratiques, mais il a un accord de principe plus que raisonnable.

L'officier de garde prend 30 000 dollars, le chauffeur qui me conduira jusqu'à la frontière 5 000. Tout doit se faire avant la fin de l'année car le garde risque d'être réaffecté. Il faut le prévenir au moins trois semaines à l'avance pour être sûr qu'il soit de service. Dernière chose, le mieux est de choisir un week-end, la sécurité est plus faible, surtout côté bracelet. Je suis entre de bonnes mains, et rassuré.

Je reviens m'installer à côté de Julia. Elle a des traits fins, un nez aquilin et un cou qu'elle a dû emprunter à un cygne. Elle me fait penser à Maïa Plissetskaïa, la légendaire ballerine du Bolchoï. Je suis intimidé. Vêtue d'une longue jupe grise et d'un chemisier beige, elle dégage un charme un peu provincial. Originaire d'Irkoutsk en Sibérie orientale, elle suit des cours de journalisme à Moscou en parallèle de son travail.

Alors que les tournées de vodka commencent à dissiper sa timidité, elle finit par me demander si je suis un bandit. « Je suis au courant pour votre bracelet », me dit-elle presque gênée. Il est bientôt 22 heures, l'heure de m'éclipser. Après avoir déposé Julia chez elle, avec la promesse de nous revoir rapidement, je reste songeur dans la voiture qui me ramène chez moi. Il y a des femmes qui déboulent dans votre vie avec un charme indicible qui réveille des sentiments que vous pensiez avoir oubliés.

Nous descendons l'avenue Tverskaïa. Arrivés à l'angle sud de la place Rouge, nous tournons à gauche, devant la Douma, puis le Bolchoï avant d'arriver aux bâtiments de la Loubianka. Au clair de lune, soulignés par les ombres projetées par un éclairage sinistre, ils évoquent les châteaux hantés d'un parc d'attractions ou un décor de film d'horreur.

Une théâtralité lugubre censée rappeler aux Moscovites l'omniscience du KGB et l'insignifiance de l'individu face à l'État. Encore aujourd'hui,

les piétons préfèrent changer de trottoir. La peur des fantômes de tous ceux qui ont pris une balle dans la nuque dans les sous-sols.

Nous prenons à gauche sur Maroceika qui se prolonge ensuite en Pokrovka. Je suis arrivé. On ne peut pas parler de coup de foudre, mais quelque chose de subtil m'attire chez Julia. Je chasse vite ces pensées de mon esprit. En ce moment, j'ai besoin de tout sauf de me retrouver dans une nouvelle relation. Je n'ai encore aucun plan précis après mon évasion, et rajouter une variable dans l'équation compliquerait sérieusement le projet.

Quelques semaines plus tard, Julia s'installe chez moi.

Le 15 novembre, Bogdan vient m'annoncer de bonnes nouvelles.

« Les choses se précisent, me dit-il après avoir installé le brouilleur. Ivan, le Biélorusse, arrive la semaine prochaine, il me donnera l'heure et le lieu de rendez-vous. Il est un peu spécial, mais on peut lui faire confiance. Achète quatre Nokia et quatre puces neuves. Deux pour toi, deux pour lui, note bien les numéros, et pense à laisser ton iPhone chez toi. Il faut que tu te décides sur une date précise, un samedi ou un dimanche. Tu lui laisseras aussi de l'argent pour ses frais d'essence aller-retour et ses extras.

– Pour la date, j'ai pensé au samedi 24 décembre. Ça me permettra de retrouver toute ma famille le 25, et je pense qu'une semaine avant les fêtes la surveillance sera plus légère, d'autant que Jalil sera en vacances dans sa famille à Makhatchkala. Et puis il faut croire aux petits miracles de Noël. Maintenant, Il me faut prévenir Julia d'une manière ou d'une autre.

– Je suis au courant, ma frangine m'en a parlé, répond Bogdan, oui, tu peux en discuter avec elle, et même lui demander de venir avec toi. Elle est capable d'accepter, d'autant plus qu'en ce moment la situation va encore empirer en Russie. Il faut juste qu'elle reste absolument étanche. »

Je lui dis aussi qu'avec ma fuite je risque d'écoper d'une interdiction de séjour en Russie, trois ou cinq ans. Je lui propose de lui faire une procuration pour l'appartement afin qu'il puisse le louer en mon absence.

Le soir même, j'annonce mon départ à Julia :

« Ce que je vais te dire est extrêmement confidentiel, tu ne peux en parler à personne, ni à ta mère, seuls Bogdan et sa sœur sont au courant. J'ai décidé de m'enfuir. La situation avec mon bracelet s'enlise et les flics m'ont piqué une bonne partie de mon argent. Mon procès n'aura pas lieu avant un an, je n'ai aucune idée de son issue et de combien cela risque de me coûter. Je vais rentrer à Paris pour le moment, ensuite j'aviserai, il y a plein d'options.

– Je veux venir avec toi !

– Réfléchis bien, sinon, tu me rejoindras directement à Paris. As-tu un passeport valide et un visa Schengen ? Sinon je m'en occupe. »

Bogdan passe le surlendemain me donner les instructions d'Ivan, le Biélorusse. Je dois me rendre à la station de métro Marina Rocha sur la ligne verte le soir même à 19 heures, coiffé d'un bonnet rouge et blanc aux couleurs du club de football le Spartak de Moscou, propriété du géant pétrolier Lukoil, qu'il a pensé à apporter. D'après lui, je n'aurai aucun mal à repérer Ivan. Plus d'un mètre quatre-vingt-dix, cent trente kilos, une barbe de sapeur, et un bonnet du Spartak également.

L'ancien légionnaire semble un peu parano sur la sécurité, mais a un certain sens de l'humour. Le quartier Marina Rocha dans le nord de la ville fut du temps de l'Union soviétique le fief historique du crime organisé.

C'est l'heure de pointe, les rames et les couloirs sont bondés. Le métro moscovite n'est pas recommandé aux personnes souffrant de claustrophobie. Conçu pour servir d'abri antiatomique, sa profondeur s'enfonce à plus de soixante-dix mètres. À titre de comparaison, le métro parisien a une profondeur moyenne d'une dizaine de mètres.

Je n'ai aucun mal à repérer Ivan. Un géant coiffé d'un bonnet rouge et blanc, et vêtu d'une parka de chasseur couleur camouflage. Il me fait un discret clin d'œil et je le suis, prenant soin de bien garder mes distances.

Nous marchons pendant une dizaine de minutes dans ce quartier dortoir bordé de blocs d'immeubles en béton assortis au gris du grésil qui nous

tombe dessus. Nous nous arrêtons devant un néon rouge « Sport bar » qui bourdonne en tremblotant.

L'établissement se fond dans son environnement. Glauque. Une décoration réduite au strict minimum. Le bar se résume à un comptoir et, derrière, un mur avec des bouteilles d'alcool. Pas de tireuse à bière ou de Coca-Cola. Les bouteilles s'entassent dans une grande poubelle verte remplie de glaçons. La seule concession au sport est un téléviseur à écran plat qui diffuse un match de football et quelques affiches du Spartak délavées.

Nous prenons place sur deux tabourets en bois massif autour d'une table haute au fond de l'établissement. Il commande deux bouteilles de bière Baltika, un carafon de vodka, et des choses à grignoter.

« Salut le Français dit-il en enlevant ses moufles. Il me tend sa grosse patte. Désolé pour toutes ces précautions, il faut être prudent de nos jours.

– Tu parles un peu français, on m'a dit ?

– Ah, ah, juste les chansons.

Tiens, voilà du boudin, voilà du boudin, voilà du boudin,
Pour les Alsaciens, les Suisses et les Lorrains,
Pour les Belges, y en a plus,
Pour les Belges, y en a plus,
Ce sont des tireurs au cul. »

J'éclate de rire. L'atmosphère se détend.

« Tu es resté longtemps dans la Légion ?

– J'ai fait un contrat de cinq ans, que j'ai prolongé de deux ans pour rester en Afrique un peu plus. J'ai bien aimé cette période, beaucoup de bons camarades. »

Un serveur apporte les boissons et des crevettes bouillies qui sentent la marée. Ivan prend sa bière dans une main et son verre de vodka dans

l’autre. « À notre rencontre, notre mission, honneur et fidélité ! »

Il avale ses cent grammes de vodka et descend dans la foulée son demi-litre de bière d’un seul trait. Puis il s’approche de moi, me chuchote de ne rien noter et de lui envoyer une semaine avant le départ un message pour confirmer l’opération.

D’après lui, le moins risqué est de m’enfuir d’un hôpital. Quelques heures avant de faire le grand saut, je dois simuler un problème cardiaque et appeler les urgences pour être hospitalisé. Puis prévenir la permanence de Jalil, ce qui devrait les rassurer jusqu’à la fin du week-end. Je dois ensuite appeler Bogdan qui viendra me chercher et me conduira hors de Moscou pour retrouver Ivan.

« Tu m’envoies un message sur l’autre téléphone dès que vous prendrez la route. Ensuite direction la gare routière de Minsk où tu prendras un bus pour l’aéroport de Riga en Lettonie, c’est plus simple pour passer la frontière, je n’ai pas de visa Schengen, c’est notre gars sur place qui l’a demandé. Ne t’inquiète pas, je te suivrai en voiture jusqu’au bout. Les derniers détails, notre ami te les donnera. Il faudra aussi que tu t’achètes une perruque. Il y a des caméras de surveillance partout à Moscou, sur l’autoroute. Ils peuvent surtout les examiner après ton départ, je pourrais avoir des emmerdes. Tu as pris ce que j’avais demandé ? Laisse-le au pied de ton tabouret et va pisser. »

Je pose le sac en plastique avec l’argent et les téléphones et me dirige au fond de la pièce vers les toilettes. Quand je reviens, mon compagnon a réglé l’addition et s’en est allé.

CHAPITRE 10

> « Il arrive qu’un homme prenne plaisir à être stupide si cela lui permet de faire une chose que son intelligence lui interdirait. »
>
> JOHN STEINBECK, *À l’est d’Éden*

En cette veillée d’armes, le 23 décembre, Julia a emporté chez la sœur de Bogdan deux grandes valises remplies de nos affaires. Si tout se déroule comme prévu, elle s’envolera le lendemain à Paris. Afin qu’elle ne soit pas accusée de complicité, nous nous sommes aussi mis d’accord pour qu’elle réserve son vol vers la France, une fois seulement que j’aurai franchi la frontière.

De mon côté, je me sens prêt. Mon niveau de stress se maintient en dessous de la zone rouge. Je suis en proie à un sentiment mêlé d’excitation et d’appréhension équivalent à ce que je pouvais ressentir en entrant sur un terrain de rugby ou de polo avant un match important. Je fais une heure de sport, prends un bain, et me vide la tête en m’octroyant une heure de méditation.

Je traverse la rue pour aller faire brûler quelques cierges dans la petite église en face de la maison. Je ne prie pas, mais me sens détendu dans ce petit cocon doré, entouré d’icônes, parfumé par les fragrances d’encens. J’allume des cierges pour mon père, Myriam, mes grands-parents,

imaginant leurs visages flotter dans les flammes qui oscillent dans les courants d'air.

L'opération Samu est planifiée vers 16 heures. Si tout se déroule en fonction du plan, j'espère être à l'hôpital vers 18 heures. Bogdan a prévu de me récupérer dans la foulée. Trois ou quatre heures de route ensuite pour le rendez-vous secondaire avec Ivan.

Je me suis légèrement ouvert le front sur l'arête du bar de la cuisine. Les urgentistes arrivent une heure après mon appel. Un duo comique. Un homme fort en sueur, essoufflé d'avoir grimpé les escaliers à pied, et un gamin d'une vingtaine d'années, taillé comme un cure-dent. Avec leurs blouses blanches tachées, ils ressemblent plus à des employés du rayon charcuterie d'un supermarché qu'à des infirmiers urgentistes.

Le plus jeune m'enduit de gel et me pose des électrodes sur tout le corps. Il tique quand il aperçoit le bracelet sur mon mollet, mais s'abstient de tout commentaire.

« Votre cœur bat trop vite et de manière irrégulière, vous faites de l'arythmie ?

– Ça m'arrive. »

En se concertant avec son collègue, ils décident de ne pas m'emmener à l'hôpital, de me faire une injection de calmants, et promettent de prendre de mes nouvelles dans trois heures. Le gamin sort de son sac deux petites ampoules, remplit sa seringue et me fait un shoot en intraveineuse. Je signe une liasse de documents, puis ils sortent.

La première partie du plan échoue. Je me dépêche d'envoyer un message à Bogdan avant de sombrer. « J'arrive répond-il, on se retrouve devant la petite église près de chez toi dans quinze minutes. Ne t'endors pas, asperge-toi d'eau froide, mets ta perruque, prends la base avec toi. » J'éteins le Nokia, jette la puce dans les toilettes, et me passe de l'eau froide sur le visage.

Je laisse les bouts de coton ensanglantés et les ampoules vides en évidence sur la table, débranche la base et la colle dans un sac plastique. J'ajuste la perruque blonde et bouclée façon Roger Daltrey qui me rappelle ma jeunesse, j'enfile ma parka et glisse dans une poche un iPhone neuf rangé dans son enveloppe isolante avec une nouvelle puce internationale.

Un dernier regard à l'appartement. Le grand canapé blanc, avachi par les frasques de deux décennies, les statues africaines, les tirages de Sergey Maximishin, tous mes livres qui occupent deux grands pans de mur. Un dernier coup d'œil sur l'icône de l'archange Michaël le glaive à la main, puis j'éteins les lumières, avec le sentiment de larguer les amarres. Sans état d'âme, je claque la porte.

La neige tombe dru et la visibilité est faible. Je reste immobile un long moment, invisible, à la frontière entre la pénombre et la lumière distillée par le lampadaire posé au bout de la rue, à l'angle de la petite église. La voiture de Bogdan est arrêtée quinze mètres plus loin, tous feux éteints.

Les cloches se mettent à carillonner quand j'ouvre la portière. Un bon signe, dit Bogdan en démarrant.

« Les éléments sont avec nous, ça va être plus long pour rejoindre Ivan, mais avec ce temps il y a peu de chances qu'il y ait des contrôles sur la route. En plus avec la neige les plaques sont illisibles. Tu te sens comment ?

– Je suis un peu dans les vapes.

– Finalement c'est mieux comme ça, c'est plus simple. La base avec toi, on a au moins quatre ou cinq heures tranquilles. On est samedi soir, je pense qu'ils ne s'apercevront de rien avant dimanche, et encore… »

Je commence à piquer du nez, mais résiste à l'idée de dormir. Le paysage défile à travers les vitres embuées et les flocons qui valsent autour de nous. Moscou sublime ses atours sous la neige, comme si tout ce blanc aspirait sa noirceur. Le monastère de Taganka semble flotter au-dessus du sol, ses murs bleus comme des pans de ciel.

Ensuite, un grand trou noir. Je m'assoupis jusqu'au visage hilare de Bogdan qui me secoue comme un prunier en me frottant le visage avec de la neige.

« *Blyad*, réveille-toi ! Je ne sais pas ce qu'ils t'ont filé, mais c'est du lourd. Ça fait cinq minutes que je m'escrime à te réveiller. On est arrivé, Ivan t'attend dans sa voiture.

– On est où ? Ai-je du mal à articuler.

– Au kilomètre 101. »

Cette borne représente la frontière des tricards, les exilés hors des grandes villes. Instaurée avant la révolution par les tsars, l'idée a été remise à la mode par Staline et les bolcheviques dans les années 1920 pour lutter contre le parasitisme et les éléments antisociaux.

Entre les années 1920 et la mort de Staline en 1953, plus de 3 millions de Russes furent exilés. Le dernier grand nettoyage eut lieu en 1980 lors de Jeux olympiques de Moscou quand les grandes villes exilèrent au kilomètre 101 tous ceux qui pouvaient troubler l'image positive de la société soviétique que voulait promouvoir le pouvoir. Le ministre de l'Intérieur de l'époque, Nikolaï Shchelokov, avait rencontré les *Vory v zakone* pour s'assurer que l'ordre serait respecté.

Les bourrasques de neige ont redoublé d'intensité. Une Audi hors d'âge nous attend à une cinquantaine de mètres, sur une aire de stationnement en bordure de forêt. Bogdan me tient le bras pour m'aider à marcher. Je remets la perruque d'aplomb. Ivan a l'air tendu et nous hurle qu'il reste six cents kilomètres à parcourir.

Je m'allonge à l'arrière sous une couverture grise Aeroflot qu'il a dû piquer dans un avion. Bogdan me donne un coup de poing bien senti sur le haut du bras. Une démonstration d'affection rare chez lui. Il me souffle de prendre soin de moi et de l'appeler une fois l'exfiltration réussie.

Les pins et les bouleaux enneigés défilent, nous approchons de la frontière biélorusse. Depuis des accords de libre-échange entre les deux

pays, celle-ci est purement formelle. Ivan m'assure que, avec notre plaque d'immatriculation biélorusse, le risque de subir un contrôle est proche de zéro.

À l'aide d'une lime à l'ongle, je me débarrasse rapidement du bracelet. Une fois libéré, je le jette, ainsi que la base, par la fenêtre de la voiture. Puis me rendors au son d'une chanson de camaraderie masculine que crache l'autoradio.

Je commence à émerger aux abords de la banlieue de Minsk. Il neige moins. Seuls quelques rares flocons tournoient dans le brouillard autour des lampadaires qui éclairent de longues barres d'immeubles gris. Il est 4 h 40 du matin, ce 25 décembre. La gare routière de la capitale de la Biélorussie est déjà animée malgré l'heure matinale.

Ivan se gare sur le parking. Je lui donne les deux enveloppes que j'ai préparées, 5 000 dollars pour lui et 30 000 pour le garde-frontière, et sors acheter un ticket. Nous avons de la marge : notre homme ne commence son service qu'à 8 heures et le termine à 16 heures.

Je fais la queue pour monter dans l'autocar direction Riga. À la vue de mon passeport, une jeune femme milicienne dans une parka kaki me crie que je n'ai pas de visa biélorusse. J'ai beau lui rétorquer que ma carte de résident russe me dispense de visa, elle me hurle de sortir de la queue.

Ivan me regarde penaud. Que faire ? Insister et lui proposer un petit billet au risque de se faire arrêter ? Loukachenko a « éradiqué » la corruption en Biélorussie, elle n'est réservée qu'à lui et à ses proches.

Après un bref échange, nous décidons de faire la route en voiture. Comme Ivan n'a pas de visa Schengen, il ne pourra pas m'emmener plus loin que la frontière. Charge à moi de trouver là-bas un conducteur qui accepte de m'amener jusqu'à la capitale lettonne, il est impossible de passer la frontière à pied. L'option de nous rabattre vers l'Ukraine est vite écartée, trop risqué. Je rappelle à Ivan que nous avons à la frontière lettone un allié motivé par une prime 30 000 dollars pour nous aider.

Nous sommes dans le trou du cul du monde, un 25 décembre à 8 heures du matin, sous la neige et dans le brouillard. Derrière une clairière où broutent une dizaine de chevreuils, on aperçoit la Lettonie. Nous sommes arrêtés sur le bas-côté de la route qui mène au poste-frontière.

Le jour commence à se lever, de faibles rayons de soleil tente de percer la couche de nuages. L'air froid que je respire m'aide à sortir de ma torpeur postmédicamenteuse. Un nouveau jour, celui de Noël. Une ambiance pastorale presque biblique avec ces chevreuils comme des fantômes dans les filaments de brume, encadrés par les ombres de grands arbres déplumés.

La promesse d'un nouveau monde sans bracelet, sans FSB.

« Il se passe quoi si je les rejoins en courant ?

– Roulette russe, je ne te le conseille pas, me répond fermement Ivan.

– Tchernobyl, c'est venu jusqu'ici ?

– Je ne pense pas, mais personne ne sait, officiellement c'est plus au sud. »

La Biélorussie fut le pays le plus touché par la catastrophe, près d'un quart de son territoire a été contaminé. Les conséquences sanitaires y sont encore dramatiques. Plus de 500 000 enfants subissent les effets de retombées radioactives équivalentes à plus de 200 bombes atomiques. Dans le silence assourdissant des autorités.

Une première voiture pointe son nez au bout d'une heure. Ivan leur fait un signe et elle s'arrête. Une Skoda récente, Un couple et un adolescent à son bord. Le mari descend la fenêtre, écoute brièvement et démarre brusquement.

« Quel con, je lui ai pourtant proposé 1 000 dollars », me lance Ivan.

Nous avons sous-estimé le fait que nous sommes dans un État policier et dans une sphère postsoviétique. Les gens ont peur.

Dans l'heure qui suit, quatre voitures s'arrêtent. La seule variable est la vitesse à laquelle elles redémarrent. Je commence à m'impatienter et dis à

Ivan qu’on n’y arrivera pas comme ça. Il faut aller au poste-frontière et trouver notre garde.

Je tends mon passeport à une femme à l’air mauvais derrière le guichet. Elle passe le document dans le scanner. Je me mets en apnée. Elle le feuillette, sort une loupe d’un tiroir, l’examine sous toutes les coutures avant de composer un numéro sur un vieux téléphone à cadran en plastique vert. Dans la minute, un officier fait irruption prend le passeport et l’examine comme si c’était une lettre piégée.

Un garde vient se coller dans mon dos, et deux autres prennent position à l’avant et à l’arrière de la voiture. La tête que fait Ivan n’incite pas à un optimisme démesuré. Un des gardes lui demande de déplacer sa voiture et de la garer sur un parking attenant à un bâtiment en préfabriqué. Il sort les sacs de l’Audi puis nous sommes tous deux conduits dans un petit bureau occupé par deux officiers. Il n’y a qu’une seule chaise libre, je m’assois pendant qu’Ivan entame une discussion avec celui qui a l’air d’être le chef. Un officier vêtu d’un uniforme qui ressemble à celui des miliciens russes. Une chemise bleu ciel avec des épaulettes rouges sur lesquelles sont apposés ses galons.

Un nouveau personnage fait son entrée, les tempes déjà grisonnantes, et plus de doré sur ses épaulettes. Il tient mon passeport à la main, et sans un regard pour moi va droit sur Ivan, le prend par le bras et l’emmène dans le couloir.

« Problème, dit un des jeunes officiers, vous n’avez pas de visa pour venir en Biélorussie, c’est illégal, maintenant nous devons remplir un protocole.

– Et après ?

– Cela dépendra de l’officier supérieur, c’est lui qui décide. »

Il repart pianoter sur le clavier de son ordinateur hors d’âge et me laisse seul avec mes interrogations. Si ce n’est qu’un problème de visa me dis-je, cela devrait pouvoir se régler localement.

Assis sur la vieille chaise grise en plastique, je me concentre sur ma respiration pour chasser les pensées délétères qui m'assaillent. Je redoute à chaque bruit l'irruption d'officiers du FSB venus me ramener en Russie.

Je repense aux évasions de plusieurs espions du KGB durant la guerre froide, dont à celle d'Oleg Gordievsky, ancien chef de l'antenne du KGB à Londres, qui avait avec l'aide du MI6 britannique réussi à faire défection vers l'ouest en s'échappant par la Finlande. D'autres n'ont pas eu cette chance et ont fini exécutés.

Je me suis assoupi. Ivan met un coup de pied dans ma chaise :

« *Blyad*, comment tu fais pour dormir dans ces conditions, je viens de parler à l'officier, le problème c'est ton visa, il y a plusieurs options mais il ne décidera rien, son chef est à sa pause déjeuner, lui est seulement l'adjoint.

– C'est quoi les options ?

– La pire, te ramener à la frontière russe ; la bonne, te coller une amende.

– Ils peuvent prévenir les Russes et leur demander des renseignements sur moi ?

– Ouais, ils le peuvent, mais c'est peu probable, ils ne peuvent pas les blairer. L'officier va te poser des questions pour remplir le protocole. Tu leur diras que tu vas à Riga pour prendre l'avion pour Paris. S'il te demande pourquoi, tu leur réponds que c'est beaucoup moins cher. S'il te pose des questions sur moi, on s'est rencontré par un ami commun, et tu m'as proposé de payer l'essence si je te conduisais à la frontière. Tu leur diras aussi que tu ne savais pas qu'il te fallait un visa. Ne t'inquiète pas, tout roule, on va s'en sortir. »

Un jeune garde-frontière vient nous interrompre, et je vais m'installer à côté de lui près de l'ordinateur. Je réponds patiemment à toutes ses questions.

Le garde tape péniblement avec deux doigts sur les touches à moitié effacées du clavier. Le document imprimé doit être paraphé par l'officier supérieur avant que je puisse le signer. C'est reparti pour une heure d'attente éprouvante. Je reste enfermé dans un mutisme de façade, alors que mes pensées s'entrechoquent.

La porte s'ouvre brusquement. Deux nouveaux gardes surgissent en courant, le protocole à la main. Grosse montée d'adrénaline. Je me remets en apnée. « *Bistro, bistro* », répètent-ils, ce qui signifie « vite, vite », pas une invitation à aller boire un coup au café du coin.

Ils me tendent le protocole et un stylo pour que je le signe. Il est tamponné et paraphé. Ils me font signe de prendre mes bagages, me prennent par les bras et m'entraînent à l'extérieur au pas de course. Je me retourne et aperçois Ivan, un grand sourire aux lèvres qui lève le pouce. Je relâche l'air de mes poumons avant qu'ils n'explosent.

Un autocar attend porte ouverte. Sur le fronton, est indiqué : RIGA. C'est le bus que j'aurais dû prendre à Minsk. Je paie le prix du billet au chauffeur et vais m'écrouler sur le premier siège. Il n'y a que deux passagers. Un Russe et un jeune Africain.

Quand le car s'ébranle, je fais le V de la victoire à Ivan qui se tient aux côtés d'un officier plus âgé que les autres, un petit sourire aux lèvres. Le passage de la douane côté biélorusse se déroule sans encombre.

Nous roulons quelques minutes dans la sinistre zone du *no man's land* avant d'atteindre le poste lituanien. Un asphalte fissuré qui gondole de part et d'autre des barbelés. Un mirador au loin d'où émerge dans la brume la silhouette d'un garde armé.

Une Lettone regarde mon passeport et me souhaite joyeux Noël avec un grand sourire. J'ai juste envie de la prendre dans mes bras, je suis redevenu un homme libre. Je branche mon téléphone et envoie le message convenu à Bogdan.

Après plusieurs heures de route, nous arrivons à Riga. L'aéroport est petit mais moderne. Je me rue au premier guichet. Il y a un vol pour Paris sur Baltic Air dans une heure. L'avion est plein, seuls quelques sièges en business sont encore disponibles. Je claque mon premier billet de 500 euros, puis appelle Julia sur le Nokia que je lui ai laissé.

Le timing est bon, elle prendra le vol Paris-Moscou de 18 h 55 et arrivera moins de deux heures après moi. J'ai encore du mal à réaliser que je suis sorti des pattes de l'ours russe. Je me masse le mollet gauche pour m'assurer que le bracelet n'est plus là. Il me pèse encore comme le membre fantôme d'un amputé.

J'appelle Oscar mon filleul sur FaceTime. Avec son numéro new-yorkais il ne risque pas d'être sur écoute. La famille au complet est réunie autour du sapin.

« Salut bonhomme c'est Jean-Mi. Joyeux Noël.

– Salut, tu es où ?

– Regarde. »

Je fais tourner la caméra et m'approche de la grande baie vitrée qui donne sur le tarmac et les avions en partance.

« C'est quoi ce bordel ?

– J'attends l'avion de Paris, on se voit plus tard. Embrasse tout le monde.

– Ils t'ont libéré ?

– Non je me suis libéré tout seul. »

Je l'entends crier : « Maman, Jean-Mi s'est évadé, il arrive à Paris ce soir. »

Je commande un dernier cocktail pour fêter ma liberté retrouvée, et je ferme les écoutilles.

CHAPITRE 11

« À défaut d'avoir une "conception" du monde, j'ai une sensation du monde. »

MARINA TSVETAEVA,
Vivre dans le feu : confessions

25 décembre 2016. L'aéroport Charles-de-Gaulle est désert. Nous devons rejoindre ma famille dans la maison de campagne de la mère de ma fille. Mon arrivée à l'aéroport se fait dans la plus grande discrétion, personne n'était au courant de ma fuite, je n'ai prévenu personne à part le coup de fil passé à Riga à Oscar, mon filleul.

Trouver un taxi le soir de Noël pour nous conduire à soixante kilomètres de la capitale n'est pas simple. L'iconique *haïku* de Houellebecq me trotte dans la tête

Les taxis sont tous des cons
Ils veulent jamais s'arrêter

Un Marocain qui ne fête pas la naissance du petit Jésus accepte de nous conduire.

Pendant mes déboires et avec mon bracelet, je n'ai eu aucune communication avec ma famille en dehors de ma fille Géraldine et de mon frère Joël. Géraldine et moi sommes très proches, elle m'a beaucoup aidé à parfaire mes techniques de méditation et ma vision zen du monde, et j'ai hâte de la retrouver avec Luna, ma petite-fille.

Le gin aidant, je flotte sur un nuage. La voûte criblée d'étoiles d'un ciel éclairé par un croissant de lune, les petits villages et leurs maisons joliment décorées. Je ne suis plus habitué à tout cela.

Luna vient se blottir dans mes bras et je vais m'asseoir auprès de ma mère. Atteinte d'Alzheimer depuis plusieurs années, ses pensées sont comme des dessins sur le sable d'une plage, allant et venant au gré du ressac. Elle ne se souvient plus de mon nom, mais ses beaux yeux bleus me fixent avec l'intensité de tout l'amour d'une mère.

Sa main agrippée à la mienne me serre avec force, comme si le langage était devenu accessoire. Elle est toujours aussi belle et élégante, dans son tailleur pied-de-poule et ses bijoux.

Nos hôtes ont mis de côté du foie gras et du jambon à l'os aux marrons. Nous mourrons de faim et de soif, et Julia a l'air d'apprécier son premier repas sur le sol français. Les bons vins et un vieil armagnac contribuent à détendre l'atmosphère.

J'ai du mal à retrouver mes marques. Exilé plus de deux décennies en Russie, suis-je rentré au bercail ou de nouveau en exil ? J'ai vécu un quart de siècle en symbiose avec la culture de mon pays d'adoption. Vingt-cinq ans de Russie ont érodé mon vernis de civilisation, le côté brut de décoffrage des Russes a déteint sur moi et m'a rendu peu compatible au mode policé de la culture parisienne.

Les Russes disent que les Français portent un masque en permanence. Il est vrai que gérer son surmoi avec l'aide de la vodka plutôt que dans les cabinets feutrés des psychanalystes crée des différences flagrantes de comportement. Tatiana Tolstaïa (petite-fille d'Alexis Tolstoï) a écrit : « Et quitter ce monde russe pour ce désert occidental ? Pour ce monde confortable aux routes entretenues, aux deux cents sortes de fromages, où l'on n'écrase pas les piétons et où on respecte les droits de l'homme ? Conneries ! Ce n'est pas ça qui fait le bonheur, je vous le dis. »

Cette citation résume parfaitement l'ambiguïté du monde russe avec l'Occident, entre attirance et répulsion, et dénonce surtout beaucoup d'hypocrisie chez la classe dirigeante russe. Beaucoup ont placé l'argent qu'ils ont volé dans des banques étrangères, acheté des appartements à Londres, Paris, New York, leurs enfants font leurs études dans de prestigieuses universités occidentales, certains même, comme le fils de Vladimir Iakounine, l'ancien espion du KGB et patron des chemins de fer russes, ont demandé un passeport britannique, ce qui aurait provoqué l'ire du Kremlin et coûté son poste au père.

Le peuple, lui, est confronté à la violence insensée de la propagande qui fait de l'Occident l'ennemi atavique de la Russie.

Pour survivre en Russie, je me suis adapté à mon nouvel environnement. Le concept bergsonien de morale dynamique apte à épouser le réel dans sa mobilité me convient très bien. Je me suis fondu dans la réalité brute et sans fard de la vie en Russie, en conséquence, je me suis désadapté de la vie parisienne. Mon vernis s'est étiolé, comme soluble dans l'immensité de ce pays.

Me réadapter à la vie parisienne ne me semble pourtant pas être une option. Si je devais revenir en France, j'irais plutôt en Bretagne où dans une région de rugby, le Pays basque ou le Sud-Ouest.

Je me réveille à l'aube dans la maison encore endormie et sors prendre l'air dans le jardin. Tout est passé si vite. Mes compteurs sont remis à zéro. Je me sens bien. Rien d'anxiogène. Je suis déjà passé dans l'ère post-Russie. La perte de mes revenus et de mes repères est finalement quelque chose de très stimulant. Comme un ours au sortir de son hibernation, qui hume l'air en quête du pot de miel qui va le remettre dans le cours de la vie.

Je n'ai aucune nouvelle de mes compagnons d'infortune restés à Moscou. Pour des raisons de sécurité, je n'appelle personne. J'ai eu des informations indirectes via Ilya, mon avocat. Tous ont applaudi des deux

mains, ravi de cet affront aux forces de l'ordre, quand ils ont appris que j'avais réussi à m'enfuir.

J'apprends que Eldar, en payant environ 2,5 millions d'euros, a réglé le problème, sauf le mien. Ma fuite m'a sorti du dossier, je devrais être jugé séparément.

De retour à Paris, je garde un profil bas, je ne parle de rien à personne. Après quelques jours passés à visiter la tour Eiffel, Notre-Dame, Le Louvre ou le jardin du Luxembourg et à dévorer des cuisses de grenouilles et des escargots rue Montorgueil, Julia et moi prenons l'avion pour rejoindre le royaume chérifien. Notre *riad* est situé au cœur de la médina, près de la médersa Ben Youssef.

Julia découvre le labyrinthe des ruelles, la prière des muezzins et une culture orientale qui lui rappelle son enfance au Kazakhstan chez sa babouchka.

Dans ce décor où j'ai mes marques, la liberté reprend peu à peu ses droits. Nous vivons au jour le jour. J'ai racheté un Sportster d'occasion, nos étapes ne dépassent pas les cent kilomètres quotidiens, et fluctuent au gré des paysages et des rencontres. Ma vie moscovite est tombée aux oubliettes.

Vadim m'annonce avoir lui aussi quitté la Russie plus tôt que prévu et en catastrophe. La pression des *siloviki* ne faiblit pas. Il navigue entre l'Asie et la Grande-Bretagne et n'a pas encore trouvé le point de chute de ses rêves sur la Riviera française.

CHAPITRE 12

« En prison, être innocent c’est un manque de tact. »
WALTER LEWINO, *Notre-Dame des ordinateurs*

Trois mois filent comme une comète, et ce 30 août 2017, il est déjà temps de ressortir du pays, nos visas de trois mois ont expiré. Destination la Thaïlande.

Julia passe devant moi au guichet de la police des frontières de l’aéroport de Casablanca. Nous avons des billets Casablanca-Phuket via Dubaï. Le policier passe machinalement mon passeport dans le scanner. Il regarde l’écran de son ordinateur, l’air soudain intéressé, puis décroche son téléphone.

Je commence à trouver le temps long. Un flic en civil apparaît soudain, saisit le passeport et s’approche de moi.

« Vous avez un problème avec Interpol ?

– Pas à ma connaissance.

– Suivez-moi s’il vous plaît. Vous avez un problème avec Interpol, nous ne pouvons pas vous laisser prendre l’avion. Nous allons tirer cela au clair, nous devons aller en ville vérifier votre dossier. »

Julia a l’air paniquée, je tente tant bien que mal de la rassurer. « On va régler ça. Récupère les valises, prends un taxi et rentre à la maison. Je vais

appeler un avocat, je te tiens au courant. Entre-temps, Saïd le directeur du *riad* prendra soin de toi. »

En vérité, je ne suis qu'à moitié surpris, je le redoutais. Bogdan avait entendu des rumeurs par Piotr et m'avait alerté. Prendre l'avion était un risque calculé, sinon, de toute façon, ils seraient venus me chercher au *riad*.

Je laisse à Julia mon portefeuille avec les cartes de crédit et lui donne une grande partie de mes euros et dollars, ainsi que le sac à dos avec l'ordinateur.

Je garde mon téléphone et attrape *Tous n'étaient pas des anges* de Kessel, me disant que la journée risque d'être longue. Je dis aussi à Julia d'appeler Bogdan et Ilya, afin qu'ils se renseignent. Je traverse l'aéroport avec le civil qui me conduit dans une petite pièce qui empeste le tabac froid, occupé par un policier âgé, assis derrière un bureau en métal gris.

Quatre chaises vides en plastique inoccupées sont disposées le long du mur. Je m'assois pour appeler le seul numéro d'avocat que j'ai en mémoire. Pierre, une relation des années étudiantes. Je laisse un message sur son répondeur.

Je sors mes lunettes et plonge dans le Kessel. J'en suis au tiers du livre quand un autre civil, un peu plus âgé, vient me chercher. « Levez-vous, je dois vous emmener à la préfecture de Casablanca. »

Nous roulons dans une camionnette blanche cabossée et estampillée sûreté nationale. Je suis assis devant avec le chauffeur. Je ne sais pas trop quoi penser. *A priori* je ne vois pas les Marocains extrader un ressortissant français sur un dossier Interpol bidon, mais la ligne diplomatique du Maroc est pour le moins sinueuse et dépend des sautes d'humeur du Palais.

Depuis 2016, les relations avec la Russie se sont nettement réchauffées. Après les sanctions occidentales liées à son annexion de la Crimée en 2014, Moscou est allé chercher du soutien en Afrique et notamment au Maroc. Résultat, les échanges économiques entre les deux pays ont fortement

progressé, Rabat tirant profit de l'embargo imposé en rétorsion par la Russie aux Occidentaux.

Cette coopération est pour le Kremlin une manière d'accroître son influence et de glaner des votes à l'ONU. Et comme souvent, la Russie a mis en avant les domaines sécuritaire et militaire comme principal axe d'échange. Cela passe par des formations ou la défense des régimes en place. Sur ce point, le Kremlin laisse une liberté d'action totale à la milice Wagner fondée par Evgueni Prigojine, surnommé le « cuisinier de Poutine », un ancien voyou qui avait fait fortune dans la restauration dans les années 1990.

Ces dernières années, Moscou et Wagner poussent leurs pions essentiellement dans les anciennes colonies françaises où le *soft power* de Paris semble en perte de vitesse (Centrafrique, Mali, Burkina Faso…).

Depuis 2016, le secrétaire du Conseil de sécurité russe, Nikolaï Patrouchev, multiplie les visites dans le pays. Il y est directement reçu par le roi Mohammed VI qui a donné le coup d'envoi de ce réchauffement lors de sa rencontre, en mars 2016, avec Vladimir Poutine à Moscou.

Le FSB et son homologue marocain, la Direction générale de la surveillance du territoire (DGST), coopèrent aussi de plus en plus étroitement dans la lutte contre le terrorisme. Les deux services traquent spécialement les aspirants terroristes marocains qui utilisent la Russie et le Caucase pour rejoindre Daech en Syrie. Et que dire du nucléaire civil, sujet très sensible de coopération avec Moscou, envisagé par Rabat.

Ce revirement géostratégique n'avait pourtant rien d'évident. La Russie est historiquement l'alliée de l'Algérie, frère ennemi du Maroc, qui soutient l'indépendance du Sahara occidental, territoire que Rabat revendique. Ces dernières années, Moscou avait multiplié les gestes de soutien en faveur d'Alger. Depuis 2016, c'est moins visible.

Les rapports franco-marocains n'ont quant à eux cessé de se dégrader. En 2014, Rabat a suspendu sa coopération judiciaire avec Paris après la

convocation, par un juge français, d'Abdellatif Hammouchi, chef de la DGST, visé par une plainte pour complicité de torture déposée sur le sol français par des citoyens marocains.

Au bout d'un an, la France a finalement fait machine arrière. Le fameux « partenariat d'exception » entre les deux pays, célébré par les diplomates, a été plus largement fragilisé par la quête de puissance du Maroc, soucieux de ne plus apparaître comme un « pré carré » français sur le continent. Le rapprochement très net dans le militaire avec Israël et la Russie en est l'illustration.

Bien que la France reste le premier investisseur étranger au Maroc et que 45 000 étudiants marocains soient présents dans l'Hexagone (premier contingent d'étudiants étrangers sur le sol français), le désamour est évident.

En germe avant mon arrivée au pénitencier de Zaki, ces rapports deviendront encore plus tendus par la suite. Le point culminant sera atteint en septembre 2021, quand Paris annonce une réduction conséquente de l'octroi de visas aux ressortissants des pays du Maghreb. Emmanuel Macron défend également le point de vue algérien au sujet du Sahara occidental.

Et pour couronner le tout, une crise diplomatique a lieu, en 2021, quand la presse relève qu'une partie de la classe politique française, dont Emmanuel Macron, a été espionnée via le logiciel israélien Pegasus. Selon de très nombreux médias, le pays derrière cet espionnage XXL serait le Maroc. Bref, le grand domino géopolitique n'est pas du tout à mon avantage.

La camionnette s'arrête devant un grand bâtiment blanc décati, dans le pur style néocolonial casablancais. Une demi-douzaine de véhicules identiques sont garés dans la cour.

Un long dédale de couloirs. L'air vicié, tiède est irrespirable. La destination finale est une petite pièce au premier étage mal aérée où sont

disposés quatre petits bureaux en métal gris. Deux seulement sont occupés par des inspecteurs, la clope au bec, plongés dans des magazines de voitures. « Attends là, quelqu'un va venir te chercher. »

Je n'ai rien bu ni mangé de la journée. L'horloge murale indique 16 h 37. Quelque temps plus tard, on m'entraîne dans un bureau plus spacieux. Un second officier est occupé à interroger un Ghanéen dans un anglais approximatif. Le flic essaie d'obtenir des informations sur comment le jeune homme a pu obtenir un faux passeport marocain.

« Je m'appelle Khalid et suis chargé des dossiers Interpol. Vous savez pourquoi vous êtes là ?

– Les Russes, j'imagine.

– Tout à fait. Ils ont émis un bulletin de recherche à votre encontre, que nous sommes chargés d'appliquer.

– La suite, c'est quoi ?

– Vous allez rester ici cette nuit et vous serez déféré devant un procureur demain. C'est lui qui décidera de la suite. »

Il me pose des questions dont il recopie laborieusement les réponses sur son ordinateur. Puis nous repartons dans les couloirs déserts qui ont tourné au lugubre à la tombée de la nuit. Dans un cagibi éclairé comme un Caravage se morfond un petit gros somnolent, affublé d'un bleu de chauffe parsemé de taches noires et graisseuses. Le préposé aux empreintes.

Après m'avoir enduit les doigts et les paumes d'une encre à la texture d'huile de vidange à l'aide d'un petit rouleau, il les appose dans tous les sens sur plusieurs feuilles quadrillées et m'indique de la tête un petit lavabo où finit d'agoniser un bout de savon à moitié fondu.

Je suis Khalid dans les couloirs pour rejoindre un escalier qui descend au sous-sol. Des cris, le bruit métallique de coups sur des barreaux se font plus précis au fur et à mesure que nous nous enfonçons dans les entrailles du bâtiment. Nous débouchons dans un espace en L. Une grande table entourée de comptoirs sur trois côtés et deux grandes étagères remplies de

boîtes de chaussures délimitent un long couloir bordé de part et d'autre de cellules aux barreaux en métal gris et un autre plus petit masqué par une cloison. Le quartier des femmes.

Un des plantons prend mon téléphone et l'argent, les range dans une des boîtes à chaussures et me tend un ticket usé jusqu'à la trame avec le numéro 68. Je suis littéralement jeté dans une cellule de vingt mètres carrés, surpeuplée, essentiellement des Africains. Le planton fait remarquer que la porte n'est pas fermée, à la différence des cellules voisines, pleines à craquer de jeunes Marocains, bourrés, défoncés à la colle, au shit, hurlant et insultant les gardes.

Les toilettes sont au fond du couloir. Pas de portes, une saleté repoussante. Un marigot après le passage d'un troupeau de bisons.

Je remercie le bon Dieu pour mon hyposmie. Ma chimiothérapie après mon lymphome a flingué une partie de mes facultés olfactives.

Je cherche un coin où pouvoir m'allonger. En repoussant nombre de pieds et bras intriqués, je dégage un espace suffisant pour me mettre en boule, mon livre posé sur le sol en guise d'oreiller. Je ferme les yeux, tente de faire abstraction des cris, de la chaleur étouffante de tous ces corps entassés.

J'ouvre les yeux de temps en temps. Une masse de corps noirs et luisants ondule comme du varech à marée basse. Leurs murmures sont couverts par les cris et les vociférations de nos voisins. La cellule dégage autant de chaleur qu'une centrale thermique et je n'ai rien bu de la journée. J'ai du mal à respirer comme si on m'avait enfoncé une serviette humide au fond de la gorge. Mes vêtements froissés, imbibés de sueur mêlée à celle de mes compagnons d'infortune, me collent à la peau.

Khalid vient me récupérer le matin de bonne heure. Je suis ensuite conduit dans une autre cellule à l'étage où attend la fournée du jour pour le procureur. Des Marocains souvent très jeunes, le regard de chiens maltraités. Je suis le seul étranger.

Je garde mon calme et ma sérénité. Mon mode de fonctionnement m'évite de m'angoisser et de tout de suite me concentrer sur comment intégrer les différentes options pour me sortir des problèmes. Pour le moment, pas d'options en vue, je décide de me concentrer sur ma respiration et de m'isoler. Il faut savoir accepter ce qui échappe à notre contrôle, et surtout ne pas se victimiser. J'ai vécu sur la ligne fine qui sépare la légalité de l'illégalité, survécu à près de vingt-cinq ans de Russie, ce qui m'arrive maintenant est presque anecdotique.

Tassés comme des poulets en cage dans un fourgon cellulaire, nous roulons en direction de la périphérie. Le Casablanca des affaires a cédé la place au Casablanca de la zone et de la pauvreté. Des terrains vagues, des barres d'immeubles crasseux, délavés par l'air marin.

Une multitude bigarrée se tasse devant une porte grillagée. Des femmes surtout, voilées, beaucoup de *hijabs*. Des familles espérant apercevoir un fils ou un mari. Le fourgon enclenche sa sirène et comme un brise-glace se fraye un chemin à travers cette marée humaine.

La porte s'ouvre et deux gardes se précipitent pour la refermer. Quelques chanceux arrivent à se faufiler à l'intérieur et à rejoindre un autre attroupement qui se rue au cul de la camionnette.

Les matons sortent leurs gourdins pour dégager la porte. Les cris jaillissent de toutes parts. Des appels, des prénoms. Aveuglé par l'accablant soleil d'août, assourdi par les hurlements, j'ai du mal à reprendre mes esprits. Un des flics me donne une bourrade dans le dos et j'avance comme un somnambule entre une haie de visages éructant et excités.

La justice locale va être servie dans un bâtiment de plain-pied, à la façade lépreuse. L'affluence dans le hall est celle d'une gare parisienne un jour de départ en vacances.

Une tête connue sort du lot. Pierre, mon avocat, du haut de son mètre quatre-vingt-dix émerge comme une vigie. Je m'approche de lui malgré Khalid qui tente de faire barrage.

« Il y a quoi là-dedans, c’est interdit intervient le garde.

– De l’eau, un sandwich et des cigarettes. Mon client est malade. C’est une grave entorse aux droits de l’homme, je vais déposer une réclamation au consulat de France.

– C’est bon, vous pouvez garder le sac. »

Le procureur tripote mon passeport les yeux rivés sur plusieurs feuillets. La notice Interpol.

« Vous faisiez quoi en Russie ?

– Je suis décorateur, j’ai décoré plusieurs restaurants, discothèques.

– Pourquoi les Russes vous réclament-ils ?

– Pour me prendre de l’argent, c’est comme cela que ça se passe là-bas.

– Vous vous êtes enfui du pays, pourquoi ?

– Mon client est malade, il a une leucémie, intervient Pierre. Les soins dont il a besoin ne sont pas disponibles en Russie. Nous demandons qu’il soit placé aux arrêts à domicile pour des raisons de santé. »

Le procureur a posé mon passeport et joue avec un stylo à bille, le faisant tourner entre ses doigts. « Je ne peux rien faire. Il s’agit d’un dossier Interpol qui doit être traité par le procureur général du roi. Ma tâche est uniquement de le faire transférer à la prison de Rabat en attendant son audience. Dans une semaine je pense. »

En sortant du bureau du procureur, Pierre tente de me rassurer en me confiant que mes chances de retourner à Moscou sont très faibles. Il positive en constatant que nous avons une semaine pour préparer ma défense et me demande si j’ai des contacts qui pourraient nous aider.

Je pense immédiatement à Jack Lang, il a de bonnes connexions au Maroc. J’ai fait partie dans les années 1990 d’un groupe de réflexion qui le conseillait. Mes rapports avec l’ancien ministre de la Culture de François Mitterrand sont restés chaleureux. Aujourd’hui à la tête de l’IMA, s’il peut faire quelque chose, il le fera. Avant de nous quitter, Pierre me dit qu’il doit

aussi trouver un avocat marocain, ce qui est obligatoire, et prévenir l'ambassade de France.

Dans la camionnette de la sécurité nationale, contre 100 dirhams, le garde me rend mon téléphone pour que je puisse appeler Julia et la rassurer. Allongé sur l'étroite banquette en bois, j'évite de penser à la suite du programme. Le Maroc n'est pas réputé pour être un pays de droits.

La circulation est dense. Le samedi en août, les Casablancais se ruent sur les plages de Bouznika ou Mohammedia. Sortie de l'autoroute, la traversée de Salé. Des champs mités comme des moquettes de salles d'attente se succèdent. Au loin, comme une tache lépreuse dans le paysage, un bâtiment sinistre, le pénitencier de Zaki. Construit en 1989 pour accueillir 2 500 détenus, il en héberge en réalité plus de 6 000. Salafistes, islamistes, criminels, journalistes et lanceurs d'alerte.

L'enceinte comprend aussi un quartier pour les militaires et les étrangers. Les conditions de détention sont telles que la presse locale parle d'un Guantanamo marocain.

La grande porte en métal blanche, piquée de taches de rouille, coulisse en grinçant. Un planton hors d'âge, fatigué derrière son guichet grillagé, prend mon passeport, le téléphone, les euros et 3 000 dirhams. Je signe un reçu pour mon argent qui sera mis sur mon compte cantine.

Le vieux garde me tend un Post-it avec mon numéro de matricule : 3487. Pas de fouille, je peux conserver mon sac avec le Kessel et mes provisions. Je suis ensuite dirigé vers ce qui doit être la salle d'écrou. Une petite pièce envahie par une nuée d'adolescents qui occupent chaque recoin de l'espace. Debout, assis, accroupis. Comme tous les ados, ils semblent porter le poids du monde sur leurs frêles épaules.

« C'est le samedi, il y a beaucoup de nouveaux arrivés, dit un gardien moustachu et souriant, attends-moi ici, on va prendre ta photo, puis je vais te conduire dans ta cellule. Tu es dans le quartier A, avec les militaires et

les étrangers, tu verras, c’est le mieux. » Un fonctionnaire me photographie avec un petit appareil digital relié à un ordinateur portable.

Le couloir donne sur une grande cour arborée de palmiers rabougris, entourée par un quadrilatère de galeries. Tout est peint en blanc et bleu aux couleurs de Mogador.

Une rangée de cellules borde la partie ouest. Les occupants écrasés par la chaleur, en slip, avachis, couchés par terre. Une vision surréaliste. J’ai l’impression de me mouvoir dans un décor de cinéma tel un figurant dans une série sur les prisons exotiques.

Après avoir passé plusieurs grilles, le garde ouvre une lourde porte en métal qui débouche sur un grand hall carrelé délimité de part et d’autre par des portes grillagées qui donnent sur deux longs couloirs de cellules et un préau. Trois taxiphones sont fixés sur le mur de gauche.

Nous prenons l’escalier qui monte à l’étage supérieur. Encore un long couloir de cellules. Le moustachu s’arrête devant le numéro 47. Vingt-cinq mètres carrés, une trentaine de détenus pour dix lits superposés. Les moins chanceux dorment par terre, têtes bêches sur des couvertures empilées en guise de matelas.

Un jeune Marocain me tend la main : « Je m’appelle Mustapha. Tu viens d’arriver ? Ne t’inquiète pas, je vais te trouver une place. » Il se fraye un passage vers ce qui a l’air d’être son lit, retire une couverture qu’il pose par terre.

« Tu peux prendre mon lit ce soir, on verra demain comment on pourra s’arranger.

– C’est gentil, mais je peux dormir par terre.

– Non, non, pas du tout, tu dors sur le lit. Tu as besoin de quelque chose ? Tu veux manger ?

– Non merci, j’ai de l’eau, ça suffira pour ce soir. »

La plupart des couchettes inférieures sont fermées par des couvertures ou des serviettes. Des paquets débordent sous les lits. De la bouffe, des

ustensiles de cuisine, des vêtements. Nous rejoignons un groupe de quatre, agglutiné autour d'une casserole cabossée dans laquelle crépite une résistance électrique branchée sur un des plafonniers.

« Tu veux un thé à la menthe ?

– Si c'est possible juste l'eau et la menthe, pas le thé.

– En berbère on dit un thé *khori,* avec du sucre ?

– Oui, s'il te plaît.

– Tu as fait quoi ?

– Un problème avec les Russes et Interpol, et toi ?

– Nous, on est tous des militaires. Beaucoup de déserteurs. On travaille dans la prison. On nettoie, on sert la nourriture, on bosse en cuisine. » Il me raconte que, de l'autre côté, sont enfermés les islamistes, les terroristes sahraouis. « Eux sont plus de soixante dans la même cellule, parfois cent. »

Nous discutons un moment puis je m'écroule de sommeil, sonné par ma journée. La seule option pour survivre à tout ça : m'adapter et évoluer, au sens darwinien du terme, dans ce nouveau biotope qu'est la prison. Ma vie ici ne s'est pas arrêtée, elle a juste changé de cadre. Je dois faire abstraction du reste et m'adapter comme je peux.

CHAPITRE 13

> « Le mot le plus ancien de la littérature occidentale, celui sur lequel s'ouvre l'*Iliade*, est le mot "colère". C'est cela. Parler, c'est se mettre en colère contre ce silence, dont les vents sont les seuls vrais poètes. »
>
> NICK TOSCHES, *Confessions d'un chasseur d'opium*

L'aube s'est levée. Le ciel est exsangue, délavé par la lumière crue d'un soleil pâle comme un vampire. Pas un souffle d'air, la chaleur étouffante semble avoir figé les hommes et la poussière. Un garde vient me chercher pour me conduire dans une nouvelle cellule à l'étage du dessous, la numéro 1.

Changement de décor. La pièce est spacieuse, bien rangée et respire la propreté. Onze lits superposés disposés en U, avec une rangée centrale. Les étages du bas sont tous occupés. Dans la partie supérieure, trois seulement sont habités. Le reste sert d'espace de rangement. Sur la droite, une cuisine carrelée équipée de réchauds, de bouilloires électriques, d'un toaster et d'un gril. Une rangée de fenêtres donne sur la cour et laisse passer une brise marine anémique et des nuages de poussière.

La moyenne d'âge tourne autour de la cinquantaine à deux ou trois exceptions près. « *Salam aleikoum*, bienvenue chez nous, dit un grand escogriffe aux tempes argentées, je m'appelle Karim, mais on m'appelle colonel. Vous avez l'air un peu perdu, ne vous inquiétez pas, on va s'occuper de vous. » Je réalise que je suis sale, pas rasé, l'air hagard.

Dans la minute, je suis muni d'une serviette, d'un tee-shirt gris, d'un bermuda à gros carreaux beiges, d'une paire d'espadrilles Nike, d'un gel douche, d'une brosse à dents, d'un tube de dentifrice et d'un rasoir jetable. Après avoir pris une douche froide dans les toilettes, Karim m'invite à partager le petit déjeuner avec son collègue.

Karim et Abdu, deux colonels de pompiers. Presque des jumeaux, l'un a des cheveux, l'autre pas. La soixantaine, grands et maigres, toujours bien rasés, propres sur eux, avec cette autorité qu'ont les gens habitués à commander et à être servis. Ils attendent leur procès depuis plus de deux ans. Ils sont accusés d'avoir fait payer des aspirants pompiers pour accepter leurs dossiers. Leur adjoint les a balancés pour prendre leur place et encaisser l'argent. Tout le monde, gardiens y compris, s'adressent à eux par leur grade.

Les règles de la cellule sont simples. Je peux acheter un téléphone, commander de la nourriture et divers produits de base en passant par leurs familles, et je devrais participer au fonds commun. Il y a aussi une cantine. Ils me prêtent un téléphone pour que je puisse téléphoner à Julia et Saïd pour qu'ils organisent l'intendance.

Les contours de mon nouvel univers carcéral commencent à se dessiner. En étant raisonnablement positif, cela aurait pu être pire, surtout comparé à ma brève expérience dans les geôles russes. J'attends Pierre et sa vision du dossier pour avoir une idée plus claire de ce qui m'attend.

Je suis installé sur une couche en hauteur. Mon voisin de palier s'est réveillé. Presque un gamin, un visage poupin entouré de cheveux bouclés châtain foncé. Une bonne bouille. Il se gratte la tête et me dévisage, l'air surpris.

Toute la nuit, j'essaie de mettre mon cerveau en mode veille et de repousser les assauts répétés d'une légion de pensées toxiques. Ma santé mentale et ma survie exigent que je me concentre sur cette nouvelle réalité et sur l'instant présent, un jour après l'autre.

La prison est munie d’une bibliothèque située au bout du couloir du quartier où j’ai passé ma première nuit. Une grande cellule peinte en blanc, les murs couverts d’étagères croulent sous les livres. Derrière un bureau siège Zakaria, le bibliothécaire. Il flotte dans une djellaba blanche, une petite trentaine, une barbe noire et un regard chaleureux teinté de mélancolie.

Gendarme intègre dans les FAR, les Forces armées royales, il a vidé le chargeur de son arme de service dans le corps de son supérieur. Un officier malhonnête et corrompu jusqu’à la moelle dont il était devenu le souffre-douleur.

Poussé à bout par une séance d’insultes particulièrement salées où la moralité de sa sœur et de sa mère a été évoquée dans des termes peu élogieux, il a pété les plombs. Un peu comme Zidane, mais en lieu de coups de boule, il a balancé des balles de 7.65. Un juge militaire lui a collé trente ans. Son procès d’appel est en cours, il ne se fait guère d’illusions. La lecture est devenue sa seule fenêtre sur un monde qu’il ne reverra pas de sitôt.

La bibliothèque est bien remplie. Il y a une section étrangère, anglaise, espagnole et allemande, mais la plupart des ouvrages sont en français. Une sélection éclectique.

Sur la première étagère se côtoient, entre autres, les *Entretiens et conférences* de Georges Perec en deux volumes, *Le Journal de Spandau* d’Albert Speer, *La Rose du Cimarron* de James Lee Burke, le premier tome de *Vernon Subutex*, ou encore *Le Royaume* d’Emmanuel Carrère ou *Berezina* de Sylvain Tesson.

Bientôt, Zakaria devient mon guide, il m’explique les us et coutumes de Zaki. Un jour, alors que nous nous promenons dans la cour, il me désigne un grand type aux cheveux blonds. « C’est un Interpol comme toi. Un Français de Marseille, mais recherché par les Suisses. Il paraît qu’il

recrutait pour Daech, il se dit salafiste, mais il est surtout bien dérangé de la tête. Il est arrivé deux semaines avant toi. »

Ma rencontre avec le djihadiste marseillais fut le seul épisode un peu violent de mon séjour. Ce jour-là, je joue aux échecs dans la cour avec Renwick, un Anglais avec qui j'ai sympathisé, quand le Marseillais s'approche de nous. Vêtu d'une djellaba blanche, une calotte posée sur ses cheveux blonds qui lui pendent sur les oreilles telles des ficelles, chaussé d'une paire de Nike Air flambant neuve et fausse. Avec ses chaussettes imprimées qui tirebouchonnent, il avait un côté jihadiste d'opérette.

« *Salam aleikoum*, je m'appelle Mohamed et prends le gagnant, dit-il avec un fort accent du Sud.

– Désolé, on ne joue pas avec ceux qui se prennent pour Ben Laden. Je lui réponds sans lever les yeux de la partie.

– Qu'est-ce que tu me cherches, toi ? Pourquoi tu me manques de respect ?

– Lâche-nous, on joue. »

Le Marseillais me pousse brutalement du pied. Je me lève d'un bond, lui saisit la barbe et le tire vers le sol. Les mains du barbu s'agrippent aux miennes pour essayer de relâcher la pression, l'air ahuri d'un mec qui vient de se faire éjecter d'un avion sans parachute. D'un coup, il se met à pleurer.

Le gardien se met à courir dans notre direction : « Monsieur Michel, qu'est-ce que tu fais, les bagarres c'est interdit, calmez-vous sinon c'est le cachot pour tous les deux. »

Calmé, je me demande ce qui m'a pris. Ces montées de *speed* étaient fréquentes dans ma jeunesse. Je n'avais pas choisi à l'époque la Gauche prolétarienne pour son gandhisme. Avec le temps, les arts martiaux, le rugby puis la méditation m'ont apporté plus de sérénité et une bien meilleure maîtrise de mes pulsions.

L'univers carcéral a redistribué les cartes et exacerbé cette colère qui couve et que je n'ai jamais su éradiquer. Elle remonte à la surface comme

des bulles oléagineuses. Je ne sais pas ce qui aurait pu se passer si le Marseillais avait répondu à mes provocations. Je dois approfondir mes exercices de respiration, ma méditation pour mieux me maîtriser

Selon Zakaria, les « Interpol » seraient ici une bonne douzaine. Il affirme aussi que des rumeurs traînent dans la cour de la prison sur les largesses de l'organisation internationale qui expliqueraient des délais d'extradition anormalement longs, jusqu'à plus d'un an.

Mon moral vient d'en prendre un coup. Je regarde en plissant les yeux les colonnes de poussière tournoyer dans le ciel couleur de lait caillé. Un an, cinquante-deux semaines, trois cent soixante-cinq jours, une éternité.

Je passe une grande partie de mon temps dans la cour avec Renwick, l'Anglais. Il est recherché par le FBI pour des opérations peu orthodoxes sur le marché des cryptomonnaies. La justice américaine le suspecte d'avoir mis au point un système de Ponzi, c'est-à-dire un montage financier frauduleux consistant à rémunérer ses clients par les fonds apportés par les derniers investisseurs recrutés. Il risque une vingtaine d'années de prison ferme aux États-Unis.

Il m'a intégré à son groupe de sport avec deux autres « Interpol », des Espagnols tombés pour trafic de shit. Le camion frigorifique de leur compagnie d'import-export s'est fait serrer au poste de douane de Tanger avec sept tonnes de résine qui provenait de Ketama, paradis marocain des amateurs de cannabis.

Le shit au Maroc est produit au Nord dans le Rif, puis est acheminé dans l'extrême Sud à Dakhla, capitale de la pêche, où il est conditionné avec le poisson avant de partir pour l'Europe en passant par Tanger. Ils risquent dix ans de prison. Après une longue séance d'abdos et pompes, je leur avoue que les Russes me poursuivent notamment pour trafic de drogue international alors qu'ils n'ont saisi dans mon appartement qu'un sachet d'herbe de 5,8 grammes. Ils ne peuvent s'empêcher de pouffer de rire, « on

va t’appeler Pablito, maintenant, Pablito Escobar, le plus gros dealer de la prison ».

La veille de mon audience devant le tribunal, je revois Pierre, accompagné de Driss, l’avocat marocain qu’il a trouvé. Pierre a contacté Jack Lang qui est choqué me dit-il de ce qui m’arrive. « Il prépare une lettre pour le secrétaire particulier du roi et va voir ce qu’il peut faire avec le ministre de la Justice en France, il te passe ses amitiés. »

Pierre dit aussi avoir envoyé une lettre à la Cour de justice de l’Union européenne pour bloquer une éventuelle extradition. Je lui réponds de laisser tomber, ça ne sert à rien, et ce type de démarche prend généralement des années. Nous devons nous concentrer sur l’assignation à domicile.

Nous sommes le 17 août, le jour du procureur est enfin arrivé. Un gardien est passé après le dîner me demander d’être prêt à 6 h 30. La double porte de l’entrée s’ouvre en grinçant. Comme un troupeau d’ovins mené à l’abattoir, la masse des prisonniers se rue vers la sortie.

Un garde en treillis, avec deux barrettes sur les épaules monte sur un banc et hurle. « Interpol, restez dans la salle ! » Dans le hall ne restent que deux Turcs, Renwick et moi.

Deux flics en civil nous menottent par paire et nous installent dans une camionnette. Le van fait un détour par le quartier des femmes pour prendre une détenue. Elle a moins de trente ans, toute menue avec des yeux gris qui brûlent d’une énergie qu’elle a du mal à contenir.

« Salut les gars, vous aussi, Interpol ?

– Oui, et toi pourquoi tu es là ?

– Je me suis enfuie d’Algérie parce que mon mari me cognait tous les jours, et je suis venue au Maroc en attendant de rejoindre ma sœur à Marseille.

– Comment ça se fait qu’Interpol te recherche ?

– Il a payé un juge pour ça, dans l’islam tu n’as pas le droit de quitter ton mari.

– Tu es en prison depuis longtemps ?

– Deux mois, c'est ma dernière visite ici, le procureur maintenant doit trancher. »

Interpol que je pensais être une organisation sérieuse, a traîné un certain nombre de casseroles au début des années 2010. Une partie de son financement privé provenait à l'époque de multinationales, dont les plus importantes sont la Fifa, Philip Morris ou Sanofi. Le président chinois de cette instance qui coordonne l'action des polices nationales de ses 195 pays membres est aussi un vieil ami de la Russie dont le régime multiplie les notices rouges afin de museler ses opposants.

Il s'agit de Meng Hongwei, ex-cadre d'un service de renseignement chinois (Gonganbu) qui était chargé de consolider les relations bilatérales avec le FSB dans les années 2000[1]. Je ne le sais pas encore, mais un an plus tard le dirigeant chinois disparaîtra et réapparaîtra comme par magie, menottes au poignet, dans son pays où il sera condamné à treize ans de prison pour corruption.

À l'époque, l'un des trois vice-présidents d'Interpol est aussi un Russe, Alexander Prokopchuk, que le quotidien britannique *The Times* qualifie d'« agent du KGB ». Le *silovik* tentera même de ravir en 2018 la présidence mais sera battu dans un scrutin assez serré par le Sud-Coréen Kim Jong-yang, qui laissera sa place en 2021 à un général émirati accusé de torture.

Les policiers eux-mêmes le concèdent, les notices rouges sont trop souvent émises sous demande de bureaux Interpol locaux corrompus jusqu'à la moelle, sans véritables vérifications préalables.

Les Russes auraient pu aussi bien me mettre sur le dos l'assassinat de la journaliste Anna Politkovskaïa ou celui de Boris Nemtsov, abattu près de la place Rouge à Moscou en 2015.

Moscou, à l'instar de Pékin, use de ces notices comme d'une arme politique et ce n'est que trop rarement qu'Interpol décide de les retirer. Il suffit de songer au pacifiste Dolkun Isa, réfugié en Allemagne et défenseur

des droits des Ouïghours, une minorité chinoise persécutée. Durant dix-neuf ans, il a été sous le coup d'une notice rouge pour « terrorisme » émise par Pékin.

La jeune Algérienne est la première à passer devant les juges. Au bout de cinq minutes, elle revient au bord des larmes. Les magistrats la renvoient en Algérie. Délai entre dix et douze mois.

Vient ensuite le tour des Turcs. Ils sont réclamés par Ankara pour leurs liens avec Fethullah Gülen, prédicateur et fondateur du mouvement Hizmet, puissant mouvement ésotérique inspiré du soufisme et ennemi juré d'Erdogan. Le tribunal se prononce contre l'extradition.

Pour Renwick comme pour moi, l'audience est brève. Nous déclinons nos noms et nationalités, le juge indique que nos dossiers respectifs ne sont pas encore arrivés et lève la séance. Mon avocat n'évoque même pas ma demande d'arrêt à domicile. Retour à la case prison.

Les semaines qui suivent sont pénibles. De mauvaises nouvelles et rumeurs font monter la tension dans la prison. Les paniers repas des familles sont brusquement interdits. Finis les tagines, les couscous faits maison et les sucreries. L'administration est fatiguée d'y trouver en permanence des téléphones ou du shit.

Surtout, Zaki va bientôt fermer. Tous les détenus doivent être transférés dans d'autres établissements. Les « Interpol » et ceux en attente de jugement seront « mutés » à Arjat 1 ou Arjat 2. Deux prisons situées à trente kilomètres à l'est de Salé. Des établissements prétendument modernes construits aux normes européennes.

La date butoir s'étale entre un et trois mois. Les premiers à partir seront les blocs de droits communs et les islamistes. Joël, mon jeune frère, est venu s'installer au *riad* pour être plus proche de moi. Il me rend visite régulièrement et m'apporte livres, vêtements et des nouvelles fraîches sur mon dossier.

Les jours s’égrènent et le dossier des Russes n’arrive toujours pas. Pierre me remonte le moral en me disant que le Premier ministre français, Édouard Philippe, sera en visite à Rabat mi-novembre 2017. Jack Lang lui a fait passer une note sur mes problèmes.

Mauvais *timing*, le lundi 9 octobre, vingt-quatre heures avant que l’avion du Premier ministre russe, Dmitri Medvedev, n’atterrisse à l’aéroport de Rabat-Salé pour une visite de deux jours, je suis de nouveau convoqué au tribunal. J’apprends que les Russes ont enfin fait parvenir un dossier. Il est incomplet, à peine traduit, mais contient une lettre de l’ambassadeur russe au Maroc, Valery Vorobiev.

Celle-ci est assez dure et soutient que je suis un dangereux criminel recherché par la fédération de Russie au titre de trafic de drogue et de trafic d’êtres humains. Le texte est une succession de *fake news* et assène le plus sérieusement du monde que l’autorité palestinienne décidait du tarif des filles dans le club.

Vorobiev conclut que je dois être remis aux autorités russes, et en contrepartie Moscou s’engage à une totale réciprocité avec le Maroc. Une décision sera prise sous huit jours, annonce le juge.

Pas de surprises, les diplomates russes sont totalement inféodés au FSB. Mon extradition vers la Russie est entérinée au bout de trois jours. Aucune date n’a été fixée quant à mon retour au pays des *siloviki*, mais le délai tourne autour de douze mois, me dit-on. Les Marocains justifient leur racket sur l’argent d’Interpol par des procédures aussi absurdes que compliquées.

Le dossier doit être envoyé au ministère des Affaires étrangères qui le fait suivre au ministère de l’Intérieur, lequel l’envoie à la police locale pour une enquête de voisinage. Il remonte ensuite pour être expédié au bureau du Premier ministre qui le signe, le transfère au ministre de la Justice avant d’être renvoyé à son collègue de l’Intérieur pour exécution.

1. « L’homme de la coopération antiterroriste », Intelligence Online, 7 avril 2006.

CHAPITRE 14

« L’erreur de la plupart des religions est de se battre contre le mal au lieu d’essayer d’apporter de la lumière. »

JULIE D’ANTIOCHE

Le transfert des premières fournées de prisonniers a débuté. Zakaria fait partie du lot, et la bibliothèque est fermée. Une rumeur persistante dit qu’ils vont être mutés à Arjat 2. L’établissement le plus moderne et le plus sécurisé. Pour nous, ce sera Arjat 1.

Le directeur n’a pas fait l’effort de se déplacer, le gardien chef se charge de faire le décompte et nous dirige vers les fourgons. Nos baluchons sont restés dans la cour et seront acheminés à part. Les premiers arrivés ont la chance de se tasser sur les petites banquettes en bois, les autres, restés debout, valdinguent à chaque virage et coup de frein.

Nous roulons en rase campagne, l’air devient plus sec au fur et à mesure que nous nous éloignons de la mer. Nous rejoignons notre destination au bout de quarante minutes.

La lourde porte franchie, nous sommes regroupés dans une grande cour centrale entourée de bâtiments blancs de deux étages, bordée par une grille peinte en bleu. Le soleil est déjà haut et nous caresse dans un ciel bleu immaculé. Le tout dégage une première impression de calme et de propreté.

Le nouveau directeur nous attend avec son équipe pour un discours d'accueil. Trapu, un embonpoint généreux, une calvitie avancée, il est vêtu d'un jean et d'un blouson en cuir sur une chemise bleu ciel. Son regard est intelligent et ouvert.

Après nous avoir souhaité la bienvenue, il nous rappelle le règlement. Ceux qui seront pris avec un téléphone iront au cachot pour trente jours. Même tarif pour les bagarres.

Le discours terminé, nous attendons encore deux bonnes heures pour être enregistrés. De retour dans la cour, nous avons la mauvaise surprise de retrouver nos baluchons éventrés et nos sacs de provisions à moitié vidés. Le directeur vient s'excuser en assurant qu'ils ont été livrés de Zaki dans cet état. La plupart des prisonniers se plaignent que leurs cartouches de cigarettes ont disparu.

La fouille est sévère, un *hacker* se fait prendre avec un petit Nokia planqué dans son imposant chignon. Direction immédiate : le cachot. Le reste de la troupe est conduit à travers de longs couloirs et plusieurs portes grillagées vers une petite cour, le bloc A.

Un aquarium central délimite deux zones. Une porte en métal de part et d'autre qui mène à un couloir et un escalier. Un taxiphone est posé sur la partie gauche, le combiné décroché et attaché au grillage par une paire de menottes.

Un garde ouvre la porte de séparation grillagée du couloir, puis c'est la ruée. Les Marocains piquent un sprint en se bousculant et en se poussant sans ménagement. Les premiers arrivés se jettent sur les couchettes du bas. Les colonels m'ont gardé une place avec eux, et Renwick rejoint la cellule voisine.

La cellule est minuscule, conçue pour huit personnes, peinte en blanc, elle ressemble à une cabine de bateau. Quatre couchettes en béton en bas, quatre en haut, séparées par un couloir de moins d'un mètre. Au fond, des toilettes et des douches séparées. Pas d'eau chaude.

Deux fenêtres grillagées donnent sur la cour et laissent passer un peu de lumière et un filet d'air. Pas de cuisine, et peu de place pour les affaires personnelles. Les normes européennes. La modernité marche à reculons, comme l'a si justement écrit Sylvain Tesson.

Les colonels ont organisé le casting. De Zaki, ils ont gardé une partie des flics et ajouté un gamin d'une vingtaine d'années. La prison au Maroc n'a pas aboli les différences de classe. Les *microbes*, comme on les appelle, sont en général des Marocains pauvres, sans soutien de leurs familles. Ils sont nourris et, en contrepartie, font le ménage, la lessive, la vaisselle.

J'installe mes couvertures sur la couchette du haut près de la porte.

Le colonel finit par imposer son autorité sur le quotidien de la cellule. La tension est sur courant alternatif.

La première nuit, 5 heures du matin, la lumière s'allume, et la prière de la nuit démarre. Priez si vous voulez, je leur demande gentiment, mais sans lumière et à voix basse, la cellule est minuscule, ça résonne.

Ils font comme s'ils ne m'avaient pas entendu et continuent à prier à voix haute.

Je me mets à genoux, les mains jointes et commence à réciter le *Pater noster* à voix haute : « Notre père qui êtes aux cieux, que ton nom soit sanctifié, que ton règne arrive sur terre comme aux cieux… »

Qyiam al layl, s'arrête brusquement.

« Tu te conduis mal, tu es dans un pays musulman, tu dois nous respecter, intervient Karim.

– Je vous respecte, mais le respect est mutuel, si vous voulez prier la nuit, c'est votre choix, le mien c'est de dormir. »

Je mets mon bonnet sur les yeux et remonte la couverture. J'ai du mal à me rendormir. Le futur proche s'annonce agité.

Le matin, Karim se réveille mieux disposé.

« Pas de rancune pour hier soir ? Blanc comme neige ? Il faut qu'on parle de l'organisation. On a droit à une première visite familiale, il faut se

mettre d’accord sur ce dont on a besoin et répartir les tâches, pareil pour le téléphone, on en a trouvé un. Il coûte 4 000 dirhams, nous sommes cinq dessus, cela fait 800 dirhams par personne, tu es partant ? »

Ma contribution est d’acheter un réchaud électrique à deux plaques pour pouvoir cuisiner dans une petite pièce au bout du couloir, des petits tabourets pliants et des tapis de sol que Joël me livrera à sa prochaine visite. Entre-temps nous continuons à manger à même le sol en béton.

L’exiguïté des cellules exacerbe les tensions, la cohabitation est plus compliquée. J’ai quand même réussi à imposer une certaine forme d’autorité après l’incident de la prière, on me laisse tranquille. Grâce au directeur et à quelques gardiens que je paye, la discipline est plus souple et le fait de pouvoir se promener à l’intérieur de la prison est agréable. Seul point noir, l’administration nous a livré trois nouveaux pensionnaires qui dorment par terre.

Je ne suis ni abattu ni résigné. Je me suis déjà adapté aux nouvelles normes de la prison et à cette nouvelle réalité. Joël m’a mis au courant des dernières nouvelles reçues de Moscou. Ilya est resté mon avocat, et Vadim lui a ajouté un avocat d’un gros calibre, ancien ponte du FSB.

Mes anciens collègues n’ont pris que des amendes légères. Les formalités marocaines sont certes longues, mais je profite de ce que la vie ici peut m’apporter de positif en faisant abstraction du reste. Il fait beau, je peux faire du sport, lire, écrire.

J’ai l’espoir à terme d’être muté à l’infirmerie. Jack Lang est intervenu. Sylvie, la jeune femme en charge des problèmes sociaux de l’ambassade, fait accélérer le transfert de mon dossier médical et dépose une demande formelle du consulat.

Un matin, le gardien chef vient me chercher à la cuisine où je finis de préparer un plat de pâtes. *Tagliatelle e fagioli* avec le plat du jour de la prison, la *lubia*, une soupe de haricots. « Va préparer tes affaires, tu es transféré à l’infirmerie. »

Celle-ci est située de l’autre côté de la cour centrale. Un petit hall d’accueil avec trois bureaux de consultation et un aquarium central. Deux grilles fermées de part et d’autre donnent chacune sur un couloir et cinq cellules en enfilade qui débouchent sur une cour de promenade.

Larsen, le garde du quartier, un vieux aux cheveux blancs et au regard fatigué, me conduit dans ma cellule, où je retrouve Tony l’Espagnol, transféré pour soigner son diabète.

La chambre est spacieuse, quatre lits avec de vrais matelas, dont trois sont occupés. Les murs sont blancs, fraîchement repeints. Il y a une douche avec de l’eau chaude et deux fenêtres qui laissent passer les rayons du soleil. Un réchaud à deux plaques, posé sur une table dans le couloir, permet de cuisiner. Le grand luxe.

Tony l’Espagnol me présente les deux autres occupants. Karl, un chef autrichien qui s’est fait coincer à la douane de Casablanca avec cinq kilos de shit, et Mohamed, un Marocain de soixante ans tombé pour escroquerie.

« Tu verras, ici ça n’a rien à voir avec les autres blocs. On nous fout une paix royale. On a notre petite cour privative, et les cellules sont ouvertes presque toute la journée, les gardiens sont cool. Il y a un poste dans le hall, quand les consultations sont terminées, on peut téléphoner avec une carte à peu près quand on veut avec un paquet de Marlboro par semaine pour le garde. Pour les mobiles, il faut faire gaffe, si on se fait attraper, on est viré de l’infirmerie. La médecin-chef est une femme, compétente, elle fait ce qu’elle peut, mais on est surtout en contact avec l’infirmier chef, Chakib, un jeune type sympa mais débordé, il y a trop de prisonniers, ils sont en sous-effectif. Il y a deux étrangers dans l’autre couloir, un Américain et un Français, deux pédophiles, ils sortent peu de leur cellule, on les voit juste à la promenade. »

L’infirmerie est un monde à part, privilégié, une liberté relative de mouvement et l’accès à la cour six heures par jour rendent l’atmosphère plus respirable. Le seul point noir est la présence de tuberculeux. La

maladie a refait surface au Maroc et ailleurs, comme en Russie. La promiscuité carcérale agit comme un incubateur.

L'humidité et la poussière ont exacerbé un vieux fond de bronchite chronique que je traîne depuis une pneumonie attrapée à Moscou. Je tousse beaucoup depuis la fin de l'automne. Le médecin a reçu mon dossier médical, et après une brève consultation m'a organisé une série d'examens à Rabat pour vérifier l'état de mes poumons et de mon lymphome.

Un matin ensoleillé de novembre, Larsen vient me chercher. Deux gardes m'attendent dont un gendarme en treillis, armé d'un pistolet à la taille. Les traits durs, barrés par une moustache. Il me tend un pyjama rayé noir et blanc qu'il a sous le bras, et m'ordonne de le porter pour aller à l'hôpital.

Je reste les bras ballants et le regarde droit dans les yeux.

« Je suis désolé, mais je ne peux porter ça. Ces pyjamas rayés représentent toute l'horreur du nazisme, et la famille de ma mère en a beaucoup souffert. Par devoir de mémoire, Je refuse de les mettre, sinon raccompagnez-moi dans ma cellule. »

Le garde me fixe, ahuri, dépassé par le tour que prend la conversation, et part en courant chercher le directeur qui arrive immédiatement, l'air ennuyé. Son ton est doux, compréhensif.

« Monsieur Michel, vous devez aller à l'hôpital, nous avons reçu des consignes sur votre état de santé, mais nous avons trouvé une solution. »

Je dois mettre la veste sur mon dos et tenir le pantalon devant moi le temps de passer les caméras situées à la sortie, ensuite je pourrai m'en servir de coussin dans le fourgon.

La gentillesse et le sens de la débrouille des Marocains.

Le temps est maussade. Des masses de nuages crayeux défilent et filtrent la lumière au-dessus des mornes paysages de la banlieue de Rabat. Le vent souffle par bourrasques et fait voleter les djellabas, plaquant les voiles comme des masques mortuaires sur le visage des rares passantes à

cette heure matinale. Des tourbillons de poussière emportent sur leur passage des lambeaux de journaux, des emballages de fast-food.

L'hôpital est dans un état de vétusté totale. Des fils électriques qui pendent, les dalles des faux plafonds cassées, la peinture qui s'écaille. Une queue importante s'est formée devant la porte. Le gendarme me pousse devant lui pour doubler tout le monde. Mes menottes comme un passe VIP.

Un jeune infirmier, le regard vide, nous fait entrer. Le gendarme retire les menottes, j'enlève mon sweat-shirt et appuie mon torse nu contre la vitre, encore tiède et humide du patient précédent, en priant pour que ce dernier n'ait pas la tuberculose.

L'infirmier ressort au bout de quelques minutes remettre les radios au gendarme. « Rien à signaler. » Je retournerai à l'hôpital, sans pyjama rayé, pour des examens plus approfondis sur mon lymphome, dans un établissement bien plus moderne.

Les semaines passent, identiques, le temps se réchauffe. La rencontre la plus marquante de mon séjour à Arjat sera celle de Naâma Asfari, un prisonnier politique sahraoui, condamné à trente ans. Je l'ai abordé un après-midi. Il avait plusieurs livres à la main, et j'ai reconnu la couverture familière de *Tristes tropiques*.

« Vous avez trouvé Lévi-Strauss à la bibliothèque, je pensais qu'elle était fermée ? » Il a un regard pétillant d'intelligence à peine dissimulé par des lunettes bleutées et la capuche relevée de sa gandoura.

– Non c'est le mien, répond-il avec un grand sourire, vous l'avez lu ?

– Oui, et étudié à la fac en ethnologie.

– Où ça ?

– À la Sorbonne.

– Un sorbonnard, en prison à Arjat, ça doit être une première. Vous êtes dans quel bloc ?

– À l'infirmerie.

– Moi aussi.

– Je ne vous ai jamais vu.

– Je suis dans un bloc à part, au bout du couloir de gauche, j'ai une petite cour privative pour la promenade, je n'ai en principe pas le droit de me mélanger. Venez, suivez-moi, je vais vous montrer. »

Il habite au bout du couloir. Une porte grillagée ouvre sur quatre cellules individuelles et une petite cour arborée.

« Les quatre cellules sont pour moi, dit-il, je dors ici, la suivante sert de cuisine, la troisième de toilettes et salle de bains et celle du fond pour mes affaires. Asseyez-vous sur le tabouret, vous voulez un thé ?

– Non merci, vous êtes un prisonnier privilégié ?

– Oui, on peut dire ça, répond-il avec un sourire d'une tristesse infinie. Je m'appelle Naâma, Naâma Asfari, je suis un prisonnier politique sahraoui, j'ai été condamné à trente ans. Vous avez entendu parler de l'histoire du camp de Gdeim Izik ? C'était un camp de réfugiés sahraouis démantelé par les forces de sécurité marocaines en 2010, il y a eu des émeutes, neuf policiers marocains ont été tués. J'ai été arrêté, on m'a arraché des aveux et un tribunal militaire m'a condamné pour terrorisme à trente ans. »

Un chat d'un blanc immaculé fait son entrée et vient se frotter contre les jambes de mon hôte en miaulant, qui lui verse un peu de lait dans une petite soucoupe.

« Je vous présente Blanche, ma dame de compagnie.

– Pourquoi tous ces privilèges ?

– Je ne sais pas, peut-être dans le cadre de négociations, un jour, je serai une monnaie d'échange. »

L'année 2017 démarre sur une fausse note. Le directeur vient d'être muté, et son remplaçant n'est autre que le détesté directeur de Zaki.

L'atmosphère ne tarde pas à se dégrader. La première victime sera Naâma. Le directeur et ses séides font une descente musclée dans sa cellule et lui suppriment tous ses privilèges. Le Sahraoui ne se laisse pas faire, et abreuve d'injures les gardes-chiourmes et leur chef. Il est envoyé au cachot

pendant trente jours puis transféré directement à Kenitra. Je ne le reverrai pas. Je prends soin de Blanche qui vient se nourrir dans notre cellule.

Un nouvel arrivage de prisonniers haut de gamme est attendu. Dans le lot, un général de l'armée de terre, un gouverneur, un juge et plusieurs commissaires de police. Tous dans le cadre d'une grosse opération de trafic de shit. La prison est saturée. Le directeur, après avoir fait main basse sur le bloc du Sahraoui, veut vider une partie de l'infirmerie pour en faire un carré VIP pour les gradés.

La première étape sera de remettre une partie des malades dans les blocs de population générale. Tony et Karl font partie des premières victimes, ainsi que quelques vieillards.

Nous sommes maintenant cinq dans la cellule, mais je n'ai pas à me plaindre. La pièce est vaste, mes nouveaux compagnons ne sont pas désagréables, et ma passe d'arme récente avec la direction m'a acquis le respect de tous. Le leader du groupe est Ali, un binational franco-algérien truculent, ex-sergent-chef de l'armée de terre française.

Il est venu accompagné de son homme à tout faire, Farid, un jeune Marocain qui cuisine pour lui et s'occupe de l'énorme volume de ses affaires personnelles.

Il y a Yazid, un fermier de Tétouan d'une quarantaine d'années. Un Berbère aux yeux vifs et roublards. Les flics sur dénonciation ont trouvé cinq tonnes de shit dans sa ferme. Le dernier pensionnaire est un personnage trouble. Medhi, un jeune gardien de prison arrêté pour corruption.

La religion est là où elle devrait toujours être, discrète, pas ostentatoire. Seuls Yazid et Farid prient sur leurs lits à voix basse et passent une bonne nuit de sommeil. À l'inverse de mes compagnons de Zaki issus de la bourgeoisie et des classes dirigeantes, ce sont des gens simples qui ne cherchent pas à retrouver une virginité morale en se plongeant dans le Coran et en se faisant passer pour des pécheurs sur la voie du repentir. Ils

ont conscience que Dieu a déserté cet endroit maudit, et que le mieux qu'ils ont à faire est de se rappeler à son bon souvenir en assurant le service minimum.

La vie est moins calme que le dernier mois passé avec Tony et Karl, mais pour la première fois depuis que je suis embastillé, j'apprécie l'atmosphère qui règne dans la cellule. Nous formons un groupe solidaire. Tout est partagé. Les plus aisés, le sergent et moi, achetons la majeure partie des provisions. Les tâches ménagères sont reparties équitablement. Tous les matins, je prends Yazid avec moi pour faire du sport : marche, pompes, abdos. Très fier le soir, il fait admirer ses muscles à la chambrée.

Notre routine n'est troublée qu'une seule fois quand le directeur déboule un matin avant le petit déjeuner accompagné d'une demi-douzaine de gardes hargneux qui viennent d'un autre bloc.

La *faille*, dans le jargon de la prison. Ils retournent les matelas, jettent les affaires à terre. Ils cherchent un téléphone sur la base d'une dénonciation.

L'information vient de la cellule voisine.

Le lendemain dans la matinée, avec Ali et le Berbère nous nous payons une visite chez les voisins.

Ali met quelques coups de pied dans les piles de nourriture qui traînent par terre et va s'adresser directement au *cabran*, le chef de chambrée. Un Casablancais inculpé pour viol sur un gamin de onze ans.

« Aujourd'hui je viens vous faire une visite amicale, rugit Ali de sa voix de baryton, mais la prochaine fois qu'un de tes tarés balance au directeur, je lui casse tous les os qu'il a dans le corps. »

Le temps a retrouvé son rythme de croisière et défile, fluide. J'approche de la fin de mon dixième mois et attends avec une certaine impatience mon avis d'extradition.

J'ai cessé d'être en colère, d'en vouloir à tous ceux responsables de mon infortune. Je dors bien. Pas d'angoisse, pas de stress, passé ce cours

moment d’acclimatation avant de reprendre mes marques. Je suis là pour me retrouver après cette longue période de fuite en avant, d’excès en tout genre. Il est temps pour moi de revenir à l’essentiel. L’impermanence de la vie ? Passer de la théorie à la pratique, changer de peau, évoluer.

Je me considère dans une phase intermédiaire et nécessaire de reconstruction. Un peu comme un séjour dans un spa, où les soins seraient un *peeling* de l’ego et une régénération de la *persona*. Je reprends des forces, mentales et physiques, pour affronter la prochaine étape, le retour dans les griffes de l’ogre russe.

Les événements se précipitent. Je suis convoqué avec Renwick dans un petit bureau de l’administration où deux flics nous font signer leur accord d’extradition. Une longue et émotionnelle accolade. Nous allons repartir en *terra incognita*, surtout l’Anglais, avec une peine possible pouvant aller jusqu’à vingt ans de réclusion.

Deux semaines plus tard, un des derniers jours d’avril, un garde vient me prévenir vers 22 heures. « Monsieur Michel je vais venir te chercher à 3 heures du matin. La police va t’accompagner à l’aéroport, tu t’en vas. » Mon sac de voyage est vite prêt.

Deux cartouches de Marlboro, des tablettes de chocolat, quelques vêtements, des affaires de toilettes et mon bonnet dans la poche du sweat à capuche GAP avec lequel je vais voyager. Je remplis un grand sac Carrefour des livres que je garde. Je laisse tout le reste à mes compagnons.

L’heure venue, j’embrasse mes camarades qui m’accompagnent de leurs youyous tandis que je m’éloigne dans le couloir, un soupçon d’appréhension au ventre.

CHAPITRE 15

« Buvons pour que ce ne soit pas pire. Mieux, ça a déjà été. »
ANDREÏ KOURKOV, *Le Pingouin*

La levée d'écrou est rapide, pas de fouille. Un greffier me rend mon passeport, mon iPhone et mon argent. Deux flics entrent dans le bureau.

« Viens, dépêche-toi, on a de la route.

– Pourquoi ? L'aéroport est tout près.

– Non, on va à Casa, les Russes ne voulaient pas d'un vol qui fasse escale à Paris et ils ont exigé une compagnie russe. Tu vas faire Casa-Madrid, puis Madrid-Moscou sur Aeroflot. »

La voiture file dans la nuit glaciale. Le ciel sombre sans lune scintille de milliers d'étoiles. Le nez collé à la fenêtre, j'observe la condensation de ma respiration dessiner des nuages de buée sur la vitre.

« Je peux passer un coup de fil ? » Abdou, le plus jeune des deux policiers me prête son téléphone et j'appelle Julia pour la tenir au courant et lui dire de prévenir tout le monde, avocats, amis.

Durant le reste du trajet, je somnole et essaie d'éviter de trop penser à ce qui m'attend à Moscou. En Russie, le pire est toujours l'hypothèse la plus probable. Pourtant, je ne stresse pas trop. Fidèle à ma grande habitude, j'essaie de positiver. Mes ex-collègues ont tous pris des amendes légères,

Vadim m’a trouvé un super avocat, je devrais m’en sortir sans trop de casse. Cette histoire a assez duré, elle doit maintenant se terminer.

À l’aéroport, pas moins de quatre personnes ont été dépêchées pour me ramener dans la mère patrie. Deux femmes dans la quarantaine, apparemment des gradées. Un flic d’Interpol. Et un jeune agent de sécurité de deux mètres. Nous prenons une porte dérobée qui évite les guichets de police et accédons à la salle d’embarquement. Malgré l’heure matinale, il y a beaucoup de vols au départ.

Dans l’avion, nous nous installons au dernier rang. En accord avec les règles de l’aviation civile, je ne suis pas menotté. À Madrid, après une courte escale, j’embarque enfin dans le Boeing 737 d’Aeroflot.

« Il va y avoir des journalistes à l’arrivée, tiens-toi bien », me prévient l’une des gradées au charme d’une moissonneuse-batteuse. Une fois à Moscou, elle sort une paire de menottes de sa poche et me promène ensuite dans le hall jusqu’aux guichets de la police des frontières. Je la suis comme un zombie, le cerveau débranché.

Gros couac au guichet de la police des frontières.

Je voyage avec un nouveau passeport, sans visa. Ma carte de séjour est restée au Maroc. Le flic du comptoir déclare qu’il ne peut me faire rentrer sur le territoire de la fédération de Russie sans un visa valable. Pour couronner le tout, les bagages des Russes sont restés à Madrid. Les Espagnols ont omis de leur dire qu’ils devaient les récupérer et les réenregistrer pour Moscou.

La comédie dure près de deux heures avant que mon passeport puisse enfin être tamponné. Des miliciens sont toujours agglutinés devant la porte et ont dû aller faire un tour au bar pendant le retard, ils sont tous bourrés. Le plus allumé se tient les couilles à deux mains en m’insultant. Je lui fais un doigt d’honneur avant que l’officier ne tire sur la chaîne des menottes d’un coup sec.

Mon arrivée a été scénarisée comme un show de télé-réalité. Une journaliste de « tv-flic » tourne l'objectif de sa caméra vers une demi-douzaine de gardes en treillis de combat, qui arrivent au pas de charge, kalachnikovs en bandoulière. Ils m'entourent et me conduisent au pas de course vers la sortie.

Arrivé sur le trottoir, l'un d'entre eux siffle entre ses doigts et un grand fourgon cellulaire gris garé à une vingtaine de mètres fait hurler son moteur et fonce plein gaz avant de s'immobiliser devant nous dans un concert de plaquettes de frein. Je suis jeté dans une cage grillagée, gardée par quatre gardes armés. Le camion démarre en trombe et enclenche sa sirène.

Totalement isolée de l'extérieur, la cage est conçue comme une cellule intégrée aveugle, sans ouverture aucune. Je n'ai aucune idée d'où nous allons. Le fourgon s'arrête enfin. Une lourde porte en métal grince, des chiens aboient. La porte se referme, une autre s'ouvre. Les aboiements deviennent plus distincts.

Je sors dans une petite cour violemment éclairée par des projecteurs blancs. Un garde me prend par le bras et me conduit à l'intérieur.

« Où sommes-nous ? je demande enfin.

– À Butyrka. »

C'est la fin du cycle, le serpent qui se mord la queue. De retour à la case départ, la prison où ont été incarcérés Eldar et Slava.

Le bâtiment en brique rouge, ancienne caserne d'une unité de cosaques édifiée en 1771, est des plus lugubres. Il se dresse sur un terrain de trois hectares à deux pas du centre-ville de Moscou. En 1937, au moment des purges staliniennes, la prison compta parmi ses prisonniers les écrivains Isaac Babel, Varlam Chalamov, Evguenia Guinzbourg, ainsi que le poète Ossip Mandelstam.

Alexandre Soljenitsyne, après avoir fréquenté les sinistres caves de la Loubianka (« le grand établissement nocturne, dans lequel on broie nos

âmes[1] »), y avait fait un séjour à la fin des années 1940. Aujourd'hui, seuls les détenus en attente d'être jugés y séjournent.

Ambiance carcérale russe. Les gardes en treillis gris-bleu qui hurlent. Signer les divers documents en se penchant et en faisant surtout bien attention de garder les deux pieds sur la ligne rouge dessinée sur le sol à un mètre du guichet d'admission. Les lourdes portes en métal qui claquent en permanence au rythme d'un concert de *taiko*.

L'étape suivante, une petite pièce sombre enfumée, aux murs décrépits, où sont déjà entassés une vingtaine de prévenus. Pas de place, je me cale sur mon sac, fourbu, le dos en vrac. Autour de moi, beaucoup de gamins, résignés, tirent sur leurs cigarettes, les yeux fixés sur le sol. Silencieux. La plupart se sont fait serrer avec de l'herbe ou des amphétamines.

Encore attendre, puis un garde nous emmène pour le rituel des empreintes digitales et des photos anthropométriques avant de repartir pour la visite médicale. Prise de sang, dossier médical rédigé à la va-vite par une infirmière désabusée, et direction les cellules de quarantaine en attendant le résultat des bilans sanguins.

Avant de rentrer dans l'antre de la bête, il faut passer par un sas de sécurité équivalant à celui d'un aéroport. Scan corporel total et scan des affaires personnelles. Je me fais dépouiller de mes livres. Interdiction totale de la littérature étrangère dans l'enceinte de la prison.

On me remet un matelas mité, une paire de draps jaunâtres et troués, une couverture poussiéreuse, une serviette assez rêche qui pourrait servir de ponceuse, une assiette creuse et une cuillère en fer-blanc. Les habitués plient les matelas avec une grande dextérité, se servant des draps pour lier leur balluchon. Les autres empotés dont je fais partie essaient de tenir le tout en évitant d'en semer la moitié en chemin.

Nous reprenons la route, franchissant des couloirs fermés par de lourdes portes que les gardiens referment avec une violence inouïe. Après une volée de marches qui débouchent sur un long couloir bordé de cellules de part et

d’autre, le garde, un gros au crâne dégarni, aboie nos noms et nous répartit par groupes de six.

La cellule est sale mais spacieuse. Trois groupes de lits superposés, une table en bois entourée de deux bancs étroits fixés au sol, et des latrines d’une saleté repoussante. Un trou dans du ciment surélevé, bouché par une boule de tissus tressés attachée au robinet de chasse d’eau. Un rempart de fortune contre la puanteur.

Deux grandes fenêtres grillagées donnent sur l’extérieur et distillent la lumière des projecteurs de la cour. Je jette mon barda sur le lit, arrange les draps tant bien que mal et me couche. Je n’ai aucune idée de l’heure, mais mon horloge biologique est au bout du rouleau. Je me réveille au milieu de la nuit, déboussolé.

Malgré mes dix mois dans les geôles marocaines, l’arrivée à Butyrka est un choc. L’ambiance générale, l’énergie noire qui y circule prend à la gorge. Mon adaptation va être compliquée. Avant tout, éviter de stresser, déjà attendre la rencontre avec Ilya et le nouvel avocat, et comprendre ce qui m’attend.

Le petit déjeuner, du pain sec et rassis et de la bouillie grise au goût d’eau de vaisselle. Puis le déjeuner, du chou aigre suffisamment acide pour décaper la rouille qui ronge les canalisations des toilettes, ainsi que des morceaux de harengs dont l’odeur arrive à percer ma carapace olfactive.

Nous sommes ensuite convoqués individuellement chez le psychologue. Probablement un stagiaire en fin d’études qui me débite d’un ton monocorde les questions d’un protocole type qu’il a sous les yeux.

« Avez-vous été dans des zones de combat pendant les guerres récentes de la fédération de Russie ?

– Vous m’avez bien regardé ? »

Il cède la place à un officier en treillis avec des galons sur les épaulettes. En charge des problèmes de sécurité de la prison, il m’informe que mon

arrestation et mon cas ont été diffusés hier soir sur les chaînes de télévision d'État.

Ce n'est pas trop bon pour moi, surtout l'article 241 lié à la prostitution et le fait que je sois un étranger. Pour ma protection, il me place en quartier de haute sécurité dans une cellule équipée de caméras vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Je le suis dans un dédale de couloirs et de lourdes portes en métal munies de barreaux. Notre périple prend fin au bout d'un long couloir devant un cagibi aux portes vitrées. Un garde est assis devant un mur d'écrans vidéo et observe d'un œil morne le vide sidéral de la vie des détenus dans leurs cellules.

Un bruit comme une alarme de sous-marin retentit et la porte électrique se met en branle en gémissant. Le garde ouvre la première cellule de droite, fermée par un jeu compliqué de chaînes et une serrure électrique. La porte se referme derrière moi brutalement. J'entends le claquement sinistre des pennes se mettre en place.

La cellule est petite : deux mètres cinquante de large sur quatre mètres de long. L'espace est occupé par deux lits superposés, une petite table, un lavabo et un petit cabinet de toilette fermé par une petite porte en contreplaqué. Une fenêtre grillagée en hauteur laisse passer de l'air. Question confort, il y a un petit frigo et une télé à écran plat.

Assis sur le lit du fond, un mec trapu, d'une petite quarantaine, coiffé d'une épaisse chevelure poivre et sel avec des yeux de loup gris acier. Des biceps poilus de la taille de mes cuisses débordent de son débardeur. Il dégage une impression de force brute.

Il me tend la main et me broie les phalanges :

« Je suis Vakhtan, bienvenue au quartier de haute sécurité, c'est plus confortable, les douches sont propres, on a plus de promenade, mais on est surveillé vingt-quatre heures sur vingt-quatre, il y a des caméras, et surtout on ne peut pas avoir de téléphone. J'ai vu le sujet sur toi à la télé hier, c'est

pas bon. Tu es un étranger, ils sont devenus paranos à l'approche de la Coupe du monde de football. Ils ne veulent pas de vagues, et surtout pas d'un *bund* dans une des prisons de la ville, il y aura des journalistes étrangers partout.

– C'est quoi un *bund* ?

– Une émeute, c'est un vieux mot juif qui vient d'Odessa. Si tu as des contacts à l'extérieur, il y a un service de courrier électronique, ils t'envoient une lettre avec un droit de réponse. Ils peuvent aussi mettre de l'argent sur ton compte, acheter de la bouffe sur le magasin internet. Je vais te dépanner en attendant, j'ai largement de quoi manger. Je dois aussi voir mon avocat bientôt, je pourrais lui demander d'appeler ta femme. »

Je fais mon lit face au sien, et il vient me donner un coup de main pour le faire d'équerre et réglementaire. En fin d'après-midi, trois gardes font irruption dans la cellule. L'un d'eux armé d'une masse en bois au long manche. Nous sortons dans le couloir où trois autres matons nous attendent, accompagnés par un maître-chien et un gros berger allemand. Pendant qu'ils nous passent au détecteur de métal, le garde à la masse tape à grands coups sur le grillage de la fenêtre et le montant des lits.

La vie comme un jeu vidéo. Je suis de nouveau projeté dans un niveau supérieur, un nouvel univers, plein de nouvelles chausse-trapes. La mise en scène de mon accueil à l'aéroport n'est pas bon signe. Clairement, quelqu'un m'en veut. Les flics, le FSB, un concurrent, une simple vengeance pour mon évasion ? Difficile à identifier dans un système aussi corrompu et opaque. Une opération de ce type n'est pas gratuite. Les acteurs et les figurants ont dû être payés. Tout cela compromet mes chances d'une sortie rapide et discrète.

Isolé et sans moyens de communication, il me faut oublier le Maroc et son confort relatif pour m'adapter à ce nouvel environnement. Surtout ne pas gaspiller mon énergie et mes forces en conjectures. Embrasser ma

situation et me laisser glisser dans le courant sans résister. Les premières réponses viendront après mon entretien avec Ilya.

Je me réveille en pleine nuit, avec la sensation d'avoir une conque collée à l'oreille. Le poids oppressant du silence qui règne dans le bloc. Aucun son ne perce les murs épais et le double vitrage de la fenêtre. Les bruits nocturnes de toutes les prisons du monde ont disparu. Les portes qui claquent, les chasses d'eau qui font gémir les tuyaux, les cris des cauchemars qui se réverbèrent dans les couloirs, les matraques qui raclent contre les grillages. Juste le souffle régulier de Vakhtan qui par miracle ne ronfle pas.

L'éclairage de nuit diffuse une lumière blafarde, laiteuse comme un clair de lune. Je ne saurais expliquer par quelles associations ancrées dans mon subconscient, des images vivaces de mon père viennent danser devant mes yeux, telle la statue du commandeur du *Don Juan* de Mozart. C'était un homme dur, massif, aussi inflexible que le saint dont il tirait son prénom. Éduqué par les jésuites dans un pensionnat de la Sarthe, sa famille l'avait destiné au séminaire.

L'aîné, dans la tradition des hobereaux de province, avait repris les affaires familiales, la cadette avait servi avec un grade de lieutenant-colonel dans les services médicaux de l'armée de terre. Persuadé qu'amour paternel et discipline ne faisaient qu'un, il avait incarné l'autorité dans toute sa splendeur et tout ce qui allait avec. Les coups de ceinture pour le pire, l'apprentissage du latin et du grec pour le mieux.

Sa présence holographique est comme une ombre rassurante et protectrice. Il est mort à Vientiane au Laos où il avait déménagé avec sa femme et son petit dernier, Yves. J'ai fait la paix avec lui il y a bien longtemps. Je lui suis redevable de ma vision du monde et de la résilience qu'il m'a inculquée. Il m'a surtout vacciné contre la victimisation et son corollaire, la psychanalyse.

La porte de la cellule s’ouvre brutalement au lever du jour. En prison, le matin n’est jamais un bon moment. Le début d’une nouvelle journée inutile. Le décompte, la fouille, les coups de masse dans les murs. Des nouveaux matons, un malinois avec une muselière a remplacé le berger allemand. Une femme en blouse blanche nous demande si nous avons besoin de voir le médecin.

Les portes se referment et le cirque se déplace dans la cellule voisine. Et tout cela deux fois par jour, alors que nous sommes sous vidéosurveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

« Lis le règlement affiché dans la cellule, m’explique mon codétenu. En théorie, tu dois te lever à 6 heures du matin, faire ton lit. Ensuite tu n’as plus le droit de te recoucher ou de t’asseoir dessus jusqu’à 18 heures. Tu dois rester debout, et tu ne peux t’asseoir sur le banc que pour le petit déjeuner, le déjeuner et le dîner. Ce règlement est encore appliqué dans les prisons à régime sévère et certaines colonies rouges. Du temps de l’Union soviétique, il existait deux sortes de camps, les noirs et les rouges. Les noirs étaient en partie sous l’autorité des *vory* et les rouges sous l’autorité de l’administration, du FSIN. Aujourd’hui, il n’y a plus de colonies vraiment noires, il reste juste quelques noires et rouges où les *vory* ont encore leur mot à dire pour régler les problèmes. Butyrka n’est pas une colonie pénitentiaire, mais un CISO, les détenus ne sont pas encore jugés et condamnés. En théorie, il n’y a pas de *vory*, juste des *smotriachis* qui sont sous l’autorité des *vory*, ils sont tous musulmans, tchétchènes, ingouches, azéris, parce que la majorité des détenus sont musulmans. Leur boulot est de gérer la caisse d’entraide. Tu devras y cotiser aussi. Ils aident aussi l’administration pour contrôler les tensions et éviter les *bunds*.

– Mais pourquoi pas des *vory* ?

– Les *vory* sont chrétiens orthodoxes uniquement.

– Tu es *vory*, toi ?

– Tu es bien curieux le *frantzous* ! Mais je peux te répondre, ce n'est pas secret, je ne suis pas encore couronné, je suis un *bratan*. »

Après le petit déjeuner, l'heure de la promenade est venue. J'ai hâte de me dégourdir les jambes, de goûter les rayons du soleil et de voir la tête des autres détenus. Il faut repasser par la fouille, les gardes, les chiens. La lourde porte électrique de l'entrée coulisse en couinant et un garde nous accompagne jusqu'à un escalier qui monte vers les hauteurs du bâtiment. Les murs en pierre sont décrépis et suintent l'humidité.

L'escalier se rétrécit au fur à mesure que nous montons, et nous débouchons sur un immense couloir. Plusieurs fenêtres grillagées percent le mur extérieur et laissent passer des rais de lumière dans lesquels dansent les volutes d'une poussière épaisse soulevée par nos pas et ceux des groupes de détenus qui nous précèdent à bonne distance. Des dizaines de portes en métal rouillées et numérotées sont alignées sur la partie droite.

Vakhtan se signe trois fois en passant devant l'une des fenêtres qui laisse entrevoir le dôme doré d'une petite église. Arrivé au milieu du couloir, le garde ouvre une des portes. Une pièce de huit mètres sur quatre au sol en terre, couverte de mégots de cigarettes. Des murs mal blanchis à la chaux, sales, décorés de graffitis à moitié effacés. Un grillage troué fait la liaison avec un plafond en tôle ondulée posé sur une structure en métal rouillé. Un petit banc en bois de vingt centimètres de large est soudé sur l'un des murs. La promenade version Butyrka.

Vakhtan lit beaucoup, et je l'envie. Il me prête un de ses livres en russe, une hagiographie du maréchal Joukov. La plupart des ouvrages de la bibliothèque de la prison ont trait à la gloire de l'Armée rouge.

La lecture en russe est un exercice pénible, j'abandonne rapidement.

« Tu connais le sudoku ? » demande le Géorgien.

Il sort une liasse de cahiers qu'il me tend avec un crayon à papier et une gomme.

« Je vais t’expliquer, c’est très simple, et si tu accroches, ça va t’occuper la tête. »

Je viens de trouver mon addiction pour les mois à venir. Allongé sur le lit, je passe une partie de la journée à jongler avec les chiffres et à remplir les cases.

Vakhtan zappe sur les programmes de la télévision en jurant.

« Ils nous font chier avec leurs vieux films de merde sur la grande guerre patriotique, tous les ans ce sont les mêmes conneries avant leur défilé à la con. À croire qu’ils n’ont plus que ça pour bouffer la cervelle des gens. »

En fin de matinée, le lendemain, nous repartons pour la promenade. C’est jour de fête, nous avons droit à une grande salle de près de cinquante mètres carrés qui laisse passer généreusement les rayons du soleil. Après quelques tours avec mon codétenu, je m’allonge sur un banc en bois fixé au milieu de la pièce pour profiter du soleil. Je ferme les yeux et change le décor, imaginant le ressac des vagues et les cris des mouettes.

La semaine s’écoule routinière, entre les promenades, le sport, les nouilles chinoises et les pages de sudoku. Hiérarchie oblige, je passe la serpillière tous les jours et lave les casseroles. Pas l’assiette ni les couverts de mon compagnon. Tradition de taulards, je ne suis pas sa pute.

Le 9 mai de bon matin, les Soukhoï et les MiG survolent la prison à basse altitude et font trembler les vitres avant de rejoindre la parade de la victoire, suivie par le défilé du régiment des immortels. Le point d’orgue de la propagande d’État et de la renaissance du nationalisme russe. Les vacances du mois de mai touchent à leur fin et sonnent la fin de ma période d’isolement. Je vais enfin pouvoir avoir des nouvelles de Julia et des avocats.

Vakhtan est le premier à recevoir la visite du sien, et je lui fais passer un message pour Julia *in extremis*. Le lendemain, les gardes viennent le chercher à l’aube. Il est transféré dans un autre CISO pour son procès.

Avant de sortir, il m’enlace et me donne un numéro de téléphone. « Si quelqu’un te fait des misères, appelle ce numéro de ma part ou demande à ta femme de le faire. Prends bien soin de toi, tu dois rester fort. »

1. Alexandre Soljenitsyne, *L’Archipel du goulag*, Seuil, 1974, p. 139.

CHAPITRE 16

> « Plonge ton regard dans ton âme petit homme, c’est là ton seul espoir. Tu refuses d’être un aigle, petit homme, c’est pourquoi tu es la proie des vautours. »
>
> WILHLEM REICH, *Écoute, petit homme !*

Je me suis coulé dans le moule quasi monacal et spartiate de ma nouvelle routine. Aucun contact avec le monde extérieur, méditation, sport, échecs, sudoku. La solitude ne me pèse pas, après le Maroc, c’est presque une bénédiction. Mon attirance pour la philosophie bouddhiste, les longues discussions avec ma fille Géraldine ont renforcé ma vision détachée de l’existence.

La vie, c’est ici et maintenant. Le passé n’est qu’un tissu cicatriciel, et le futur incertain. Je ne pense à rien d’autre qu’à mon quotidien. Quand je sortirai ou ce que je ferai une fois ma liberté recouvrée sont hors sujet pour le moment.

Seuls mes livres et des nouvelles de Julia me manquent.

Je reçois enfin la première lettre de Julia accompagnée d’une photo. Elle me décrit ses angoisses et celles de mes proches pour qui j’avais disparu des radars pendant plus de deux semaines. Personne ne savait où j’étais. Certains pensaient que j’étais resté en Espagne ou que je m’étais encore évadé.

Elle me dit aussi de ne pas m'inquiéter, Ilya a le dossier en main et il viendra me voir rapidement. Elle a déjà mis de l'argent sur mon compte et fait une première commande au magasin de la prison.

Le matin après la promenade, un garde ouvre la porte brièvement et hurle, enfin : « Le *Frantzous*, cinq minutes, avocat. » J'enlève mon pantalon de survêtement, enfile mon seul jean et un tee-shirt blanc. Le garde me fouille succinctement et me conduit dans les entrailles de la prison.

Le décor change peu en fonction des blocs. Juste des nuances de vétusté, de couleurs, entre le jaune pisseux et le vert glauque. Devant une porte blindée, un autre maton avec des épaulettes demande mon matricule, mon nom, et me donne un ticket avec le numéro 11. La porte s'ouvre sur un long couloir peint en blanc qui sent le neuf.

Ilya m'attend devant la porte vitrée d'un petit bureau.

« *Priviet* Jan », dit-il avec un grand sourire, m'enlaçant de ses bras musclés. Le *sledovitel*, l'enquêteur, attend sagement assis. Une trentaine d'années, l'air juvénile avec sa mèche brune qui lui tombe sur les yeux. Il est vêtu d'une chemisette bleue sans manches et d'un jean.

Ilya lui demande de sortir quelques instants afin de m'expliquer la situation : « La situation est un peu compliquée, mais tout est sous contrôle. D'abord tu avais disparu des radars. Andrei, l'avocat que ton copain Vadim a engagé, s'est débrouillé pour que tu n'ailles pas à Lefortovo, ça s'est réglé au dernier moment, et avec les vacances de mai ton dossier s'est égaré, personne ne savait où tu étais. »

Une bonne chose je pense. Les conditions de détention à la prison de Lefortovo sont réputées être beaucoup plus dures qu'à Butyrka. Lors des grandes purges des années 1930, Staline avait placé le bâtiment sous la tutelle du NKVD, l'ancêtre du KGB. La torture y était monnaie courante.

Le lieu est aussi lié à Alexandre Soljenitsyne. Trois mois à peine après la sortie de *L'Archipel du Goulag*, qui a levé le voile sur le régime

soviétique, l'écrivain est arrêté et incarcéré à Lefortovo, le 12 février 1974. Le lendemain, il sera déchu de sa citoyenneté et expulsé d'URSS. Escorté par une demi-douzaine d'agents du KGB à bord d'un avion de l'Aeroflot, il s'envola vers l'Allemagne de l'Ouest avant de gagner la Suisse puis les États-Unis.

« Tu rencontreras Andrei au procès seulement, précise Ilya, c'est un homme de l'ombre, un général du FSB à la retraite qui a eu un gros poste, il préfère rester discret.

– Le FSB est encore dans le coup ?

– Plus du tout, au contraire ils étaient bien contents que tu sois parti. Ils ont fait la gueule quand ils ont appris qu'Interpol et les flics t'avaient serré. Ton cas est un dossier pourri, complètement bancal et bidon au niveau des procédures. Feoktistov a empoché une grosse somme d'Eldar, et ils ne veulent pas que ça leur retombe sur la tête. Ils l'ont mis à la retraite du FSB, il paraît qu'il est resté dans l'ombre de Setchine en attendant des jours meilleurs.

– Quand est ce que je sors et qu'on me colle un bracelet ?

– C'est là où ça se complique, les flics et le procureur s'y opposent parce que tu t'es déjà enfui. Puis ils n'ont rien touché sur l'argent d'Eldar, ils veulent se rattraper, et on travaille dessus. Il faut qu'on finalise le dossier, tu verras, Genia, le *sledovitel*, est coulant, rien à voir avec la conne d'avant. Tu me laisses parler et répondre aux questions. »

De retour dans la cellule je tends la main à l'enquêteur, qui marque un temps d'arrêt avant de me tendre la sienne.

« On va reprendre votre dossier. Le point central, c'est votre évasion. Je dois vous avouer qu'elle n'a pas été bien vue chez nous, ça a fait de vagues, la précédente enquêtrice a été mutée. Qu'est-ce qui vous a pris de mettre cette photo de profil sur Facebook ? Pour nous cracher dessus ? »

Le soir de mon évasion, j'avais changé ma photo de profil Facebook. Je n'y poste que très rarement, mais pour l'occasion j'avais eu envie

d’envoyer un message subliminal à mes amis. Steve McQueen sur sa Triumph en train de sauter les barbelés du *lager* allemand sur fond de mirador. L’affiche iconique de la grande évasion. Provocation un peu gratuite, mais je n’ai pas pu me retenir.

« Pourquoi vous vous êtes sauvé, il vous suffisait d’attendre votre procès ?

– J’étais un peu énervé de m’être fait braquer mon appartement vraisemblablement par la milice, puis j’ai fait de nouveau un malaise cardiaque, j’ai appelé les secours et ils m’ont fait deux piqûres avant de partir. Après cela, je n’ai que des souvenirs flous.

– Bon, intervient Ilya, il serait temps de rentrer dans le vif du sujet. Tous les intervenants de cette histoire ont été jugés et n’ont payé que des amendes, on fait quoi de mon client ?

– On doit reprendre le protocole, il a été sorti du dossier, mais la plupart des autres inculpés lui ont fait porter l’entière responsabilité de la gestion du club. Pour le moment le procureur a gardé l’article 241 avec l’alinéa 2. Il y a aussi le sachet de drogue qui n’arrange rien.

– Ça ne tient pas la route, s’insurge Ilya, Jan était seulement le directeur artistique, et l’analyse de ses passeports montre qu’il était en dehors de Russie plus de six mois par an. En plus, maintenir l’alinéa 2 de crime en bande organisée pour une seule personne est aberrant.

– Je comprends, c’est pour cela que je suis chargé de relancer l’enquête et de préparer le dossier pour le procureur général. Je vais faire cela le plus rapidement possible, il est temps de clore cette affaire. » Il me tend la main et sort de la pièce.

Ilya m’explique qu’Andrei, l’avocat de Vadim, travaille directement avec le procureur général, et que lui-même n’est pas au courant de tout. Son boulot est de gérer le dossier au niveau du comité d’enquête et de venir me voir. Le problème, ce sont les flics, ils ont négocié avec mes anciens co-inculpés pour me charger et avoir un os à ronger.

Vadim arrangera les angles comme on dit, mais il a besoin de garder les apparences d'un cadre légal. Pour lui, c'est plus simple de régler le problème au niveau procureur et juge que de monter jusqu'à Peskov.

Mon évasion a aussi compliqué le problème, ces gens-là sont très susceptibles. Le mince espoir de pouvoir récupérer un bracelet rapidement semble s'éloigner, mais sur le fond, rien de dramatique, Ilya et Andrei semblent avoir la situation sous contrôle. Je vais devoir prendre mon mal en patience et concentrer toute mon énergie pour passer cette dernière étape sans dommages.

Le mois de mai cède bientôt la place à juin, changement de décor. La prison archétypale, celle des films hollywoodiens. Trois étages de coursives en métal qui se font face. Des enfilades de portes sans ouvertures à en avoir la nausée.

Deux gardes viennent me chercher à la première heure. Mon isolement au bloc spécial est terminé, direction le BS2, *bolchoi spetz*, là où on peut se débrouiller pour acheter des téléphones, trois ou quatre détenus au maximum par cellule. Une chance, autrement ce sont les cellules communes, où on est entassé avec une trentaine de Caucasiens, Tchétchènes, Tadjiks, Ingouches, Ouzbeks… Les citoyens des pays membres de la CEI, Communauté des États indépendants, et des pays limitrophes servent de main-d'œuvre bon marché et sont traités comme des sous-hommes par les autorités russes.

Sur le chemin, le garde s'arrête à l'un des étages inférieurs pour laisser passer un convoi d'une trentaine de détenus. Les occupants d'une cellule commune en route pour les douches.

La plupart en short et débardeur, une serviette autour du cou, ils ralentissent pour m'examiner, me humant comme une meute de loups en maraude. Un catalogue de gueules sorties d'une toile de Hieronymus Bosch. Peaux blafardes, crânes rasés scarifiés, nez cassés, tatouages qui émergent de forêts de poils, chicots jaunis par le tabac et surtout ces regards

noirs comme des flaques d’encre où pataugent des hordes de démons. Quand la horde disparaît, subsistent encore les remugles de leur présence.

La porte de la cellule 362 s’ouvre sur trois corps allongés qui relèvent la tête pour me dévisager. Deux barbus et un chauve gras comme un cochon avec des tatouages sur le visage. J’ai la désagréable sensation d’être comme une chèvre que l’on vient de jeter dans l’enclos aux lions.

Un des barbus, un trentenaire, a l’air d’un gros ours débonnaire, tandis que le second, sans âge, respire la méchanceté. Légèrement basané, sa barbe fournie fait ressortir des yeux noirs de corbeau. Le tatouage du crâne rasé, le plus jeune de la bande, est étrange. Un mélange de larmes et de lettres qui ressemble à de l’arménien.

La cellule est minuscule. Deux lits superposés séparés par un couloir de quatre-vingts centimètres, un petit lavabo, des toilettes surélevées par une petite marche fermées par un rideau de douche. Une planche en Formica fixée au mur sert de table avec à son extrémité un petit placard en bois. Une fenêtre grillagée donne sur l’extérieur.

Le gros ours rompt le silence, Iouri, le chef de la cellule.

« Bienvenu dans la 362. Voilà ton lit, dit-il en m’indiquant la seule place disponible au-dessus du Caucasien, tu es étranger ?

– Oui, français, je réponds du bout des lèvres.

– Tu peux mettre ta bouffe dans le placard et sur la table, rajoute-t-il en lorgnant mon sac Auchan bien rempli.

La commande de Julia est arrivée, j’ai un stock de nouilles chinoises suffisant pour tenir un siège.

Je me prépare à grimper sur ma couche quand Aslan, un Azéri, me crie dessus, hargneux.

« Fais attention où tu mets les pieds, juste sur le bord ! Ne touche pas mon matelas ! »

Il a l’agressivité d’un chien alpha qui voit débouler un autre de ses congénères sur son territoire.

Je ne réponds pas, fidèle à la stratégie qui a bien fonctionné au Maroc. Me rendre invisible et comprendre la dynamique des rapports de force. À la différence près que la Russie n'est pas le Maroc, le niveau de testostérone y est beaucoup plus élevé.

Je m'allonge et effectue mes exercices de respiration. Avec tous ses changements, j'ai du mal à stabiliser mon environnement et à trouver mes marques. Apparemment, je suis tombé en milieu hostile. Je dois faire la part des choses, laisser passer l'orage et ne pas répondre aux provocations.

Le monde des chiffres du sudoku m'aide à tenir en mode silencieux jusqu'au déjeuner. Première différence avec le *spezblok*, les portions sont minuscules. On aurait besoin d'une loupe pour trouver des morceaux de viande sur les bouts de gras qu'on nous sert.

Vassia, le tatoué, qui prétend être chef, prépare une salade en râlant sur les légumes qui pourrissent trop rapidement en l'absence d'un frigo. L'été 2017 est en avance, les températures grimpent rapidement. Dans un de ses récits, Varlam Chalamov évoquait Butyrka qui rôtit ses occupants en été, et la fine pellicule de glace qui décore les murs intérieurs en hiver.

La journée s'écoule tranquillement. À 20 heures, branle-bas de combat. Une voix s'élève de la cour, que je prends dans un premier temps pour l'appel d'un muezzin. Iouri met ses mains en porte-voix et répond. S'ensuivit une cacophonie entre toutes les cellules de la cour et le speaker central.

Puis les pieds nickelés se mettent en mouvement. Iouri prend sous le lit un tube en plastique d'environ un mètre cinquante muni d'un crochet. Vassia lui tend un morceau de carton autour duquel est enroulé du fil à coudre, et sort un grand sac en plastique rempli de morceaux de draps, et quelque chose qui ressemble à une sarbacane en carton coudée à une extrémité. Aslan fait tremper de la mie de pain rassis dans de l'eau chaude.

Vassia se retourne vers moi : « Les *dorogis*, le wifi de Butyrka. » Le système est ingénieux. Mis au point avant la révolution, il fut toujours plus

ou moins toléré par l'administration. La sarbacane coudée envoie une boule de mie de pain reliée à du fil dans la direction de la cellule voisine qui le récupère avec un autre tube terminé par un crochet, une brosse à dents fondue et tordue. Le fil est attaché à de longs mètres de morceaux de draps torsadés, qui connectent ainsi l'ensemble des cellules de la petite cour carrée. Les messages, cigarettes et autres sont acheminés dans des chaussettes, appelées *poneys*.

Les messages sont numérotés par cellule. La 362 a une position centrale et officie comme tour de contrôle. Les ordres et instructions sont hurlés par la fenêtre, et cela toute la nuit jusqu'à 6 heures du matin. La période de calme est terminée.

Au milieu de la nuit, je suis secoué sans ménagement par Vassia : « Réveille-toi, mets-toi sur le lit du bas, téléphone ! » L'aube commence à pointer son nez, teintant la pièce d'une lumière lugubre. J'ai du mal à émerger et à trouver mes repères. Installé sur le lit du fond, à l'abri du regard des gardiens, Vassia me tend un petit Samsung. « Ne parle pas trop fort, et pas trop longtemps. »

J'appelle Julia. Le téléphone sonne sans réponse. J'essaye plusieurs fois, et par miracle elle répond, la voix ensommeillée. Son hurlement de joie remonte instantanément mon moral. Mais cette brève incursion dans le monde extérieur me laisse avec des sentiments mitigés. Mes mécanismes de défense m'ont fait intégrer la prison comme le seul monde réel.

Je ne me projette pas dehors, refuse d'y penser. Cet isolement de trois semaines a généré des anticorps qui ont renforcé mon système immunitaire mental. La seule réalité qui importe est cette cellule miteuse et ses occupants. S'y fondre et s'adapter est la seule stratégie de survie. Parler avec Julia a réveillé des sensations qui ne peuvent que m'affaiblir, désir, manque.

Les gardes entrent pour la fouille vers 9 heures. Iouri leur donne la commande cantine et nous retournons nous recoucher avant la distribution

de *kacha*.

« Le *Frantzous*, il faut laver par terre, va chercher le seau et la serpillière », dit Aslan.

Je me retrouve à quatre pattes, une serpillière noire de crasse dans les mains, à frotter le sol. Ce gros con d'Aslan me gueule dessus en permanence.

« N'oublie de passer sous la table, là tu as laissé de la saleté, ne mets pas trop d'eau… »

Je reste stoïque, imaginant mon poing lui éclater son gros pif. Après l'incident avec le salafiste au Maroc, j'ai pris de bonnes résolutions et j'essaie de m'y tenir.

Quand je passe le chiffon près de son lit, il en rajoute.

« Mais fais gaffe *blyad*, tu vas mouiller mes affaires. »

Mes bonnes résolutions s'envolent, je me redresse et jette la serpillière à ses pieds.

Je remonte sur ma couche m'occuper le cerveau avec mes colonnes de chiffres. L'absence de livres me pèse, mais pas autant que l'ambiance de la cellule. J'ai dépassé le stade de l'adaptation, je dois muter et reprogrammer mon ADN pour pouvoir accepter de me faire infantiliser et traiter de la sorte sans réagir.

Promenade du matin. Le garde nous jette Vassia et moi dans une cellule de la taille d'un compartiment de train, sombre et humide comme un caveau mortuaire. Je proteste arguant que c'est contraire aux normes des droits de l'homme internationaux, je me fais grossièrement rembarrer. Vassia fait des pompes. La pluie qui commence à tomber tinte sur le toit de tôle.

Assis sur mes talons, j'enfouis mon visage dans le cône de mes mains et me laisse aller à un accès de mélancolie. Pas dépressive, mais plutôt un sentiment d'une tristesse vague et douce. Une rêverie désenchantée, sorte d'indulgence et de repos bien mérité pour la discipline que je m'impose. Le droit à un accès de faiblesse temporaire.

Je suis littéralement en cage, sans livres, sans échappatoires. Dehors, la pluie redouble de violence et martèle le zinc. L'eau commence à pénétrer par le toit, des gouttes tièdes s'écrasent sur mon visage. Jamais je n'ai eu autant la sensation d'être enfermé, d'être à la merci d'un système sourd et aveugle.

De retour dans la cellule, les deux autres sont levés et me dévisagent avec le sourire. Un changement radical d'attitude que j'ai du mal à comprendre dans un premier temps.

« Il faut qu'on te parle, renchérit Aslan, on a eu le *smotriachi* dans la nuit au téléphone, il veut discuter avec toi ce soir. Il t'expliquera, ils ont réglé un problème pour toi. »

L'atmosphère a définitivement changé. Mes compagnons s'enquièrent de la réunion avec l'enquêteur et Iouri s'excuse de ne pas m'avoir cédé plus tôt le lit du bas, étiquette des prisons oblige. Je soupçonne une embrouille, mais n'ai encore aucune idée de laquelle.

Je suis réveillé quand le téléphone arrive dans le courant de la nuit et les entends chuchoter.

Iouri me passe un petit Samsung.

« *Salam aleikoum, brat*, c'est Ahmed. Écoute-moi bien, tu as des ennemis à l'intérieur du bloc, nous allons te protéger, mais ce n'est pas gratuit, tu nous dois 5 000 dollars.

– Excuse-moi, Ahmed, je ne veux pas te manquer de respect, je n'ai pas d'ennemi, tu dois te tromper de personne.

– Je ne me trompe pas de personne, réfléchis bien à ce que tu dois faire, si tu ne sais pas qui on est, demande à ton responsable de cellule, passe-le-moi. »

Iouri prend le téléphone et s'éloigne pour parler à voix basse et s'entretenir avec Aslan, qui semble mener le jeu.

Il revient vers moi, visiblement irrité.

« Écoute bien, ces gens-là sont puissants ici, tu ne peux pas te les mettre à dos, il faut que tu discutes avec eux, sinon on va te virer d'ici et te mettre dans une cellule commune avec les culs-noirs.

– C'est toi qui vas m'écouter, d'abord vous êtes qui pour me virer d'ici ? Ensuite, si j'ai bien compris, ces mecs sont sous l'autorité des *vory*, non ?

– Oui, pourquoi ? Tu as des contacts avec les *vory* ?

– Oui, et à haut niveau. J'ai même dîné deux fois avec Shakro le jeune.

– Oh *blyad*, tu pouvais pas le dire plus tôt ? Vois s'ils peuvent t'aider, sinon règle le problème avec Ahmed, nous on veut pas d'histoire avec eux. Il doit rappeler demain.

– J'ai besoin du téléphone.

– Tiens, le voilà, cinq minutes pas plus. »

J'appelle Julia et lui donne le numéro que m'a donné Vakhtan, en lui précisant que j'ai besoin d'aide en urgence.

L'atmosphère est devenue bizarre dans la cellule, ils ne savent plus sur quel pied danser. Ils se demandent si mes relations sont réelles avec les *vory*. J'ai peut-être mis la barre un peu haut. En réalité, j'ai rencontré deux fois Shakro le jeune, le parrain des *Vory v zakone*, récemment embastillé à Lefortovo. Artiom me l'avait présenté au club, nous avons bu un verre ensemble et échangé quelques banalités, rien de plus.

Plusieurs fois Aslan et Iouri tiennent conciliabule près des toilettes. L'Azéri est clairement l'instigateur de cette arnaque.

Je passe la journée au calme à griffonner mes cahiers de sudoku. Les autres dorment et reprennent des forces avant leurs activités nocturnes.

Le cri de ralliement que Iouri m'a décodé me sort d'un demi-sommeil.

« *A. Y. E.* » (*arestanski ouclad edin* : prisonniers détenus tous unis). Un code de bandits sibériens qui, depuis, a été assimilé à une organisation terroriste par le nouvel État policier que Poutine et ses sbires sont en train

de mettre en place dans la Fédération. Crier *A. Y. E.* aujourd'hui est punissable de quinze ans de prison.

Le téléphone arrive dans la foulée.

« *Salam aleikoum*, dit Ahmed, alors tu as réglé le problème ?

– *Aleikoum salam*, tu plaisantes j'espère ? On est en prison, j'ai appelé ma femme hier soir, je ne l'ai pas eue depuis.

– Tu te fous de ma gueule, hurle-t-il, connard de Français… »

Je lui raccroche au nez et en profite pour appeler Julia et lui demander si elle a des nouvelles. Elle a eu un certain Zurab qui passera me voir demain et qui me passe le message de ne pas m'inquiéter.

Je suis dans l'œil du cyclone, si Zurab ne peut rien faire, non seulement je serai en guerre avec la cellule, mais surtout avec le boss du bloc. *A priori*, ils ne peuvent pas me toucher, chaque cellule est isolée, mais si je me retrouve dans une cellule commune, mon séjour va se compliquer. Reste un plan B avec Andrei, l'avocat de Vadim.

Le lendemain matin, le gardien m'appelle pour une visite d'avocat. Ce n'est pas Zurab, mais Ilya et Genia. La réunion se déroule dans une bonne humeur relative. Genia me présente les deux options qui me sont proposées. Soit un procès *osobiy poriadok*, c'est-à-dire accepter les charges et plaider coupable, soit un procès classique où il faudra discuter les trente-six tomes de la procédure et faire défiler des dizaines de témoins. Une question rhétorique. Dans le premier cas, mon procès pourra avoir lieu rapidement avec la garantie de la peine minimale prévue par la loi, le second cas de figure pourrait traîner un an ou deux. Genia me laisse seul avec Ilya pour prendre une décision.

« Tu as compris, dit Ilya, un procès *osobiy poriadok* va faire accélérer la procédure et leur permettre de sauver la face. Et surtout éviter que tu puisses par la suite te retourner contre eux pour détention abusive. Ne t'inquiète pas pour la peine minimale, fais-moi confiance. Déjà chaque jour passé avec un bracelet compte pour un jour de prison, le Maroc et ici

comptent pour un jour et demi. Andrei, je te l'ai dit, travaille en direct avec le procureur général de Moscou. Tout est sous contrôle et n'oublie pas que le reste de tes collègues a été jugé sous l'alinéa 1.

Genia nous rejoint et me fait signer une liasse de documents confirmant que j'accepte toutes les charges. Il semble soulagé, il s'est épargné une tonne de paperasserie.

Resté seul avec Ilya, je le mets au courant de la brouille avec Ahmed sans mentionner Zurab. Il promet d'en parler immédiatement à Andrei.

En milieu d'après-midi, le garde vient me chercher une nouvelle fois.

Après le marathon habituel dans les couloirs, il m'accompagne non pas dans un bureau, mais dans un petit guichet situé dans un long couloir. De l'autre côté de la vitre attend le fameux Zurab. Massif, le crâne luisant comme une boule de bowling, vêtu d'un costume marron rayé de blanc. Il m'accueille avec un grand sourire où brillent quelques dents en or.

« *Priviet frantzous*, tu as le bonjour de notre ami Vakhtan. Raconte-moi, quelqu'un te fait des misères ?

– Oui, un *smotriachi*, Ahmed, essaie de me soutirer 3 000 dollars sur une histoire bidon, et menace de me coller dans une cellule commune.

– Je vais t'arranger ça, ne t'inquiète pas, je m'en occupe en sortant. »

Sur le chemin du retour, je marche sur l'eau. Mon ange gardien ne m'a pas complètement jeté aux orties.

En entrant dans la cellule, je m'allonge sur le lit sans dire un mot. Je mets mes boules Quies et me retourne contre le mur.

À travers le filtre des boules, j'entends la rumeur diffuse de leurs disputes, j'ai du mal à les évaluer. Le critère déterminant est le manque d'alcool. L'âme russe, enchâssée dans la triste gangue de la sobriété, a perdu ses couleurs. Ne ressort que le côté sombre. La souffrance non transcendée. Malaparte dans *Le Bal au Kremlin* a écrit que les Russes voulaient souffrir pour le monde entier, le froid et la vodka faisant office de cilice. Sans vodka, ils se chargent juste de faire souffrir les autres.

« Tiens, c’est Ahmed, il ne veut parler qu’à toi, dit Iouri me passant le petit Samsung, l’air inquiet.

– Je suis désolé, tout cela n’était qu’un malentendu qui n’est pas de mon fait, tu me comprends. Tu es notre frère, et personne ne te touchera. Règle le problème avec les autres directement, je ne veux pas leur parler. »

Zurab a bien assuré.

Le lendemain après la visite d’Ilya et Genia, je suis placé dans une petite pièce de fouille où l’adjoint du directeur vient me rejoindre. Une trentaine d’années, grand, baraqué, un physique de jeune premier.

« Alors Jan, j’ai appris que vous avez des problèmes. Je peux faire quelque chose pour vous ? Si vous le souhaitez, je peux vous remettre en isolation au *spezblock*.

– Non merci, mais peut-être pourriez-vous me débarrasser de l’Azéri, il n’est pas innocent de tout ce qui est arrivé. »

Il hoche la tête et me serre la main avant de ressortir.

Vers 23 heures, deux gardes entrent brutalement dans la cellule. Ils embarquent l’Azéri, direction les cellules communes.

Il range ses affaires rapidement en silence, prend quelques paquets de nouilles, fait une brève accolade à Iouri et Vassia, et sort de la cellule, voûté comme un vieux corbeau en me jetant un regard noir.

« Bon débarras », déclare Iouri en guise d’épitaphe.

Nous sommes le 21 juin, le jour de mon audience au tribunal de la ville est arrivé. Elle doit trancher, soit je reste en prison, soit on me remet un bracelet électronique. Je retrouve dans une petite pièce Julia, Ilya, un interprète et une troisième personne que j’imagine être Andrei.

Une soixantaine d’années, un visage de rapace taillé à coups de serpe, des cheveux argentés coupés en brosse, un regard gris comme de la cendre froide, et des épaules carrées. Bâti pour intimider. Ilya m’a dit qu’il avait démarré sa carrière dans les forces spéciales du KGB.

« Je suis Andrei, ton avocat. Ne t'inquiète pas, tout est sous contrôle, Ilya va t'expliquer. Je ne vais pas rester pour l'audience, cela ne sert à rien, tout est déjà décidé de toute façon. Ça se passe bien à Butyrka ? Je suis intervenu pour qu'on te laisse tranquille. »

Il s'éclipse au moment où le juge entre dans la salle, suivi de Genia et de la procureure. Ilya débite tout ce qui fait de moi un citoyen modèle. Lettres de recommandation du père Alexis, mes articles dans le *Courrier de Russie*, puis la pièce maîtresse, une lettre de Vladimir Pozner, un journaliste, écrivain et un des intellectuels les plus respectés du pays. Nous avions participé ensemble à une émission sur Arte, « 28 minutes », lors de la sortie de mon livre et étions restés en contact. Il demande au juge ma remise en liberté surveillée et se porte caution. Un acte courageux et rare en Russie où, en général, face aux autorités, c'est chacun pour soi.

Ilya donne la lettre au magistrat qui la parcourt l'air impressionné, puis la fait passer à la procureure et à Genia.

« J'ai un profond respect pour ce monsieur, dit-il à Ilya, mais son opinion n'a rien à faire dans ce tribunal, avez-vous des choses à rajouter ?

– Oui, monsieur le juge, mon client n'a rien à faire en prison, tous les autres accusés dans ce cas ont tous été condamnés à des amendes légères, y compris le directeur général et le propriétaire. Tous ont été jugés sous l'article 241 alinéa 1. Seul mon client est incarcéré sous l'alinéa 2, ce qui est une aberration juridique. Je vous rappelle qu'il n'était que directeur artistique. »

À l'annonce des peines des co-inculpés, le juge a l'air surpris et jette un regard interrogatif et courroucé vers la procureure et Genia, qui confirment d'un signe de tête, un peu gênés. Le curseur de mon optimisme oscille et remonte légèrement vers la zone verte.

Le juge se lève et part délibérer.

Ilya repart s'asseoir. Le juge revient, les traits fermés.

Il frappe son bureau d’un petit coup de marteau et lit ses délibérations en accéléré, comme une cassette audio que l’on rembobine.

Je n’en saisis pas un mot, mais à la tête de Julia, je comprends que je ne dormirai pas à la maison ce soir. Déçu, mais je ne me faisais pas trop d’illusions.

En sortant, Julia vient embrasser la vitre et y laisse l’empreinte de son rouge à lèvres avant que le garde ne l’éloigne.

CHAPITRE 17

> « Oui, se laisser simplement glisser sur la pente des choses, pensa-t-il, et être à jamais libre, nager avec les marsouins et les sirènes. Quel mal y a-t-il à ça ? »
>
> JAMES LEE BURKE, *La Maison du soleil levant*

Dimanche 15 juillet. L'heure de la finale de la Coupe du monde de foot a sonné. Iouri a bricolé une perche plus longue pour améliorer l'antenne d'un petit poste de télévision noir et blanc d'un autre âge offert par nos voisins qui ont acheté un écran plat plus moderne Je n'aime pas le foot, mais participe au système de paris organisés par les *dorogis* et mise quatre paquets de Parliament sur les Bleus.

Iouri et Vassia jouent les Croates. À chaque but des Français, je leur montre mon index tendu. Quatre fois. Belle soirée. J'ai gagné huit paquets. Les gardiens me surnomment dorénavant Zidane.

La télévision reste allumée pratiquement vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Les programmes sont une calamité. « La guerre sur les routes ». Un des shows les plus populaires qui diffuse des compilations d'accidents de la route et que mes compagnons ne veulent rater sous aucun prétexte. Des images montées en clips de piétons écrasés, voitures et camions brûlant des feux rouges, doublant sans visibilité, en perte de contrôle aux mains de conducteurs saouls comme des barriques. Des tôles encastrées, des corps

mutilés. La route tue en Russie chaque année plus de 30 000 personnes, sans compter les blessés et les estropiés.

Des émissions sur la criminalité. Arrestations, bagarres, fusillades. Des images de descentes de flics cagoulés. Des suspects le nez dans la moquette. Des mères et des enfants qui pleurent. J'imagine avoir été le héros involontaire d'un de ces reportages. Le reste du temps, un rouleau compresseur de propagande, que ce soient les journaux télévisés, les émissions thématiques sur la supériorité des armes russes sur celles des Américains ou la violence nationaliste inouïe de certains talk-shows, dont celui de Vladimir Soloviov qui s'illustrera dans quelques années avec ses propos délirants sur la guerre en Ukraine.

Outre-les Américains, les Ukrainiens sont désignés comme les ennemis ataviques du peuple russe, déshumanisés, des sous-hommes. Le terreau des fantasmes paranoïaques et impérialistes du maître du Kremlin qui préfigurent un avenir sombre.

Je revois Genia une dernière fois. Le dossier est chez le procureur général qui doit encore valider les conclusions de l'enquête et accepter le principe du procès *osobiy poriadok*. Son travail est terminé, il me souhaite bonne chance et bon courage en me serrant longuement la main.

D'après Ilya, le procès sera fixé probablement après les vacances judiciaires du mois d'août, vers la mi-septembre. Encore une fois, il me réitère de ne pas m'inquiéter, tout est sous contrôle. La preuve : le tribunal de la ville de Moscou s'est dessaisi du dossier au profit du tribunal de Meshchansky, le tribunal d'arrondissement de mon domicile. Le dossier a perdu de son intérêt et gagné en discrétion.

La canicule bat son plein. Pas un souffle de vent, des températures qui ne descendent pas en dessous de trente degrés la nuit. Et des moustiques. Assommés de chaleur, nous restons affalés sur nos lits. Terminé la promenade du matin. Les cagibis avec leurs toits en tôle ondulée se sont transformés en fours.

Grâce à une intervention d'Andrei, l'adjoint du directeur de la prison m'a apporté trois livres en français qu'il a trouvés dans la bibliothèque centrale. *La Fortune de Gaspard*, de la Comtesse de Ségur que je laisse tomber, *Une autre idée du bonheur* de Marc Lévy, une agréable surprise avec l'extrême gauche américaine en toile de fond, et la pièce maîtresse, *La Chartreuse de Parme* de Stendhal. Je le déguste comme un vieil armagnac. Par petites gorgées. Je me limite à un chapitre par jour. Vingt-huit chapitres, vingt-huit jours, nous sommes le 11 août, Fabrice del Dongo peut presque me tenir compagnie jusqu'à mon procès.

J'accueille le mois de septembre plein d'espoir. Ilya est rentré de congés et vient me donner les dernières nouvelles. Le procureur a bouclé le dossier. Il lui reste à choisir un juge et les dates. Les audiences seront au nombre de trois avant le jugement final. En étant optimiste, la première pourrait intervenir mi-septembre.

L'autre bonne nouvelle est la visite du consulat de France. Le vice-consul, Nicolas Jorda, est venu me rendre visite, accompagné d'un magistrat. Il est jeune, habillé avec élégance et respire l'intelligence.

Il s'excuse de venir les mains vides, mais les livres qu'il a apportés ont été confisqués. Alors que le Quai d'Orsay a été aux abonnés absents depuis le début de mes histoires, cette visite « officielle » me touche. Nicolas, mais aussi Ilya et Andrei contribueront à me faire admettre à l'infirmerie.

Les conditions difficiles du mois d'août ont exacerbé les tensions latentes de la cellule. Les conflits couvent et peuvent exploser à tout moment. Je suis finalement transféré à Matrosskaïa Tichina, la prison du nord-est de Moscou. À l'inverse de Butyrka, elle dispose d'une antenne médicale. Beaucoup de dissidents y ont fait de longs séjours dans le département psychiatrique dans les années 1980.

Construite en 1775 sur oukase de la Grande Catherine pour y incarcérer les prisonniers les plus durs, elle fut connue plus tard comme la prison des *Vory v zakone*. Mikhaïl Khodorkovski y fut incarcéré, comme l'avocat

Sergueï Magnitski qui y mourut dans des conditions épouvantables. Plus récemment, Alexeï Navalny y fit un séjour en 2021 avant son transfert dans l'enfer du camp de Pokrov.

Dans une cour goudronnée, ombragée par quelques arbres faméliques, entourée de bâtiments vétustes en briques jaunes, trois gardes m'attendent. Gras, débonnaires, sans armes ni menottes, et sans chiens.

Après le rituel des empreintes digitales, nous partons pour un long périple à travers les souterrains de l'établissement. Pas de fouille. Éclairage anémique, murs en briques érodés par le temps et l'humidité, le sol est un mélange de ciment et de terre. Parfois nous montons quelques marches avant de redescendre.

Au bout du voyage, encore deux étages pour déboucher sur un long couloir. Le jaunâtre a remplacé le vert de Butyrka. Un linoléum qui tombe en lambeaux gondole le long du sol. Les plaques des faux plafonds pendent lamentablement au milieu de fils électriques. Des portes de cellules rouillées font face à des fenêtres aveugles dont la plupart des vitres sont brisées. Ambiance *Blade Runner*. J'imagine toutes les horreurs dont ces murs ont été les témoins.

Au bout du long couloir, comme un mirage en plein désert, une porte vitrée qui isole un bloc d'un blanc éclatant, repeint à neuf. Dans ma grande naïveté, je pense être arrivé dans notre quartier, le bloc médical. En fait, ce ne sont que deux salles de consultation et un bureau pour les médecins.

Après un examen des plus sommaires, je suis jeté dans une cellule carrée plutôt vaste, mais d'une saleté repoussante. Deux lits superposés se font face. Une grande table et un banc, vissés au sol, un placard sans portes aux étagères branlantes.

Un Russe filiforme et un Tchétchène bâti et tatoué comme un guerrier maori sont déjà installés et occupent les matelas poussiéreux des lits du bas, me laissant la couchette du haut. Il n'y a ni draps ni oreiller. Je reste les bras

ballants, ne pouvant imaginer que cette porcherie puisse être notre cellule définitive.

Je regrette presque Butyrka.

La peinture des murs et du plafond s'écaille et tombe sur le sol. La couche de crasse qui recouvre les vitres de la fenêtre est tellement épaisse que la lumière du jour a du mal à percer. Les toilettes tombent en ruine. Toute la robinetterie suinte de rouille. Le miroir du lavabo est brisé en mille morceaux. Le trou puant qui sert de latrines est bouché par une boule faite de bouts de draps, de sacs en plastique et de cheveux agglomérés qui ressemble à une tête réduite d'un Jivaro.

Ruslan, le Tchétchène, s'identifie clairement comme le mâle alpha de la cellule. Inculpé de tentative d'homicide après une bagarre au couteau dans les rues d'une banlieue de Moscou avec une bande de Tadjiks, ce n'est pas un mauvais bougre, et il semble m'avoir pris sous son aile.

Il a un regard doux et rieur qui se voile parfois d'une touche de tristesse. Il ne faut pourtant pas trop s'y fier. En une fraction de seconde, il peut se transformer en un masque dur et violent. Le Russe en fait les frais en permanence.

19 septembre, jour anniversaire de mon père et première audience avec le juge. Une trentaine de détenus sont regroupés dans la cour en attendant les bus. Un groupe de filles est le centre de toutes les attentions. On vient leur proposer des cigarettes ou du chocolat. À peine trois gardes tirent sur leurs cigarettes et discutent entre eux, ne nous prêtant aucune attention.

Le soleil commence à percer la fine brume matinale, une ambiance qui rappelle un départ en colonie de vacances. Les véhicules arrivent à intervalles réguliers, les détenus y grimpent à l'appel de leurs noms hurlés dans un mégaphone.

Le bus est bondé et enfumé. Premier arrêt. Tribunal de Meshchansky. Le parking du sous-sol est plus petit que celui du tribunal de la ville et, pourrait-on dire, plus accueillant. Pas de chien, des gardes jeunes, pas

agressifs. Je suis menotté et conduit dans une grande pièce où je laisse mon sac.

Après une fouille succincte, j'atterris dans une vaste cellule peinte en jaune pâle. Un banc assez large en bois clair fait le tour, occupé en partie par une dizaine de détenus, des gamins pour la plupart. Tout est propre, sent le neuf.

Le garde qui vient me chercher semble juste sorti de l'adolescence. Il s'excuse en me menottant les mains dans le dos. La salle d'audience est petite et respire aussi le neuf. Les murs sont recouverts d'un revêtement couleur bois, assorti au parquet. Un bureau bon marché occupe la largeur de l'estrade qui fait face à une petite table et deux chaises. Sur la gauche, près d'une cage aux barreaux gris, se tiennent une longue table et plusieurs sièges, le coin des avocats. Quelques bancs réservés au public sont alignés au fond de la pièce. La décoration est minimale.

Un écusson rouge orné d'un moulage en métal de saint Georges terrassant le dragon est accroché au-dessus du bureau. Un drapeau de la fédération de Russie appuyé sur un mur complète le tableau.

Ilya m'attend. « Il n'y a que l'interprète et moi, Julia n'a pas le droit de venir, c'est juste une audience formelle pour que la juge t'explique ce qu'est un procès *osobiy poriadok* et que tu l'acceptes. Elle fixera une date pour la prochaine audience la semaine prochaine. On te lira l'accusation, et tu pourras t'exprimer. Le jugement aura lieu la semaine suivante. Je pensais qu'on pourrait tout faire aujourd'hui, mais ce n'est pas possible. Andrei sera là pour la dernière audience. »

La juge fait son entrée, une petite quarantaine, brune châtain, les traits fins, élancée, un brushing impeccable, des bijoux de marque en or aux poignets. Elle demande si mon avocat m'a bien expliqué les règles du procès et si j'ai bien compris que je dois plaider coupable.

Elle a une voix posée, rassurante, et me parle lentement comme si elle s'adressait à un enfant ou à un retardé. J'acquiesce, l'audience préliminaire

est fixée au mercredi suivant.

Deux semaines s'écoulent sans à-coups, hormis la brève audience préliminaire avec la juge qui fixe la date du jugement. Ma routine est bien calée. Promenade un jour sur deux, téléphone dans la nuit, sudoku, quelques pages de Stendhal et de longues conversations avec Ruslan qui me raconte sa vie dans les camps.

Les punitions, les passages à tabac par les gardes, les températures polaires dans les cellules l'hiver, la voracité des moustiques et des taons l'été. Six visites par an, trois colis, trois lettres.

Il me fait aussi part d'une théorie originale sur Poutine.

Poutine, celui qu'on voit partout à la télé, ne serait pas le vrai Poutine. Le premier Poutine serait mort en 2005 d'un cancer du foie, et remplacé par un double. Sur les photos, ce n'est plus la même personne. Avant il était maigrichon avec un air de petit voyou, le nouveau Poutine est bouffi, toujours avachi. Il donne d'autres éléments comme quand il parle avec Merkel, maintenant il a des écouteurs, avant il parlait couramment allemand avec elle, et son chien ne le suit plus partout. Il termine en disant qu'en Russie plein de gens sont au courant.

Je n'insiste pas. Les Russes depuis l'Union soviétique ont tellement été abreuvés de mensonges que toute théorie, même farfelue, est à leurs yeux vraisemblable. Rien n'est vrai, tout est possible, dit un dicton populaire.

Je me suis créé une bulle intemporelle avec de longues séances de méditation. J'anticipe ma libération avec sérénité en essayant de gérer le temps qui passe sans tenter de l'accélérer.

3 octobre 2018. Dernière audience avec la juge. Mon moral est au plus haut. Mon sac avec toutes mes affaires est prêt. Je laisse mes provisions et ustensiles à mes deux compagnons de cellule, à part un peu de chocolat pour la route. Je fais mes adieux comme si je ne devais jamais revenir, bien que, théoriquement, je puisse encore passer deux jours en prison après la décision du juge pour formaliser les documents officiels.

Le Tchétchène m’enlace en me soulevant du sol. Je lui laisse le numéro de Julia s’il a besoin de quoi que ce soit, et promet de lui envoyer quelques colis de nourriture. Le Russe me serre mollement la main et me dit à ce soir.

Dans le bus, je regarde la route défiler, imaginant que c’est la dernière fois. Je me suis déjà projeté dans l’après.

La juge fait son entrée avec une jeune procureure taillée comme une catcheuse. La tension dans la salle est palpable. La procureure est la première à prendre la parole. Elle tient entre ses mains le gros tome de l’accusation. Elle le feuillette rapidement jusqu’à la dernière page avant de bafouiller en murmurant. Je ne comprends pas un traître mot de ce qu’elle raconte en dehors de sa dernière phrase. Elle réclame une peine de trente-six mois. Ilya sursaute et se tourne vers moi, le regard surpris et inquiet.

La peine plancher pour sortir libre d’après les savants calculs de pondération est de trente mois. Trois ans signifient six mois de plus à me geler dans une colonie pénitentiaire en plein hiver. Je reste impassible et jette un œil vers Andrei qui a le regard tourné vers la juge. Elle n’est pas tenue de suivre les recommandations. La magistrate me demande ce que j’ai l’intention de faire quand je serai libre. « Rentrer à Paris, voir ma famille et surtout ma mère qui est âgée, ensuite, je verrais, je n’ai encore rien décidé, j’ai besoin de me reposer d’abord. »

Elle se lève et se retire pour délibérer. Le temps s’est figé. Je suis concentré sur ma respiration, les visages crispés de Julia et de Ilya ne sont pas facteurs de sérénité.

La juge a la bonté d’esprit de ne pas faire durer le suspense trop longtemps. De retour, elle parcourt elle aussi machinalement son exemplaire du tome d’accusation sans le lire et me demande de me lever.

« Monsieur, en tenant compte des charges qui pèsent sur vous, des circonstances atténuantes du fait de votre acceptation des charges et de vos remords, je vous condamne à trente mois de détention. Cette condamnation correspond au temps que vous avez déjà effectué, vous êtes donc libre. »

Je reste de marbre, comme si ce verdict était une évidence que j'ai anticipée. Elle se lève et disparaît.

Le garde ouvre la porte de la cage, prêt à me remettre les bracelets.

« Ce n'est pas la peine, intervient sèchement Andrei qui vient de s'approcher pour me serrer la main, vous avez écouté la juge, ce monsieur est libre maintenant. »

Julia vient me sauter au cou et m'embrasser avec passion.

« On fait quoi maintenant ? Je demande à Ilya qui est venu m'enlacer.

– Il faudra aller chercher tes affaires à la prison.

– Pas la peine, je les ai prises avec moi, elles sont en bas.

– Ton éternel optimisme.

– Tu vois, parfois ça marche. »

Le secrétaire de la juge me fait signer les documents de ma libération. Les menottes à la main, le garde ne sait pas sur quel pied danser et paraît dépassé par la tournure que prennent les événements.

« Tu as entendu mon avocat, je suis libre maintenant, plus de menottes, lui dis-je en lui agitant sous le nez la délibération de la juge. Allez viens, on descend, il faut que je prenne mes affaires. »

Un officier saisit les documents et les examine sous tous les angles en fronçant les sourcils.

« Je dois attendre la confirmation de la prison avant de pouvoir vous faire sortir, ce n'est pas courant de sortir directement du tribunal, vous comprenez, dit-il sans conviction en se triturant le nez.

– Non, pas vraiment, un juge m'a libéré, donc je suis libre, le reste ne sont j'imagine que des problèmes administratifs qui ne me concernent pas.

– Patientez encore un peu, je vais tirer tout ça au clair. »

Je retire une tablette de chocolat aux amandes et m'assois sur le sac, adossé au mur. Les gardes qui passent avec leurs prisonniers menottés me regardent, hallucinés. Je m'étonne de ne pas être plus excité.

La pendule murale marque 17 h 40. À 18 h 15 passées, je vais frapper à la porte du bureau des officiers.

« Cela va faire plus d'une heure que la juge a signé ma libération, cela commence maintenant à ressembler à de la détention abusive. Mes avocats et ma femme m'attendent à la sortie. »

L'officier aux cheveux blancs se lève excédé.

« Suis-moi, fous le camp d'ici, j'en ai marre de ces conneries. »

Au bout du couloir, nous montons une volée de marches, il ouvre une porte en métal et me jette littéralement dehors. Changement instantané de dimension.

Entre le monde des gens libres et celui de ceux qui ne le sont pas, existe une frontière dont on prend conscience que lorsqu'on l'a franchie, a écrit James Lee Burke. J'ouvre les yeux et redécouvre le monde que j'ai quitté quinze mois auparavant.

Un vaste atrium moderne baigné par la lumière rosée du soleil couchant qui se déverse par des trouées dans la couche de nuages. Des gens circulent sans menottes, une grande porte tambour ouvre sur l'extérieur. Les voitures circulent au pas à cette heure de pointe.

It's no good de Depeche Mode résonne dans l'habitacle de la voiture d'Ilya qui me ramène chez moi. Je me sens comme dans un sas de décontamination après un long voyage dans l'espace. Effet palimpseste, la mémoire de mon passé carcéral commence déjà à s'effacer, remplacée par petites touches par ma nouvelle réalité d'homme à nouveau libre.

Le nez collé à la fenêtre, je regarde défiler le monde extérieur qui a retrouvé sa consistance, les voitures, les piétons, les devantures des magasins et de restaurants me sont familières, nous ne sommes pas loin de chez moi. J'appelle ma fille.

Ilya me dépose devant mon appartement, mais préfère ne pas monter. Julia vient m'ouvrir et me saute dessus. Mes amis David, Daniel et Anya sont là. Il ne manque que Bogdan, probablement en train de faire des

siennes dans une des régions de la Fédération, et Jacques, qui a été frappé d'une interdiction de séjour en Russie pour les trente prochaines années sans véritable motif, mais sûrement pour lui prendre Raketa, l'entreprise de montres historiques qu'il avait relancée.

L'appartement a peu changé. Je jette un regard attendri à mes guitares posées contre le mur. David se met au fourneau et prépare un gueuleton. Assis sur les gros coussins autour de la table basse népalaise du salon, les toasts à la vodka s'enchaînent. Personne n'évoque ces quinze derniers mois, comme si nous nous étions quittés la veille.

Rien ne semble avoir changé, mais je me sens différent, comme un serpent après sa mue. Vadim a appelé, soulagé et fou de joie, et nous a invités à le rejoindre dans la villa qu'il a finalement trouvée au Cap Ferrat. Nous n'en sommes pas encore là. Il reste un certain nombre de problèmes à régler à Moscou. Ma situation administrative en Russie n'est pas claire.

La juge ne m'a pas condamné à la déportation, mais je suis rentré sans visa, et ma carte de résident a expiré. Il me faudra aller au service de l'immigration demander un visa de sortie quand la juge m'aura remis tous les documents officiels de ma libération.

Le lendemain nous effectuons, Julia et moi, une longue promenade dans les rues de Moscou. Mon expérience carcérale a beau être en train de s'évaporer dans les limbes de mon esprit, ma vision du pays a changé. Les belles années sont loin derrière, et ma Russie fantasmée ne porte plus en elle les germes d'un avenir radieux. Je suis passé de l'autre côté du rideau, ce que j'y ai découvert m'a vacciné.

Je me traîne dans la ville comme une âme en peine, et j'ai repris ma routine. Longues marches et salle de sport pour soulever de la fonte.

J'ai le sentiment d'être enlisé dans une espèce de *no man's land*, de ne pas avoir complètement recouvré ma liberté. Moscou, comme une grande prison à ciel ouvert. Un sentiment qui se révélera prémonitoire dans quelques années.

La juge finalement signe mes documents. Je récupère mon visa de sortie au FMS qui m'a été délivré avec cinq ans d'interdiction de renouvellement. La sanction habituelle pour avoir séjourné sur le territoire de la Fédération sans document valide.

Je m'en fous, la Russie c'est fini, et je vais enfin pouvoir foutre le camp.

J'ai réussi à brader l'appartement rapidement et peux larguer les amarres en toute sérénité.

Les deux jours suivants se passent à faire le tri de nos affaires avant le grand départ. Une grande partie va au monastère, le reste remplit d'énormes valises.

Je partirai seul à Paris pour une semaine, et ensuite Marrakech où Julia me rejoindra après être allée embrasser ses parents à Irkoutsk.

En voyant la tête que fait le flic du contrôle des frontières quand il examine mes documents et la lettre du FMS, je comprends que j'ai bien fait d'arriver en avance.

Plus d'une heure encore à patienter avant qu'on me tamponne mon passeport et que je puisse finalement embarquer.

L'avion a décollé et survole la ville. Le nez collé au hublot, je regarde le paysage englué dans les brumes du maussade temps de novembre. L'hiver a pointé son nez et commence à dépouiller les arbres de leurs feuilles. Tels des squelettes ils se fondent dans un camaïeu de gris sale.

Je ne ressens rien, ni regret, ni nostalgie, ni amertume. Je quitte un monde qui a échoué à devenir ce qu'il aurait pu être et qui se réfugie dans une version idéalisée de son passé le plus sombre.

Le futur radieux promis aux générations précédentes reste scotché sur une ligne d'horizon qui n'en finit pas de s'éloigner.

Épilogue

> « Au-delà des idées du bien et du mal, il y a un champ. À la limite je t’y rencontrerai. »
>
> DJALÂL AD-DÎN RÛMÎ

Assis sur un banc surplombant la rivière qui serpente dans le jardin botanique, je profite des derniers rayons de soleil avant qu’ils ne disparaissent derrière la cime des collines.

Dans la brume transparente qui s’élève, le ciel se teinte de rose pastèque et se mêle à toutes les nuances de verts de la végétation luxuriante.

Derrière moi, flamboyante, se dresse Kartlis Deda, protectrice de Tbilissi. Une statue monumentale en aluminium représentant une jeune femme superbe, à la poitrine généreuse, glaive dans une main, coupole de vin dans l’autre, symbole de l’hospitalité géorgienne. « Étranger, que tu viennes en ami ou en ennemi, dans tous les cas, nous saurons très bien te recevoir. »

Quatre ans ont passé depuis qu’avec Julia nous nous sommes installés à Tbilissi.

La Colchide de Médée et Jason tient toutes ses promesses. Un parfum libertaire enivrant. La vie est simple, débarrassée des *scories* de la corruption, de la bureaucratie, de la criminalité.

Aucune réminiscence de mon passé ne vient me hanter. Gémir sur un malheur passé est le plus sûr moyen d'en attirer un autre, disait le doge à Othello. Ma carapace et mon tempérament ciselé par l'éducation jésuitique de mon père m'ont permis de traverser les gouttes du malheur sans trop me mouiller. On tombe, on se relève et on avance. Il ne me reste plus grand-chose à cocher dans le grand livre de la vie, j'ai réalisé une grande partie de mes rêves. Ce qui déglingue les gens est de ne pas changer de vie assez souvent, disait Charles Bukowski. Il aurait pu rajouter, et trouver le bon point de chute pour se poser quand le besoin s'en fait sentir.

Julia est devenue professeur de yoga. Moi, inspiré par ma fille, je continue à cheminer sur la voie du dharma. J'occupe mes journées en lisant, en écrivant. J'ai aussi monté un projet qui me tenait à cœur depuis longtemps, un bar à huîtres.

Le 24 février 2022 est soudainement venu troubler cette tranquillité retrouvée. Le passé a brutalement refait surface, pour moi bien sûr, mais aussi pour les Géorgiens, encore traumatisés par la guerre éclair menée par la Russie à l'été 2008.

Le territoire géorgien est encore occupé à 20 % par les Russes.

La Géorgie est aux premières loges de cette « opération militaire spéciale » lancée par Poutine, en réalité une guerre totale, barbare et sanglante. Environ 30 000 Ukrainiens se sont réfugiés dans le pays, mais surtout plus de 1,5 million de Russes ont traversé la frontière russo-géorgienne pour fuir la mobilisation, dont plus de 150 000 sont restés. Une nouvelle génération intelligente, éduquée, qui ne se retrouve pas dans les délires liberticides et mortifères de Poutine.

Cette spirale infernale, ce retour à la case départ des pires années staliniennes, me désespère. Tout cela je l'avais sous les yeux, en filigrane, il y a plusieurs années. Je pense au film d'Ingmar Bergman, *L'Œuf du serpent*, sur la montée du nazisme à Berlin dans les années 1930, et à cette

métaphore de l'œuf translucide où l'on devine la croissance de la bête immonde tandis que la ville se noyait dans l'alcool et la fête.

Ceux qui sont restés à Moscou et avec qui je suis en contact m'affirment vivre comme si de rien n'était. Les restaurants et les bars sont pleins. Ambiance le *Titanic* et son orchestre avant l'iceberg.

Le rouleau compresseur de la propagande tourne à plein. Les masses sont zombifiées, amorphes, malgré les dizaines de milliers de jeunes soldats russes sacrifiés sur l'autel de l'*hubris* de leur président.

Le FSB et le SVR ne ressortent pas grandis de cette « opération spéciale militaire ». Le renseignement a failli sur la résistance héroïque des Ukrainiens et surestimé les capacités militaires de l'armée russe rongée par la corruption soit par incompétence, soit par lâcheté pour ne pas contrarier les desseins du grand chef. Dans les deux cas, l'héritier du KGB a failli à sa tâche. Vladimir Poutine semble l'avoir constaté puisqu'il a orchestré au printemps 2022 une vaste purge dans le service, avec des généraux et agents arrêtés et placés en résidences surveillées. Il a resserré sa garde prétorienne autour de ses fidèles les plus radicaux, Alexandre Bortnikov et Nikolaï Patrouchev. Quant au maître du Kremlin, il apparaît bien hasardeux de se risquer à dire s'il est menacé à court ou moyen terme. Tant qu'il aura la main sur les *siloviki*, il sera à l'abri, mais ce n'est pas gagné d'avance. Une grande partie des cadres de la grande maison et de l'armée régulière enrage de voir des criminels comme Prigogine et Kadyrov parader comme les sauveurs de l'Empire. J'imagine que Setchine, qui est plus un homme d'affaires et un stratège qu'un idéologue, doit ronger son frein. Paradoxalement, la solution viendra probablement de la Loubianka.

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.sk z-lib.gs z-lib.fm go-to-library.sk

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library